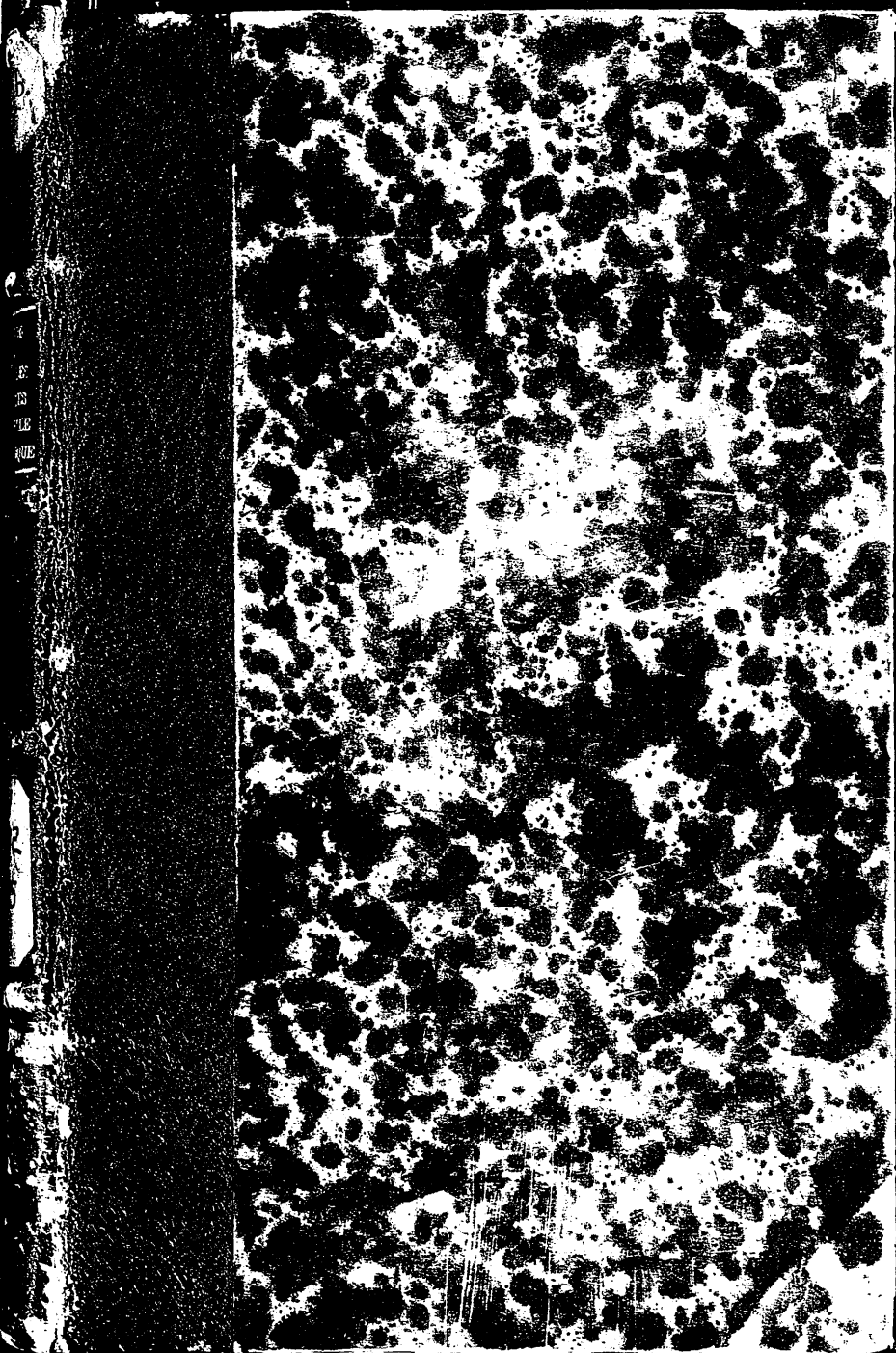




Class

Book

University of Chicago Library

GIVEN BY

Besides the main topic this book also treats of

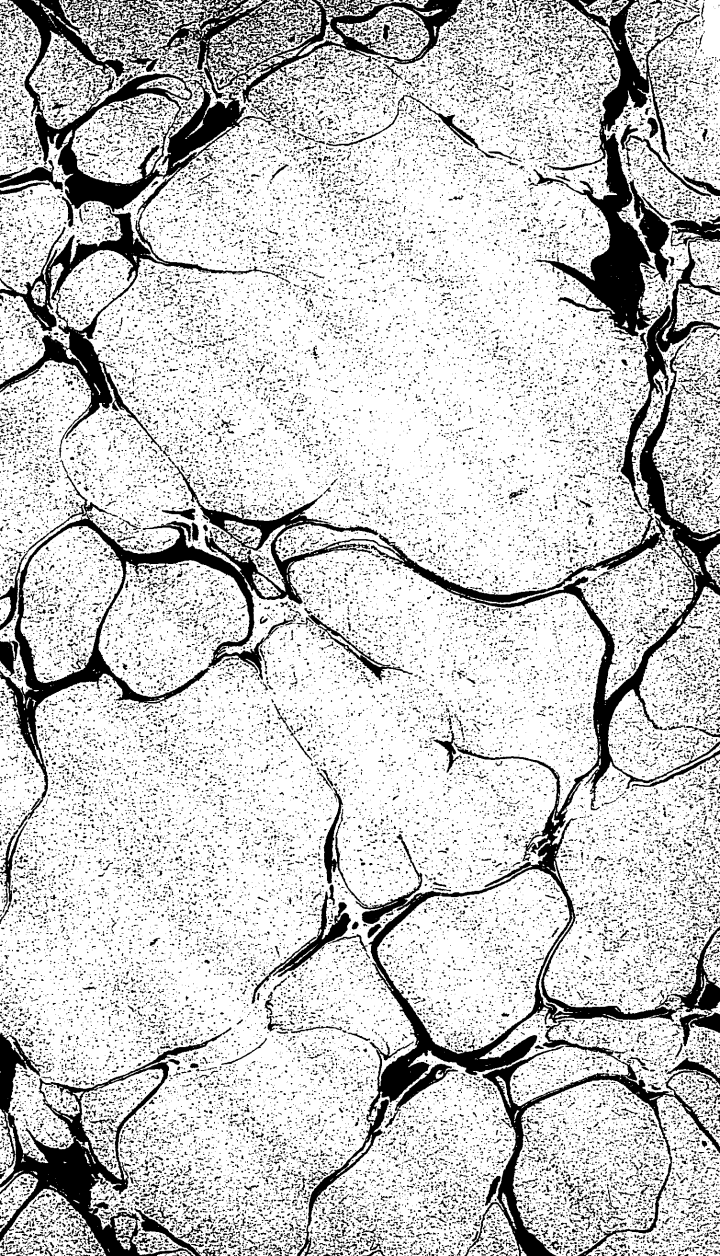
Subject No.

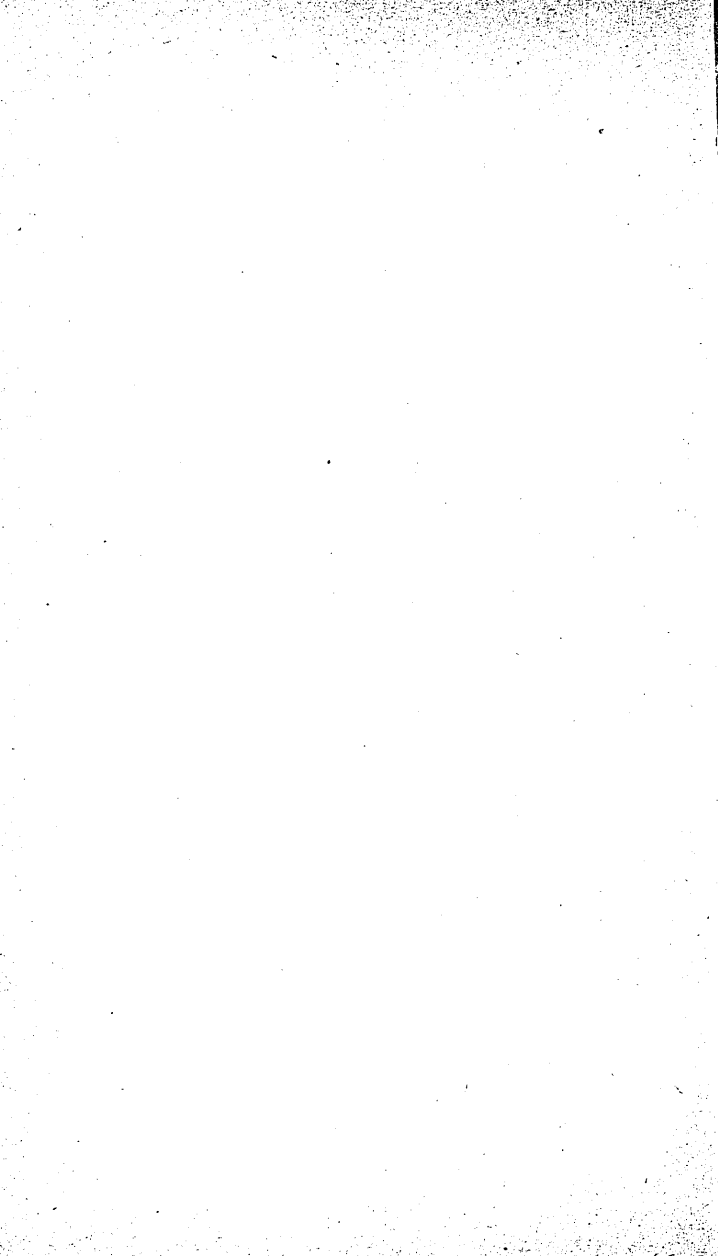
On page

Subject No.

On page

Syst. Theol.





NOUVELLES ESQUISSES

DE

MORALE ÉVANGÉLIQUE

NOUVELLES ESQUISSES
DE
MORALE ÉVANGÉLIQUE

PAR

Léopold MONOD



PARIS
LIBRAIRIE FISCHBACHER

Société anonyme

33, RUE DE SEINE, 33

1910

Tous droits réservés.

VIA AIR MAIL
TO THE
YERGENI BOARDERS

BV 4502
M 75

355736

NOUVELLES ESQUISSES

DE

MORALE ÉVANGÉLIQUE

I

Morale et Evangile.

Lors de la publication d'un premier volume d'*Esquisses de morale évangélique*, l'auteur reçut, en guise de critique, les lignes que voici : « le vieux John Berridge, un contemporain de Wesley, disait que, tout d'abord, il n'avait prêché que la morale,... tant et si bien qu'un jour arriva où il n'y eut plus un seul homme moral dans sa paroisse ».

Ce jugement ne m'a pas convaincu de l'effet corrupteur de l'enseignement moral, ni même de son inutilité foncière. Mais il me fournit l'occasion de m'expliquer brièvement sur la portée de ces deux mots réunis en une désignation unique : *Morale évangélique*.

Ouvrons le dictionnaire. Nous y trouverons que la morale est l' « ensemble des règles qui doivent diriger l'activité libre de l'homme » (Littré), ou encore la « doctrine qui détermine les règles de nos actions » (Hatzfeld et Darmesteter).

On ne risquera guère de se tromper si l'on ajoute que la morale évangélique est celle dont les règles et les principes sont puisés dans l'Evangile, dans sa lettre et dans son esprit.

Il est permis cependant de donner à cette expression un sens moins extérieur et moins formel, un sens plus réaliste, si je puis dire. On entendra par Morale évangélique, une morale qui a elle-même le caractère d'un Evangile, c'est-à-dire d'une proclamation joyeuse, d'une nouvelle libératrice. Cette seconde signification n'exclut pas la première ; elle la couronne. Dans l'Evangile, nous le savons, rien n'est ôté à l'intransigeance de la loi ; c'est même le contraire, et l'un des objets du *Sermon sur la montagne* est de signifier cela expressément aux disciples de Jésus¹. La justice demandée à l'homme par l'E-

1. Math. v, 17-18. « Je ne suis pas venu abolir la loi ou les prophètes ; tout doit être accompli, tout, jusqu'à un iota ou à un trait de lettre ; si votre justice ne l'emporte pas sur celle des scribes et des pharisiens (ces intraitables gardiens de la lettre, ces scrupuleux observateurs des ordonnances

vangile — lorsqu'il dénonce par exemple l'adultère dans un mauvais regard, le meurtre dans une parole de haine ou de mépris — égale ou dépasse infiniment la rigueur des écoles les plus strictes, des traditions les plus méticuleuses. Seulement la justice, sans cesser d'être une exigence, y devient un don¹.

Jésus s'est refusé à compter au nombre des siens quiconque — fût-ce le plus enthousiaste et le plus exalté des adhérents — ne fait pas la volonté de Dieu. Et saint Paul ne s'écartait pas de la pensée de son maître lorsqu'il écrivait à des convertis du paganisme : « Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de la part du Seigneur Jésus. La volonté de Dieu c'est votre sanctification². » Ces derniers mots veulent dire évidemment que c'est par la pureté de leur vie, non par certaines abstinences ou par certains

les plus minutieuses), vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » La suite développe ces principes dans une série d'exemples.

1. « Le sermon sur la montagne proclame bienheureux ceux qui sont spirituellement pauvres, qui pleurent sur leur pauvreté, qui sont affamés de justice. Il leur promet le rassasiement. C'est dire que Jésus ne vient pas d'abord réclamer quelque chose, mais apporter quelque chose. La justice apparaît, non comme une exigence, mais comme un don. » B. Weiss. *Lehrbuch der biblischen Theologie des Neuen Testaments*.

2. 1 Thessal. iv, 2-3.

rites, que ces chrétiens seront des saints, c'est-à-dire des consacrés ; et que c'est là ce que Dieu veut, ce qu'il leur demande. Mais on peut envisager sous un autre aspect cette volonté de Dieu.

En effet, une volonté ne se définit pas uniquement par l'objet qu'elle a en vue, qu'elle propose ou qu'elle impose, selon l'autorité qui lui appartient. La volonté est une puissance effective ; elle ne se contente pas de décréter, elle agit. « La volonté de Dieu est que vous soyez saints. » Dans cette parole vous n'avez perçu peut-être que le ton d'une injonction ; s'il vous arrive d'y surprendre l'accent d'une révélation, si vous y entendez retentir comme le bruit d'un travail mystérieux, du travail divin, elle sera pour vous autre chose qu'un ordre pénible, elle deviendra le plus énergique des stimulants, l'incomparable encouragement. Vous vous demandiez comment, sous la terrible poussée des forces hostiles, vous pourriez jamais obéir, amener à l'unité les éléments en lutte qui constituent votre individualité, et en tirer un être harmonique, juste et bienfaisant. Vous comprenez maintenant que vous n'avez pas à compter avec la seule volonté dont vous avez tant de fois constaté les écarts et l'infirmité, votre volonté à vous. Il y a une autre volonté,

la volonté centrale de l'univers spirituel, la volonté qui poursuit le bien dans le monde, et en vous aussi puisqu'elle vous demande de vous associer à elle pour la réaliser. A elle vous vous attacherez, je ne dis pas de toute votre force, ce ne serait rien dire, mais de toute votre faiblesse, et vous prendrez cœur : elle vous veut saint.

« Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés ; tu n'es plus solidaire des fautes de ton passé. » Voilà certes un Evangile, et le premier, sans lequel il ne pourrait, pour celui qui a mal fait, y en avoir un autre. Mais c'est un Evangile aussi, ce nouveau message : « Mon enfant, tu n'es pas esclave à jamais des fatalités mauvaises du présent, puisque Dieu te veut bon et libre, puisque Dieu te veut saint. »



Levez-vous et marchez¹. L'activité est la loi de la vie. Il ne faut pas que l'homme reste couché aux heures où sa tâche le réclame : à l'œuvre !

A cet appel de la loi, le travailleur robuste et dispos renouvelle son ardeur ; il se sent dans l'ordre. L'oisif même, qui en est momentanément

1. Voy. Math. ix, 1-8.

ment sorti, pourra s'empressez d'y rentrer. Mais que fera l'impotent? L'hygiène de l'exercice et la bonne morale du travail ne lui servent de rien à lui!

Lève-toi et marche. Qui, toi? Toi le paralytique, toi qu'il a fallu quatre camarades pour apporter ici. — Un commandement encore? Sans doute, mais non pas le sarcasme cruel, l'insulte jetée au malheur, que serait un simple commandement. L'infirme y saisit sa guérison, et il s'en va, sautant de joie.

Tous tes ordres sont des grâces
Pour tes bienheureux enfants.

Ainsi chante un de nos vieux cantiques. Interpréter tout ordre comme un ordre, mais du même coup comme une grâce, comme une délivrance, là est le propre de la morale évangélique et le secret de sa puissance.

II

Une vieille Prière. — Modernes Variations.

LUC XVIII, 9-14.

O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas semblable à la masse de ces gens d'Eglise qui m'entourent, à tous ces idolâtres, ces superstitieux, ces formalistes, et notamment à ce dévot catholique. Je ne me courbe que devant Dieu et devant sa parole, je ne songe pas à mériter le ciel par mes pratiques, je ne me réclame pour être sauvé que de la foi seule.

O Dieu, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas semblable à ces protestants orgueilleux, assez mal appris pour s'adresser à vous en vous tutoyant, à ces révoltés qui accaparent insolemment dans le pays places et honneurs, et dont la piété commode repousse le renoncement et se passe du sacrifice. Je sou mets ma raison à l'Eglise infailible de votre propre infailibilité, je multi-

plie dans ma vie les pénitences et les bonnes œuvres.

O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme tant d'autres, et notamment comme ce libéral, égaré dans les voies du rationalisme et de l'hérésie. Je ne fais pas mon choix dans ton saint Livre, acceptant ce qui me plaît, rejetant ce qui me heurte ou me dépasse ; parmi les lamentables compromis de l'heure présente, je tiens haut et ferme, sans transiger sur un seul point, le drapeau de la foi authentique.

O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas un de ces croyants attardés, sans indépendance, bornés et intolérants, qui ont l'audace de se réserver à eux seuls le nom d'évangéliques. Je te rends grâces de ce que je ne ressemble point à cet orthodoxe. J'ai trop de respect pour la vérité, je suis trop loyal sujet de ma conscience pour consentir aux formules toutes faites que, du dehors, une autorité quelconque prétendrait m'imposer.

O Dieu, je te rends grâces de ce que je n'ai rien de commun avec ces chrétiens étroits qui font bande à part et se tiennent pour meilleurs que les autres ; je ne m'enferme pas dans la tiède atmosphère des chapelles bien closes, je ne me sépare pas, dans mon culte, de l'ensemble du

peuple protestant; s'il se trouvait même que l'on ne me vît pas souvent participer à ce culte (cela ne regarde que moi!), je soutiendrai en tout cas contre tous les dissidents — même sous le régime de la séparation et des séparations — l'un au moins des tronçons de notre glorieuse Eglise réformée.

O Dieu, je te rends grâces de ce que je ne suis pas au nombre de ces chrétiens dégénérés qui confondent la religion et la cité, l'Eglise et le monde. Je n'ai pas attendu que l'Etat brisât les liens par lesquels les Eglises lui étaient attachées, pour repousser sa tutelle humiliante et le soutien matériel qui en était le signe; je n'ai jamais accepté pour mon Eglise que de libres adhésions et de volontaires offrandes; je répudie pour elle toute solidarité avec quiconque ne professe pas explicitement sa foi.

* * *

Il en est venu beaucoup encore; les uns après les autres ils se sont tenus debout devant Dieu, et je les ai écoutés longtemps; tous clairvoyants pour discerner ce qui peut manquer aux autres, et y ajoutant même libéralement, tous aveuglés sur leurs propres insuffisances, tous célébrant

leurs excellences sous couleur de bénir Dieu, et faisant tourner à la gloire de leurs vertus, de leur franchise, de leur fidélité, de leur largeur, les critiques mêmes que leur attitude avait pu leur valoir. Plusieurs parmi eux dénonçaient avec douleur la misère morale de la société contemporaine, l'impuissance spirituelle de l'Eglise, et voici, ils s'appliquaient à l'envi à aggraver, à éterniser cette misère et cette impuissance, car chacun estimait que son frère devrait se convertir, mais songeait peu à se convertir soi, ou du moins à convertir en soi ce qui était resté rebelle jusque-là à l'esprit de sainteté, de vérité et d'amour; chacun trouvait en tout et partout — jusque dans la profession de la foi au salut par pure grâce — une occasion de se justifier soi-même et de se complaire en soi.

.

Mais qu'ai-je fait à mon tour, ô mon Dieu, en parlant comme je viens de parler, et quels mots allaient s'échapper de mes lèvres? Non, sans doute, je n'aurais pas eu le front de les prononcer tout haut. Mais n'ont-ils pas retenti, dans une demi-inconscience, au fond de mon cœur? A l'instant même où la prière de ces hommes soulevait en moi une si vertueuse réprobation, est-il certain que je ne l'aie pas reprise à mon

compte : « Merci, ô Dieu, de ce que je ne suis pas comme eux ? » Ce pharisien que je condamnais après Jésus-Christ, c'est donc moi aussi !

Eh bien ! je me condamnerai en effet ; ma place est parmi les coupables. Qu'il me soit permis seulement de me réfugier dans leurs rangs, et de balbutier avec eux cette seule parole : « O Dieu, aie pitié de moi, le pécheur ! »

III

La Prière des fils de Dieu ou le « Pater ».

L'homme se révèle en chacune de ses démarches. Ne me dis pas seulement qui tu hantes, dis-moi ce que tu lis, ce que tu regardes, ce qui t'occupe quand tu peux choisir; montre-moi la trace qu'ont laissée dans ton écriture tes gestes les plus déliés, et, si je sais voir et comprendre, je te dirai qui tu es.

Mais rien sans doute ne fait connaître un homme plus profondément que sa prière.

Je ne parle pas de sa prière officielle. Il en est d'elle trop souvent comme de celle de ce dévot citoyen de Rome qui, ostensiblement, rend son culte aux grands dieux respectés. A haute voix il invoque Janus et Apollon. Mais, au même moment, tout bas (car il a peur qu'on ne l'entende) : « Belle Laverne, dit-il à la déesse des

voleurs, accorde-moi la faveur de paraître un juste, un saint personnage ; couvre de l'ombre de la nuit mes entreprises frauduleuses¹. » Telle encore la prière du baron de Viel-Castel, lorsqu'il apprit le débarquement de Napoléon au golfe Juan. Légitimiste, mais fort épris des gloires napoléoniennes, il se trouvait dans un embarras cruel. Il a raconté lui-même la « transaction assez plaisante » qu'il imagina pour mettre d'accord les inquiétudes de sa conscience et le vœu de son cœur : « Je faisais tous les soirs, avant de m'endormir, une prière pour que la tentative de l'empereur échouât. Après avoir ainsi apporté à la défense de la cause royale le seul appui qui dépendît de moi, je me croyais le droit de me réjouir si mes désirs secrets venaient à être accomplis². » Ainsi les « chrétiens » peuvent réciter le *Notre Père* sans nous apprendre quoi que ce soit sur leurs « désirs secrets. » Mais quand l'Oraison dominicale n'est pas devenue une de ces redites qu'elle devait abolir, quand chacune des brèves supplications qui la composent, et quand leur ordre même traduisent le sentiment intime, le besoin profond du cœur, elle est vrai-

1. Horace, *Épîtres*, I, 16.

2. Cité par l'amiral Jurien de la Gravière, dans son discours de réception à l'Académie française, le 24 janvier 1889.

ment révélatrice. Voulez-vous apprendre de la réalité prise sur le fait, voulez-vous saisir dans un acte de vie ce que c'est qu'être fils de Dieu, écoutez Jésus instruisant les siens : « Lorsque vous priez, dites : « Père, ton nom soit sanctifié, ton règne vienne, ta volonté se fasse ! »

Parmi les nécessités qui nous pressent, au milieu de tant de menaces et de tant de sujets d'angoisse, quoi de plus naturel, quand nous levons les yeux au ciel, que de dire d'abord : « O Dieu, à mon secours ! » Oui, cela est très naturel, mais c'est d'une autre façon que prie naturellement le fils de Dieu. Le fils se reconnaît à ce trait que, pour lui, les intérêts de l'enfant, ses intérêts les plus légitimes, les plus élevés même, se subordonnent spontanément aux intérêts du Père. Il ne dit pas : l'honneur de mon nom, mais : Ton nom ! Non pas : le règne de mes idées, de mon parti, ou de mon Eglise, ou de mon pays, mais : Ton règne ou Ton royaume ! non pas : l'accomplissement de ma volonté, mais : Ta volonté soit faite !

La hardiesse de cette prière nous frapperait davantage, peut-être même nous scandaliserait fort, si nous étions moins habitués à la musique de son langage. C'est en vérité un Dieu étrange que celui dont elle évoque l'image. Qu'il est

loin d'être l'irrésistible Puissance devant qui se courbent des adorateurs résignés ! Il est méconnu ; il est le vaincu et l'exilé. Son nom est vilipendé, et il le supporte ; il faut que ses fidèles le supplient d'arracher au déshonneur ce nom profané. Est-ce un Souverain, ce Prétendant, relégué dans quelque lointaine résidence, et auquel ses adeptes vont porter, avec leurs hommages, ce vœu extraordinaire : « Monte donc enfin sur ton trône ! » S'il est roi, en tout cas il ne gouverne guère, puisque sa volonté ne se fait pas ! En ce qui concerne notre monde — et quoiqu'on le rende couramment responsable de tout le mal qui s'y fait — c'est presque un Dieu qui n'est pas, en tous cas un Dieu qui n'est pas le maître, un Dieu aujourd'hui absent ou impuissant. Sur les champs d'ici-bas pullulent les plantes que le Père n'a point plantées (Mat. xv, 13), les germes mauvais répandus par la main d'un ennemi (Mat. xiii, 27, 28). Une horrible nécessité sème de pièges le chemin des innocents ; mais cette fatalité n'a rien de commun avec la volonté du Père : lui ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse. (Mat. xviii, 7, 14.) Ainsi ce n'est pas en se soumettant religieusement aux faits existants que notre piété nous mettra du côté de Jésus et

que nous honorerons le Dieu de Jésus, mais au contraire en soulevant contre ce qui est, la révolte de notre prière.

Avant tout contre les abus et contre les crimes de la religion ; contre ce qui déshonore Dieu dans le nom que lui donnent ses adorateurs, c'est-à-dire dans l'idée qu'ils se font de lui, dans celle surtout qu'ils propagent autour d'eux, dans l'image de Dieu que suggèrent leurs cultes, leurs professions, leur caractère et leur conduite, les intrigues, les violences, les perfidies, les insinuations méchantes qui s'abritent souvent sous le manteau de leurs dévotions. Que ton nom soit vengé de toutes ces hontes ; que ton nom soit sanctifié !

La protestation monte ensuite contre les pouvoirs injustes, contre l'oppression, non seulement des tyrans politiques ou financiers, mais de toutes les forces malfaisantes, de toutes les passions avilissantes, de tout ce qui divise et désole l'humanité. Et, avec la protestation, l'appel, non pas en vue d'un avenir lointain, pour un autre monde, mais bien pour cette chère et pauvre terre que foulent nos pieds. Ah ! que sur elle, dans ses montagnes et dans ses plaines, au milieu de notre humanité qui l'habite, se réalise la volonté de l'amour toujours saint, de

la sainteté toujours miséricordieuse : — Vienne ton royaume à toi ! Ta volonté se fasse sur la terre comme au ciel ! Toi, toujours toi ; toi avant tout ! Dans cette aspiration suprême se résume la prière des fils de Dieu ¹.

Il va bien sans dire qu'une telle prière les engage. Elle n'a pas pour objet de mettre à leur service Dieu et sa puissance, mais elle les enrôle dans les rangs des serviteurs et des ouvriers de Dieu. Car ils savent que dans le monde de la responsabilité et de la liberté, Dieu, pour faire le bien, a besoin d'instruments, de bonnes volontés qui s'offrent à lui ; la prière est cette offre même. Celui qui prie agit intensément ; celui qui prie combat. Car c'est dans l'invisible que se livrent les batailles décisives ; c'est là

1. On regarde souvent l'Evangile comme condamné définitivement pour la pensée moderne, par la raison que celle-ci ne peut plus accepter le principe *géocentrique*, c'est-à-dire celui qui met la terre et l'homme au centre des choses. La vérité est que, si jamais la terre et l'homme ont occupé cette place centrale, l'Evangile la leur a ravie. Il va sans dire que nous ne parlons point ici cosmographie, et ne cherchons point dans les pages de l'Evangile des théories sur le système des mondes et le mouvement des astres. Mais lisez l'*Oraison dominicale*, et demandez-vous où est pour elle le centre de l'univers. Est-il en la terre ? Et n'est-il pas bien plutôt dans le ciel où la ferait rentrer l'obéissance à la volonté de Dieu ? Est-il dans l'homme, ou bien dans le Père céleste que l'homme prie, ne souhaitant que Sa gloire, Sa royauté, et le triomphe de Ses desseins ?

qu'on lie, comme dit l'Évangile, « l'homme fort, » le brigand redoutable ; le reste, la dispersion visible de ses biens n'est que la suite nécessaire de cette victoire suprême (Mat. XII, 29). Quelle sottise d'opposer l'action, le travail à la prière ! La prière, c'est le travail dans ses origines profondes. L'œuvre bonne a ses racines dans la prière ; car en elle se forme le bon ouvrier, l'ouvrier de Dieu.

* * *

La « première personne » est celle qui parle ; la première personne c'est *je*, c'est *moi*. Nous avons d'autant mieux compris et retenu la leçon, que la nature, avant la grammaire, nous l'avait donnée. On la désapprend à l'école de Jésus-Christ. Pour ceux qui prient sa prière, *la première personne* désormais c'est celle que nous nommions *la seconde*, c'est *Toi*, et non plus *Moi*. Quant au moi, il est mis à sa place ; il n'est pas supprimé. S'il n'était plus, il ne prierait plus. Pour accomplir ma tâche, pour servir Dieu, ici, sur la terre, il faut que je subsiste, et par conséquent il me faut manger ; — il faut que je sois affranchi du passé mauvais qui me barre le chemin de la vie et de l'activité saintes, j'ai donc

besoin d'être pardonné ; — il est nécessaire encore que je sois gardé des pièges, secouru dans ma faiblesse, arraché aux prises des forces mauvaises qui cherchent à me perdre. Je dirai donc : Père, donne-moi mon pain, pardonne-moi mes fautes, délivre-moi du mal?... Eh bien, non ; ce ne sont pas là les paroles que Jésus a mises sur mes lèvres. Sans doute, si j'ai voulu d'abord que Dieu soit et qu'il règne, j'ai le droit de me vouloir aussi, mais c'est à la condition de vouloir comme moi, ceux qui, comme moi, au même titre que moi, sont les enfants de Dieu. La prière des fils est, par une conséquence à laquelle il est impossible d'échapper, la prière des frères. Quand donc j'arriverai, en priant, à ce que nous appelons la première personne, je la mettrai au pluriel : donne-nous, pardonne-nous, délivre-nous.

Donne-nous. — En même temps que mon pain, je demande le pain de mon frère. Comment, dès lors, pourrais-je prendre mon parti de son dénuement ? Comment, si je prie ainsi, me serait-il possible d'abriter ma résignation commode à l'indigence d'autrui derrière une parole de Jésus, comme si Jésus avait voulu décréter la perpétuité de la misère, le jour où, défendant contre de froides et hypocrites critiques le geste

généreux de Marie, il a dit miséricordieusement : « Si c'est vraiment le souci des pauvres qui vous préoccupe, l'occasion de leur faire du bien est toujours à votre portée ! » Songeons-nous à tout ce que comporte l'acte de cette prière commune si c'est vraiment la prière de tous ? « Père, disent en chœur une troupe d'enfants, nous avons faim. Notre pain, s'il te plaît. » Et le père répond en mettant dans les mains de l'un d'eux de quoi les nourrir. Si celui qui a tout reçu garde tout pour lui seul, que penserez-vous de lui ? N'a-t-il pas trahi l'intention du père ? N'a-t-il pas renié la requête à laquelle il s'associait tout à l'heure ? N'en a-t-il pas, pour l'ensemble de la famille, annulé l'exaucement ?

Pardonne-nous. — Prier ainsi au nom de Jésus, c'est pardonner moi-même à qui m'aurait offensé, puisque Jésus a attaché, d'un lien indissoluble, et dans les paroles même de ma prière, le pardon que j'accorde à celui que je réclame. Mais c'est autre chose encore ; c'est m'unir à quiconque a failli comme moi, ou autrement que moi ; c'est avoir le souci de la faute de mon frère, ou de la faute de ma sœur, et des ravages qu'elle risque de faire dans leur vie ; c'est me solidariser avec leur péché ; c'est entrer pour ce qui les

concerne dans les desseins et dans le travail de l'amour rédempteur.

Ne nous conduis pas dans la tentation ; délivre-nous. — Pouvez-vous admettre que si je prie ainsi, je me désintéresse — et peut-être sous couleur de spiritualité — des conditions d'existence faites, dans la société contemporaine, à mes côtés, à tant de jeunes vies ? Est-il concevable que nous disions d'un même cœur et d'une même voix : « Oh ! ne nous place pas sur une pente glissante à l'excès, épargne-nous l'épreuve à laquelle, trop fragiles, nous succomberions, » et que, en même temps, nous ne voulions nous inquiéter que « des âmes, » que nous n'ayons cure de la tentation effroyable que créent pour nos sœurs et pour nos frères le logement insalubre et trop étroit, un labeur écrasant, des salaires de famine, l'immunité, je ne dis pas assurée, mais officiellement garantie, à la débauche masculine, l'ignoble servitude imposée à la femme tombée ou menacée, la feuille et l'image obscènes étalées jusque sous les yeux des enfants, le jeu organisé, le poison alcoolique ? C'est impossible. Prier *l'Oraison dominicale* et accepter tout cela, ne pas nous lever pour combattre, dans notre mesure, ces puissances de destruction, vraiment la contradiction serait trop criante, la

comédie de notre prière trop manifeste et trop cruelle.

* * *

Si nous nous sentons loin, bien loin peut-être, des sentiments qui animent cette prière, faut-il, découragés, renoncer à user d'elle ? Je ne le pense pas. Ce qui importe souverainement, c'est de ne pas nous tromper nous-mêmes, de ne pas nous imaginer que nous l'avons priée, par le fait que nous l'avons répétée. Mais nous pouvons nous servir d'elle en nous mettant humblement à son école, en apprenant d'elle à voir clair en nous-mêmes tandis que nous la balbutions, et que nous condamnons en nous ce qu'elle condamne. Alors elle sera pour nous un baptême renouvelé sans cesse ; nous nous y laverons de l'égoïsme irréligieux ou religieux, nous y nettoierons notre âme des ambitions mesquines et des petites pensées, nous y ferons l'apprentissage de la vie sainte et aimante, et progressivement se formera en nous, par son action, le collaborateur de Dieu, son fils et sa fille, le frère par conséquent et la sœur de tous ses autres enfants.

Jésus nous a appris comment il faut prier. Maître intérieur, Esprit-Saint, apprends-nous à prier ainsi !

IV

L'Ordre.

Il serait difficile d'exagérer l'importance de l'ordre dans le gouvernement des pensées et dans celui de la vie, tant individuelle que sociale. Le désordre, c'est le chaos, c'est l'impuissance. Quand tous les éléments sont mélangés en une masse confuse et anonyme, la terre informe est une terre vide, absolument stérile, où pas un germe ne peut éclore. La vie ne peut naître que quand les séparations nécessaires se sont produites, quand l'ordre est apparu¹.

Si l'ordre est ainsi la condition de la vie, comment peut-il se faire qu'on se révolte parfois contre lui au nom de la vie même, comme s'il l'entravait? Cela tient en partie à ce que l'on oublie qu'il y a ordre et ordre, un ordre vivant et un ordre mort. Il y a de l'ordre, par exemple, dans

1. « L'ordre est une espèce de vie de l'univers » BOSSUET.

les cases d'une imprimerie bien tenue : tous les *a* ensemble, tous les *b*, et ainsi de suite. Il y a un autre ordre et un ordre supérieur dans ces lettres quand, à les regarder isolément, elles semblent avoir été jetées au hasard les unes à côté des autres, mais que, rapprochées et combinées par la pensée, elles forment des mots, des phrases, et vont porter à travers le monde une grande idée, une généreuse inspiration. L'ordre qui exclurait la spontanéité, l'ordre qui, par ses exigences méticuleuses et formalistes, opprimerait la vie au lieu de la soutenir et de l'intensifier, n'est pas l'ordre que nous cherchons.



L'ordre a des applications diverses. Il y a, par exemple, un ordre relatif à l'espace et un ordre relatif au temps. Chose étrange, il peut fort bien arriver que l'on s'astreigne scrupuleusement à l'un, tout en s'inquiétant assez peu de l'autre. Il semble que l'on se venge de la contrainte acceptée sur un point par la fantaisie à laquelle on s'abandonne ailleurs. Tel ne peut supporter de voir, hors du lieu qui lui est propre, un livre, un meuble, un outil, qui ne réussit pas à régler

ses occupations d'après les heures prescrites et, à vrai dire, n'y paraît pas même songer.

L'ordre consiste à mettre chaque chose à sa place, et la place d'un objet est celle qui donne à cet objet et à l'ensemble dont il fait partie ou la plus grande beauté ou le maximum d'utilité. Une chose excellente, faute d'être à sa place, sert peu, est perdue peut-être totalement, peut même devenir positivement nuisible.

Prenez, par exemple, une journée d'écolier. Il y entrera, si l'éducateur est sensé, de l'étude et de l'amusement. Mais ce même sens chez l'éducateur placera le travail au début, la distraction plus tard. Quand on a commencé par le jeu, par une lecture récréante, qui ne sait, — même parmi les hommes faits, ces « enfants plus avancés en âge, » — que l'effort différé, et, en première ligne, l'effort intérieur, le travail de l'âme recueillie, où la journée trouverait sa bonne inspiration et son unité nécessaires, devient difficile, rebutant, souvent impossible ? On est démoralisé, mécontent, ennuyé. Que l'élève apprenne donc (et c'est par l'acte que l'on s'instruit en pareille matière, nullement par le seul discours), que l'élève apprenne que le devoir passe avant le plaisir. Voilà une leçon d'ordre dont sa vie entière tirera profit.

L'ordre est donc essentiel, et nous ne nous étonnerons pas que, à plus d'une reprise, Jésus ait dit à ses disciples, non seulement la chose qu'il faut faire, mais celle qu'il faut faire avant d'autres, celle qu'il faut faire *d'abord*.

* * *

Allons droit au centre. L'ordre, pour le chrétien, consiste à mettre Dieu le premier. Les commandements sont multiples, (comme les situations.) Au regard de Jésus, il n'y en a au fond que deux, en ce sens que, à eux deux, ils comprennent tous les autres; et, de ces deux, il y en a un qui est *le premier* : « Tu aimeras Dieu. »

Sans doute la vie humaine a des intérêts divers. Jésus n'a pas dit à ses disciples : « En dehors des préoccupations spirituelles, il n'y a rien, point d'autres besoins. » Mais il a fixé l'ordre en termes exprès : « Cherchez *d'abord* le royaume de Dieu et sa justice. » Et cet ordre, où se révèle le fond de son âme, il l'a mis en pleine lumière dans la prière qu'il nous a enseignée¹.

Dans un charmant livre d'enfants (*Feuille de*

1. Nous renvoyons sur ce point nos lecteurs à l'étude précédente.

trèfle, par T. Combe) figure un petit personnage qui a été surnommé *Moi-d'abord*. C'est que toutes ses phrases, ou peu s'en faut, commençaient par ces mots mêmes : « Moi, d'abord... je fais ceci ou je pense cela ». Combien de fois en y regardant avec un peu d'attention, nous trouverons au fond de nos cœurs ce *Moi-d'abord* dont, de temps à autre, un mouvement de vanité ou d'intérêt fait apparaître à la surface même le vilain visage ?

Moi d'abord, c'est le désordre. Dieu d'abord, voilà l'ordre.

J'ai entendu un jour une méditation très pénétrante sur les mots qui ouvrent la Bible : *Au commencement, Dieu....* Retenons ces mots, ces trois mots ; appliquons-les à nos semaines et à nos journées, à nos entreprises, à nos occupations, à nos affections, à toutes nos relations, et nous serons dans l'ordre.

Si Dieu est mis avant tout, alors certainement nous ferons à notre prochain la place qui lui appartient. Il est impossible d'obéir au « grand commandement » et de transgresser l'autre ; et l'amour fraternel ne sera pas inférieur à la politesse sociale (trop rare, il faut l'avouer, aux abords des voitures publiques et ailleurs), qui ne joue pas des coudes pour avoir les premières

places, mais qui cède le pas et sait se gêner pour les autres. « Ils se sont d'abord donnés au Seigneur et à nous, » dit saint Paul de certains Macédoniens généreux (2 Cor. viii). Tout, dès lors, a été bien réglé.

* * *

Mais Jésus n'a-t-il jamais interverti les rôles? N'a-t-il pas fait passer quelquefois le prochain avant Dieu, et nous-mêmes avant le prochain?

Quand tu viens présenter à Dieu ton offrande, si, à ce moment même, là même, dans l'enceinte du lieu sacré, tu te souviens que tu as lésé ou offensé ton frère, que tu as à obtenir son pardon à lui, — eh bien ! commence par lui. Laisse ton offrande devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère ; tu reviendras ensuite chercher l'accord avec ton Dieu. Impossible de dire plus expressément : « Ton frère d'abord, Dieu après. »

Tel est bien le Dieu de l'Evangile — dans lequel vous n'aurez point de peine à reconnaître le Dieu des prophètes, le Dieu qui a en dégoût l'hommage de l'homme intéressé, dur et inique ; le Dieu qui, écartant les mains qui s'élèvent vers lui pleines de sang et de rapines, demande à ses

adorateurs d'apprendre à faire le bien, de rechercher la justice, de protéger l'opprimé, de faire droit à l'orphelin, de défendre la veuve.

Il reste le premier, mais le tort fait au prochain barre le chemin qui mène à lui, parce qu'il est le Dieu de la justice, de la miséricorde et de la paix. Pour nous approcher de lui, il faut commencer par ôter l'obstacle qui, par notre faute, nous sépare des hommes¹.

* * *

Une autre fois, Jésus a paru même sanctionner cet ordre, si fort approuvé de l'égoïsme : charité bien ordonnée commence par soi-même.

On sait que l'objet le plus ténu, quand il s'introduit dans l'œil, est nuisible. Or, il est entré un brin de paille dans l'œil de mon frère. Ne dois-je pas l'avertir ? Il s'agit ici de l'organe spirituel, et vous l'avez compris tout de suite ; car s'il s'agissait de l'œil du corps, la gêne et la douleur auraient rendu l'avertissement superflu. Notre sensibilité morale est, hélas ! plus émoussée. La vue de mon frère est donc obstruée, et j'ai aperçu l'obstacle. Ne ferai-je pas bien de le lui signaler ?

1. Esaïe I 17, LIX 2, 3.

Avouons qu'on pourrait faire plus mal. On fera plus mal, si, au lieu d'offrir à son prochain ce service, on convoque amis et connaissances pour se gaudir avec eux de son infirmité, ou pour en gémir pieusement.

Reconnaissons même que le service est bon à rendre; mais à une condition, c'est que l'on commence par soi-même. Oui, l'heure est venue de songer à *moi d'abord!* Toute faute aperçue chez mon frère doit provoquer en moi un retour sur moi. Quand je regarderai en moi, dans cette portion du monde moral où je puis voir les choses de tout près, je ferai une découverte humiliante : en vérité dans l'œil de mon frère il n'y a qu'un fétu au regard de la grosse poutre qui est dans le mien. J'ôterai d'abord cette poutre, j'ôterai le mal qui est en moi, et alors, vraiment clairvoyant, avec une charité qui ne pourra pas être malfaisante puisqu'elle aura sa source dans une humilité profonde, je pourrai être utile à ce frère. Si je me sers avant lui, ce ne sera pas à son détriment; tout au contraire.

« Que toutes choses se fassent avec ordre. » Ce précepte, en dernière analyse, revient à celui-ci : « que tout se fasse dans l'amour ».

L'amour de moi n'avait pas besoin de m'être

prescrit; il m'est naturel et je ne saurais m'y soustraire; aussi, sans être commandé, il a sa place marquée dans la formule de la loi : tu aimeras ton prochain *comme toi-même*. Mais cet amour de moi, pour être légitime, doit être subordonné au grand et premier commandement. Il tendra donc, dans ma vie personnelle avant tout, au bien, par conséquent à la répression du mal, à la guérison des organes qui en sont atteints. Or, le mal, qu'est-ce en définitive, sinon l'égoïsme, par lequel je choisis ma satisfaction aux dépens des autres, aux dépens de la justice et de la charité, aux dépens de Dieu? Je ne puis m'aimer comme il faut m'aimer, sans aimer Dieu avant moi, sans aimer mon prochain avec moi; ainsi se réalisera l'ordre, l'ordre vivant du royaume de Dieu.

V

L'Oubli.

Oubliant ce qui est derrière moi...

PHIL. III.

Quand il serait possible d'oublier à son gré, cela serait-il bon, cela serait-il permis? Qu'est-ce donc qu'oublier, a demandé le poète,

Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir?

Et il a ajouté :

Ah! c'est plus que mourir, c'est survivre à soi-même!

Supprimez, en effet, le lien qui rattache par la mémoire les sensations, les douleurs et les joies, les pensées, les volontés, les expériences d'hier et d'avant-hier à celles d'aujourd'hui, vous supprimerez du même coup la personnalité.

« Entre l'animal et l'homme, a dit Edgar Quinet, il y a toute l'épaisseur de l'histoire. »

C'est dire que l'homme est homme parce qu'il ne laisse pas sombrer son passé dans le gouffre d'où rien ne revient; parce que, au contraire, il retient ce passé dans la lumière de sa connaissance présente, et en tire instruction et profit. L'homme, en un mot, est homme parce qu'il se souvient.

Il se souvient, hélas ! bien imparfaitement, et il s'en plaint comme d'une de ses pires faiblesses. Que nous serions forts si nous étions à tout instant en pleine possession de tous les faits rassemblés, de toutes les leçons reçues par les générations antérieures, si nous ne perdions jamais rien de notre prise sur ce que nous avons nous-mêmes étudié, lu, vu, éprouvé !

Et pourtant, est-ce tout à fait sûr ? Il me semble avoir entendu parler quelquefois d'hommes qui n'avaient rien appris ni rien oublié. « Rien oublié, » cela n'impliquait pas plus un éloge que « rien appris. » Si la mémoire de ces hommes ne s'était pas attachée avec une aussi invincible ténacité à telles ou telles idées, préférences, ou rancunes, cela aurait mieux valu ; ils auraient eu une intelligence plus exacte et plus féconde des besoins réels de leur temps, ils seraient tombés dans moins d'erreurs ; ils auraient fait plus de bien.

Il faut donc compter parmi les éléments d'une vie saine et utile l'art d'oublier à propos. Il le faut, quand ce ne serait que pour éviter l'encombrement. Laissez tomber au crible les choses insignifiantes, afin de séparer et de conserver ce qui a du prix. Si l'histoire devait tout dire, non seulement aucun historien ne suffirait à la tâche, mais personne ne pourrait voir clair dans l'énorme masse des détails accumulés. Dans nos souvenirs personnels le triage n'est pas moins nécessaire. Ne faisons pas de nos mémoires une de ces demeures d'avare où l'on entasse sans fin les objets les plus détériorés et les plus inutiles. Place à ce qui en vaut la peine !



Parmi les choses dont nous aurons avantage à nous défaire je nommerai les rancunes et aussi les regrets. Les rancunes sont un poison, et les regrets, stériles en tout cas, deviennent malfaisants.

Ne pensez plus au mal qu'on vous a fait au cours des années écoulées. Pardonnez, de ce pardon loyal et généreux qui s'achève dans l'oubli.

Ne vous appliquez pas à vous représenter tous

les malheurs ou simplement tous les tracas que vous auriez évités si vous n'aviez pas agi comme vous avez agi ; tous les effets excellents qui seraient résultés d'une démarche que vous n'avez pas faite. Votre erreur, votre tort reconnus, au besoin confessés, n'usez pas ce que vous avez de force à vous débattre contre l'impossible, puisqu'il est impossible à jamais de retourner en arrière. Portez-vous vaillamment vers ce qui est devant vous.

Mais les fautes morales, les péchés commis, faut-il donc aussi les oublier ? Je réponds qu'il y a oubli et oubli.

Si c'est la légèreté qui vous fait oublier, cela est mauvais. Si c'est le pardon divin, saisi dans toute sa réalité, cela est excellent.

Le pécheur pardonné n'oubliera pas son péché. Il s'en souviendra pour rester humble, pour exalter la grâce qui lui a été faite, et pour renouveler son courage dans la joie du pardon ; mais il l'oubliera en ce sens qu'il ne se laissera pas entraver par ce que le péché a de honteux et de déprimant ; il l'oubliera parce qu'il ne permettra pas à ses défaites passées d'annuler son effort d'aujourd'hui, de compromettre sa victoire dans les combats de demain.

Il y a donc plus d'une application au mot de

saint Paul : « J'oublie ce qui est derrière moi. » Toutefois, au moment où il parle ainsi, il pense essentiellement, me semble-t-il, à l'espace qu'il a déjà parcouru dans la carrière chrétienne. Ecoutez-le : « Non je ne prétends pas être arrivé, mais, occupé d'une seule chose, oubliant ce qui est en arrière, m'élançant vers ce qui est devant moi, je cours au but.... » C'est donc bien de l'œuvre faite, c'est du progrès déjà réalisé qu'il ne veut plus rien savoir. Il se compare à un athlète qui avant d'avoir touché le but ne se retourne pas pour contempler avec complaisance l'espace déjà franchi et ses concurrents distancés. Il a trop peur qu'un seul instant d'arrêt, un seul regard jeté en arrière, ne lui fasse perdre tout le bénéfice de la vitesse acquise, ne rompe son élan et ne le prive du prix.

Quelle noblesse a ce mot dans cette bouche-là ! Nous nous attardons souvent à nous féliciter de quelque œuvre médiocre, de quelque pauvre succès gâté par la satisfaction de notre amour-propre ; qu'avons-nous derrière nous dont nous puissions être si fiers ? Lui, Paul l'apôtre, il avait derrière lui des missions prospères, de florissantes églises fondées, d'incessants labeurs, toute une vie de veilles, de dangers, de coups,

de blessures, de prisons, de privations de toutes sortes. Voilà ce qu'il tient pour rien, voilà ce qu'il oublie, ne songeant qu'à une chose : faire plus, faire mieux, aller de l'avant, toujours de l'avant.

VI

Pureté.

Toutes choses sont pures pour ceux qui sont purs, mais pour les souillés et les infidèles rien n'est pur.

(TITE, I. 15).

Transposez l'idée et le langage, du domaine de la vie morale dans celui de la vie physique, l'évidence vous en deviendra immédiatement sensible :

Tout aliment est sain pour un estomac bien portant ; pour l'estomac malade, au contraire, tel aliment, à d'autres inoffensif et même salutaire, devient un poison. Que si l'état du patient est plus grave encore, si l'organe est complètement gâté, rien n'est bon pour lui. Quelle que soit l'excellence des mets, ils provoquent de nouveaux troubles et des souffrances augmentées.

La pureté et l'impureté ne sont pas dans les choses; elles sont dans la manière dont nous en usons; elles sont en nous.

Quel magnifique privilège que celui de la pureté! Elle traverse, immaculée, la souillure environnante, semblable à cet insecte dont j'ai lu quelque part que, habitant les eaux les plus fangeuses, il a reçu « la faculté de s'envelopper d'une bulle d'air pur qu'il tire de son corps et dans le sein de laquelle il se meut au travers du liquide immonde, sans être atteint dans son palais de cristal¹. »

Notre monde, c'est nous qui le faisons, et nous le faisons à notre image. Ainsi, selon saint Paul, tout est nouveau pour celui qui est devenu lui-même en Christ une nouvelle créature (2 Cor. V). L'optimisme des nobles âmes qui croient à la bonté, à la candeur, au désintéressement, n'est pas une illusion menteuse. Vous les raillez, parce que vous ne voyez pas, vous, le bien qu'elles ont vu, et qu'elles-mêmes sans le savoir ont fait rayonner autour d'elles. Cela vaut mieux, n'est-ce pas, que de flétrir, rien qu'en y touchant, comme c'est la malédiction des per-

1. J.-L. Micheli. Fragments de lettres chrétiennes. *Journal de l'Unité des frères*, 1878, p. 6.

vers, les plus douces relations, les meilleurs biens, les sentiments les plus élevés.

* * *

Quelles leçons pratiques tirerons-nous de ces considérations? Celle-ci d'abord, que notre principal effort doit porter, non sur les choses, mais sur nous-mêmes; c'est le for intérieur qu'il faut assainir; c'est l'homme du dedans qu'il faut rendre pur; le reste suivra. Ecartez les tentations, les occasions de péché, cela est nécessaire, mais combien insuffisant, et même à quel point impraticable! L'occasion de péché est partout quand le péché est en nous. Nous pouvons dire d'elle, hélas! ce que le Psalmiste disait de son Dieu : impossible de lui échapper! Nous prendrions les ailes de l'aube du jour, nous nous enfuirions loin du milieu qui nous a été funeste, jusqu'aux extrémités de la mer, dans le désert le plus solitaire, là même le mal se dressera devant nous. « O Dieu, crée en moi un cœur pur! » Alors, alors seulement tout pourra être pur pour moi.

En second lieu, nous devons être prudents; même purifiés, nous ne le sommes pas entièrement. Si beaucoup de choses sont devenues

pures pour nous, toutes ne le sont pas. N'oublions pas ce que nous disions en commençant, et, sans prétendre établir des règles générales, ou proscrire *pour les autres* ce qui nous disconvient à nous-mêmes, ayons donc un peu de sagesse ! « Quand il s'agit de la santé du corps, a-t-on dit justement, on ne raisonne pas comme on le fait quand il s'agit de la santé de l'âme ; vous n'entendez jamais dire : « Tel aliment me rend toujours malade, mais il est de nature inoffensive et je continuerai à en faire usage. » En pareil cas on dit tout simplement : « Je n'y veux plus toucher¹. » Et si vous me faisiez observer qu'il y a des gens assez esclaves de la sensation présente, pour sacrifier leur santé à la jouissance d'un mets agréable, vous avouerez bien que pareille complaisance pour le palais est pour nous faire rougir plutôt que pour nous fournir des encouragements ou même des excuses à de nouvelles lâchetés.

1. *Le Libérateur*, 1877, p. 36-37.

VII

Deux Spécimens d'Humanité.

Dans une mine de houille abandonnée — aux Etats-Unis, à Wheeling, West-Virginia — on découvrit, en 1896, quatre squelettes ; près d'eux, enfermé dans une bouteille, un papier signé du nom de Joseph Edney, où l'on pouvait lire encore ce qui suit :

2 novembre 1863. — *La mine s'est effondrée et nous sommes prisonniers. Ni eau, ni aliments. Voici le huitième jour de notre emprisonnement.*

4 novembre. — *Ewing et Akelson viennent de tuer Ayres et dévorent son cadavre.*

6 novembre. — *Ewing a tué Akelson ; il brandit son couteau et danse comme un fou.*

7 novembre. — *J'ai tué Ewing, qui voulait me tuer, et j'enferme ce récit dans une bouteille.*

Voilà donc ce que devient l'homme sous l'impulsion de l'instinct primordial, de la faim, de la folie engendrée par la faim et par le désespoir. La scène est d'autant plus horrible qu'elle est, en même temps, un symbole. Cette lutte sur cet étroit théâtre, entre ces quatre individus, dans les entrailles de la terre, évoque la vision de l'universelle, de l'impitoyable guerre que se livrent incessamment les êtres vivants. Dans l'humanité, comme ailleurs, sous les hypocrisies et sous les beaux décors de la politique, du commerce, des organisations sociales, on se demande avec épouvante s'il y a autre chose, en définitive, que cette question : qui sera mangé, qui mangera les autres ? Qui tuera, ou sera tué le premier ?

* * *

Hélas ! les catastrophes semblables à celle de Wheeling ne sont pas rares. Il y a quelques années, dans une mine anglaise, à Seeham, en déblayant des galeries où, à la suite d'une explosion, beaucoup de mineurs avaient péri, on trouva ces mots écrits à la craie par l'un d'eux sur une porte de ventilation :

« Tous vivants à 3 heures. Seigneur, aie pitié

de nous ! Prié ensemble pour la délivrance. »

Signé : Robert JOHNSON.

Et ailleurs, sur une planche :

« Le Seigneur a été avec nous. Nous sommes tous prêts pour le ciel. » Signé : Richard COLE.

Quelle éclatante lumière, cette fois, dans le redoutable caveau ! Elle brille dans ces caractères tracés sur le bois et qu'a respectés le fléau, au fond du trou noir, aussi merveilleuse que celle qui faisait jadis flamboyer aux regards des Voyants les buissons du désert ; aussi merveilleuse et non moins sainte. Il semble qu'une voix se fasse entendre encore : « N'approche pas ! Découvre-toi ! Ce sol est sacré ! »

*
* * *

En tout cas, il y a là un fait, et un fait humain. Pour apprécier équitablement, ou, si on le veut, scientifiquement, l'humanité, il sera nécessaire de tenir compte aussi de lui. Vous dites que la civilisation — tout en nous laissant apercevoir pourtant pas mal d'infamies, — nous trompe encore. Vous dites que, aussitôt que l'homme sera privé de ces avantages et de ces

soutiens artificiels, on verra reparaître en lui le naturel vrai, la bête fauve, ou, comme s'exprimait H. Taine, « le gorille lubrique et féroce. » Vous ajoutez que, par une conséquence évidente, les efforts déployés en vue de la paix permanente sont le fruit de rêves enfantins, et vous déclarez avec Melchior de Vogüé que la guerre durera aussi longtemps que, entre deux hommes, il y aura une femme et un morceau de pain. Et vous triomphez de la confirmation que donne à votre thèse la conduite des Ewing, des Akelson et des Edney. Mais je vous prie de m'expliquer alors la conduite des Robert Johnson et des Richard Cole. Car eux aussi étaient des hommes. Si vous affirmez que les premiers ont suivi la nature, il faudra avouer que, par une anomalie bizarre, les autres ont été en dehors de la nature; ils ont échappé à ses bornes; ils se sont évadés dans un monde nouveau. Dans la nature, il y a, dit-on, trois règnes; l'homme a beau appartenir au règne supérieur, ce n'est toujours que le règne animal. Mais vous voyez bien qu'il n'y est pas forcément enfermé. Au-dessus du monde de la nature, il y a le monde de l'esprit, et l'enfant de la poudre peut être le fils de Dieu.

Combien peu vous saviez, humbles et nobles mineurs de Seeham, lorsque, au milieu des hor-

reurs du tombeau où vous étiez ensevelis vivants ; quand, ayant demandé et n'ayant point obtenu votre délivrance, vous avez trouvé l'exaucement dans la présence en vous du Dieu de votre espérance ; à l'heure où vous vous apprêtiez à mourir souriants, consolés, vous aidant mutuellement dans le parfait accord de vos âmes ; combien peu vous vous doutiez que vous contribueriez à révéler ce monde de l'esprit, ce règne de Dieu, à ceux qui, si loin de vous à tous égards, liront ces lignes, et que vous illustreriez magnifiquement pour eux cette parole étonnante du Psalmiste : « Ta grâce vaut mieux encore que la vie ! »

VIII

La Nuit révélatrice.

Il y a autre chose dans la nuit que des ténèbres. La nuit est lumineuse, elle est révélatrice. Dites qu'elle enveloppe la nature d'un voile d'obscurité, l'image ne mentira pas ; mais parlez aussitôt d'un autre voile, de celui qu'elle écarte de devant nos yeux. Ce voile, chose étrange, est fait de clarté, de la clarté victorieuse, dominante, du soleil.

Clarté infiniment douce, infiniment précieuse. Le malade l'attend avec anxiété en se retournant sur sa couche fiévreuse, comme la sentinelle en comptant à la porte du fort ses pas monotones. Dès qu'elle apparaît l'allégresse est universelle :

Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux.

Quant aux services qu'elle nous rend, je serais ridicule si j'entreprenais gravement de les détailler. Il n'en est pas moins vrai que, tout en dessinant avec précision le contour des choses finies, elle nous dérobe les splendeurs inaccessibles du ciel étoilé.

Imaginez que le soleil brillât perpétuellement au zénith. Il nous permettrait de bien connaître notre petit globe à nous ; mais sa lumière même, si nette, si indiscutable, nous empêcherait de rien savoir de l'immensité des mondes et peut-être d'en rien soupçonner.

Elle nous tromperait donc, en définitive, au sujet de cette terre même qu'elle semblait nous révéler avec tant d'exactitude ; car elle nous laisserait ignorer sa place dans l'ensemble des choses ; elle nous persuaderait que la terre est l'univers ; elle enfermerait notre savoir entre des murailles d'autant plus infranchissables que nous n'en pourrions pas deviner l'injuste étroitesse ; elle nous rendrait présomptueux et vains ; elle imprimerait à notre vie, perpétuellement vécue sous ses rayons opprimants, je ne sais quel caractère de vulgarité.

Grâces soient donc rendues à la nuit qui nous fait échapper à cette tyrannie, qui nous arrache à cette ignorance, qui, éteignant autour de nous

les couleurs, abolissant les formes, cachant à l'homme la « vue des objets bas qui l'environnent, » lui ouvre, par là même, les champs de l'infini.

* * *

Les sciences de la nature ont avec la lumière du jour une analogie frappante. Il serait difficile d'en exagérer l'importance et les bienfaits. Toutes les fois qu'un phénomène jusque-là ignoré ou isolé est constaté, est expliqué, prend sa place dans la série de ceux qui étaient déjà connus, confirme ou rectifie la loi déjà aperçue et proclamée, c'est pour l'esprit humain une satisfaction profonde. Et nous n'en finirions pas si nous voulions entrer dans le domaine des applications, si nous tentions d'énumérer les conquêtes que nous ont values, depuis un siècle seulement, les recherches scientifiques. Quelle qu'ait été l'attente suscitée par ces travaux, elle n'a pas été démentie, elle a été de beaucoup dépassée. Loin d'avoir fait faillite, la science augmente sans cesse son avoir et distribue chaque jour à ses clients de plus riches dividendes; c'est vraiment l'éclat du jour, qui va croissant jusqu'en son midi.

Oui, c'est l'éclat du jour, mais ce n'est que

l'éclat du jour. Et s'il prétendait exclure tout rival, fermer nos yeux à toute réalité que lui-même ne nous révélerait pas, il appauvrirait affreusement la vie. Ce soleil, s'installant despotiquement et en permanence à l'horizon des âmes, leur voilerait, lui aussi, ce qu'il n'est pas en son pouvoir de leur faire connaître. « La science » est bien innocente d'un pareil méfait, mais non pas toujours tous les savants. Il s'en est trouvé pour affirmer bravement qu'« il n'y a plus de mystère, » et pour justifier leur dire par cette considération « qu'on ne rencontrera pas ce mot dans les mémoires des physiciens et des chimistes, » ou par cette autre encore, que ce ne sont pas « les dogmes religieux » qui « ont inventé l'imprimerie, le microscope, le télescope, le télégraphe électrique, le téléphone, la photographie, les matières colorantes, les agents thérapeutiques, la vapeur, les chemins de fer, la direction méthodique de la navigation, les règles de l'hygiène¹. » L'énumération est longue, elle pourrait l'être davantage. Mais peut-être existe-t-il d'autres besoins que ceux que tant de précieuses découvertes sont destinées à satisfaire.

1. Berthelot, *La science et la morale* (Revue de Paris, févr. 1895, p. 460).

Peut-être est-il vrai que « l'homme ne vit pas de pain seulement, » et qu'il soupire après une nourriture dont « la vapeur » et « les chemins de fer » ne sauraient lui assurer le bénéfice; après une vie que « les règles de l'hygiène » et « les agents thérapeutiques » ne contribueront pas à préserver et à restaurer. Peut-être a-t-il à traverser des détresses que ni « le microscope » ni « le téléphone » même ne réussiront à consoler, et où il réclame des secours, des joies, des lumières que « le télescope, » pas plus que « les matières colorantes, » ne lui fournira jamais. Que le soleil de la science positive consente donc, non certes à s'éteindre (nous ne voulons laisser dans l'ombre aucune des vérités qu'il nous fait connaître), mais à disparaître momentanément à nos yeux; qu'il fasse place à d'autres lumières que la sienne; alors l'âme pourra découvrir un monde de réalités spirituelles que ne perçoivent ni l'oreille ni l'œil, même aidés des meilleurs instruments, et que le génie du plus puissant mathématicien ne saurait prévoir ou calculer.

Lisez, dans le Psaume LXXIII, le récit d'une bien instructive expérience. Le spectacle de la société humaine et de ses désordres avait jeté l'auteur dans un trouble tel, qu'il avait été sur le point

de perdre pied. Par un acte énergique de volonté, il s'était ressaisi : « Non, avait-il dit, je ne trahirai pas la race de tes enfants ! » Alors il s'était mis à sonder l'angoissant problème ; mais il avait eu beau appeler à son aide tout son savoir, reprendre ses analyses et approfondir son examen, il n'avait pu aboutir. C'est que, pour trouver la paix en face de difficultés de cet ordre, il ne suffit pas, comme l'imagine l'excellent pêcheur des *Pauvres gens*, « d'avoir fait ses études. » L'angoisse du psalmiste ne se calma que « quand il fut entré dans le sanctuaire de Dieu. » C'est là, non pas au grand jour de la réflexion scientifique, mais dans la nuit du silence et du recueillement, qu'il a rencontré son Dieu, et que s'est dévoilé aux regards de son esprit un firmament merveilleux, tout peuplé d'étoiles.

* * *

Comme pour le corps, comme pour l'esprit, il fait jour aussi ou il fait nuit pour le cœur. Le jour ici, c'est la joie :

... la joie arrive et nous éclaire¹.

1. V. Hugo, *Lorsque l'enfant paraît* (Feuilles d'automne).

Joie des forces qui s'affirment et s'exercent librement, joie du labeur sain, du succès mérité, joie de l'attente satisfaite, joie des belles et bonnes tendresses ; oui, la joie est un soleil, et à sa lumière radieuse, à sa fécondante chaleur, les germes se développent, tout entre en mouvement, la vie s'accroît, rien ne paraît impossible.

Mais voici, ce soleil-là non plus ne brille pas sans interruption :

La santé passe,
Le cœur se glace,
Chaque jour un bonheur s'enfuit,
Et de ma vie
Le vent qui crie
Détache la fleur et le fruit.
Mon œil s'éteint, ma lumière est tarie,
Voici le tard, le froid, la nuit¹.

La nuit, c'est bien cela. Très naturel est le symbolisme des vêtements de deuil. Ils disent que la clarté du jour a disparu derrière les collines lointaines, qu'avec elle les teintes vives et gaies se sont évanouies, que tout est sombre et noir, que c'est le tard, en effet, et le froid, et la nuit.

1. A. Vinet (Cantique sur la mort de sa fille).

Nous pourrions observer que, si la nuit succède au jour, elle le précède aussi et l'annonce¹. Mais ce que nous voulons surtout rappeler, c'est que la nuit, la nuit de la douleur comme les autres nuits, a, même pendant qu'elle dure, ses révélations. Plusieurs ont connu, avec l'Elihu du livre de Job, « les chants d'allégresse que Dieu inspire pendant la nuit. » Ecoutez l'un deux :

« ... Souffrant, épuisé, dormant mal, mangeant peu, je me demandais quelquefois si j'arriverais jamais au terme d'un voyage si extraordinairement aventureux et pénible.

« Mais qui se lasserait de le répéter? Le Seigneur est bon et fidèle. Comme sa présence

1. « *Il y eut un soir, il y eut un matin, premier jour* » (Gen. I, 5). Sur ce texte, et au sujet de cet ordre : du soir au matin, et non pas, comme nous sommes habitués à dire : du matin au soir, de l'aube pleine de promesses, à travers le midi resplendissant, au crépuscule, au déclin, à l'arrêt de la vie, on peut lire (en anglais) un beau sermon de Phillips Brooks (*The Christian Ministry*, dans le volume *The Mystery of Iniquity*, p. 327 et s.). Il est bien à regretter que les œuvres de ce grand prédicateur, au cœur si large, à la pensée si haute et si évangélique, ne soient pas plus connues parmi nous. Un seul de ses ouvrages, à ma connaissance, existe en français, — et en excellent français — grâce à la traduction de M. le pasteur Nyegaard (*Conférences sur la prédication*). Les livres, même les très bons livres, s'oublient vite. Il est permis de profiter même des occasions indirectes pour les signaler de nouveau à l'attention.

illumine les ténèbres! et comme sa communion fortifie! Que de leçons il nous enseigne dans les difficultés, et que de bénédictions il nous fait trouver dans les épreuves! C'est alors que nous apprenons « les chants de la nuit.... » Qu'ils sont doux, ces chants de la nuit! »

Nous ne nous étonnerons pas que ce vaillant serviteur, notre bien-aimé missionnaire François Coillard, ajoute : « Je bénis Dieu de m'avoir fait passer par là¹. »

Celui qui a passé par là, celui qui a redit, pour son propre compte, avec A. de Musset :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
prendra-t-il sur lui de fixer le terme de l'apprentissage et de congédier le maître, parce qu'il en sait assez désormais? Quand on s'est courbé devant la douleur, quand on l'a nommée : sainte Douleur, quand on lui a crié :

Douleur du cœur, Douleur aux mains empoisonnées,
Douleur dont les poisons sont aussi des saluts,
Je te bénis...,

quand on a avoué ce qu'on lui doit :

Oui, je vaux mieux après qu'avant je ne valus,

1. F. Coillard, *Sur le Haut-Zambèze*, p. 361, 362.

il est bien naturel qu'on ajoute :

Mais puisque j'ai compris, ainsi que tu voulus,
Mais puisque j'ai compris, Douleur, ne reviens plus,
Ne reviens plus, ne reviens plus¹ !

Et cependant, oserons-nous parler ainsi? Sommes-nous certains d'avoir tout appris? Non, ce n'est pas à nous de décréter la fermeture des classes, de cette classe. Il serait imprudent sans doute d'y entrer sans appel ou d'y prolonger notre séjour arbitrairement et sans ordre exprès. Mais aussi longtemps que notre place y reste marquée, nous ne la devons pas quitter à notre fantaisie. — « Ah ! me répondez-vous, cela nous est bien impossible ! bon gré mal gré, force est bien de rester jusqu'au bout ! » Mais il y a pour l'écolier plus d'un moyen de fausser compagnie. Présent corporellement, il peut être absent par l'esprit, et alors il ne s'instruit pas. Etre à l'école de la douleur, ce n'est pas simplement souffrir, c'est apprendre volontairement les leçons de la souffrance.

Hélas ! toutes les nuits ne sont pas des nuits claires. Il y a des nuits d'orage, d'obscurité profonde, où la foudre, déchirant tout à coup les té-

1. J. Richepin. *Mes Paradis*.

nèbres, ne les rend que plus épaisses et plus désolantes. C'est pour ces nuits-là qu'a été écrite l'admirable parole du prophète : « Si quelqu'un marche dans les ténèbres, sans un rayon de lumière, qu'il se confie au nom de Jéhovah et qu'il s'appuie sur son Dieu¹. » Le rayon, le voilà déjà ! Mais n'oublions pas que rien au monde, pas plus la nuit que le jour, ne peut nous servir sans nous, sans une appropriation personnelle, sans la mise en œuvre de ce qui nous est donné. Pour que le jour profite, il faut nous hâter au travail ; si nous attendons, ce sera trop tard. Pour que la nuit nous livre sa révélation, il faut que l'œil du dedans soit ouvert, je dis qu'il soit tenu ouvert, non dans un état de passivité, mais par une action intérieure : il faut l'attention, il faut le regard. Heureux ceux qui, à l'heure où s'allongent les ombres du soir, auront soupçonné la présence à leur côté, ou plutôt au fond même de leur vie, d'un hôte divin, ignoré jusque-là et prêt à disparaître au moment où il est reconnu ; heureux ceux qui auront su le retenir ! Pour ceux-là la nuit aura ses chants d'allégresse, elle aura ses divines clartés.

1. Esaïe, I.

IX

La Règle d'or.

Une règle sert à diriger. Il y a des règles en bois ou en fer pour diriger le crayon qui, sans elles, hésiterait, irait tout de travers. Il y a des règles de grammaire pour diriger notre langage, le préserver d'incorrections. Il y a encore des règles de vie pour diriger notre conduite, la protéger contre des écarts, contre des fautes qui feraient le malheur des autres et le nôtre. C'est d'une règle de vie que je veux vous parler. La voici :

Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le leur aussi.

On l'appelle *la Règle d'or*, parce qu'elle est la plus précieuse des règles, la règle par excellence.

Qu'est-ce qui la rend telle? — Si je vous avais là devant moi, je voudrais vous faire découvrir vous-mêmes quelques-uns de ses avantages. Forcé de parler tout seul, je vous en signalerai deux.

D'abord, c'est une règle *qui ne s'égare jamais*.

Les écoliers ne soignent pas toujours très bien « leurs affaires. » Au moment où ils s'apprêtent à faire une belle marge à leur copie : « Ah ! les entend-on crier, où est ma règle ? Qui donc a pris ma règle ? » (Naturellement on vous l'a prise). Ou c'est la grammaire qui a disparu, ou encore vous ne vous rappelez plus à quelle page se trouve la règle, vous n'avez pas le temps (c'est-à-dire vous ne voulez pas vous donner la peine) de la chercher.... Mais la règle dont a parlé Jésus ne peut pas se perdre ; vous ne pouvez l'oublier ni à la maison, ni à l'école ; vous n'avez pas besoin, pour la trouver, de consulter un livre qui peut vous manquer, un maître qui peut être absent, ni, pour vous la rappeler, de vous mettre la mémoire à la torture. Elle ne se sépare jamais de vous. Elle est en vous. Vous la portez partout avec vous. A quelque moment, dans quelque

lieu que vous soyez, vous n'avez qu'à regarder en vous-même : qu'est-ce que je veux, moi, qu'on me fasse ? Voilà la règle pour vous diriger dans ce que vous devez faire pour les autres.

* * *

Le second avantage de notre règle, c'est qu'il vous est impossible de ne pas la trouver juste. La règle de bois se courbe quelquefois. Est-elle bien droite ? Mais ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse, vous savez avec certitude que vous n'avez pas le droit d'exiger que les autres le subissent de votre part, et ce que vous voulez qu'ils vous fassent, vous savez aussi que vous êtes tenu de le leur faire.

Ah ! je ne l'oublie pas, il y a beaucoup de petits despotes — comme il y en a beaucoup de grands. La chanson de l'égoïste se chante dans plus d'un cœur :

Oui, c'est moi, c'est moi, c'est moi
Que j'aime, et voici pourquoi :
Jamais je ne me contrarie,
A mes maux je prends toujours part.
Et jamais pour moi dans la vie
On ne m'a vu manquer d'égard.

D'écueils la vie est pleine;
Mais j'ai bien su choisir :
Pour les autres — la peine,
Et pour moi — le plaisir.

Seulement, ce sont là des choses qu'on ne dit pas tout haut, et qu'on n'avoue pas franchement même à soi. On agit comme cela ; on fait supporter aux autres ce qu'on se refuse à supporter de leur part ; on réclame d'eux ce qu'on ne veut pas leur accorder. Mais on ne réussit jamais à se persuader qu'on n'ait pas tort de faire ainsi, que la règle qui, si nous la suivons, nous fera faire autrement, n'ait pas raison.

* * *

Il y a pourtant une difficulté que je dois vous signaler. Peut-être vous arrive-t-il de vouloir, pour vous-même, autre chose que ce qui est juste. Je suppose, par exemple, que vous cherchiez à obtenir un bon morceau, la meilleure place à un spectacle ou dans une voiture publique, une satisfaction quelconque de bien-être ou d'amour-propre qui, légitimement, revient à un autre. La règle d'or vous oblige-t-elle à agir de même pour un camarade qui vous sollicite,

à lui assurer, si vous en avez le pouvoir, un passe-droit ?

Réfléchissez au mot que nous venons d'écrire : un passe-droit. Pour faire plaisir à cet ami vous iriez dépouiller quelqu'un de son droit. C'est là une chose abominable et contre laquelle vous vous révolteriez certainement si c'est à vous qu'on la faisait. Car ce que vous voulez qu'on vous fasse, c'est avant tout et par-dessus tout qu'on ne vous traite pas injustement.

Alors il est des cas où je n'ai que faire de la fameuse règle, puisque je ne puis m'y conformer en faveur de quelqu'un sans la transgresser au détriment d'un autre !

Pardon, il faut seulement remonter plus haut. Vous venez de voir que pour complaire à celui que vous aimeriez obliger, vous seriez forcé de violer la règle. Vous la violiez donc déjà quand vous vouliez complaire à vous-même. Bien comprise et rigoureusement appliquée, elle vous rendra ce service éminent de rectifier en tout premier lieu vos propres désirs et de vous débarrasser de vos vœux égoïstes et injustifiés.

* * *

Si quelqu'un, mes chers enfants, vous faisait

cadeau d'une règle en or, vous seriez ravis, j'en suis sûr, mais je crois que vous n'en useriez pas beaucoup. Peut-être même que votre bonne mère ne vous le permettrait pas. « Elle est trop belle, vous dirait-elle, nous te la garderons soigneusement pour plus tard. »

Qu'il n'en soit pas ainsi de la règle d'or que vous donne l'Évangile!

Ne l'enveloppez pas avec un pieux respect, ne la tenez pas enfermée dans une armoire, jusqu'à ce que vous soyez grands ! Toute belle qu'elle est, elle n'est pas faite pour être conservée, pour être montrée et pour être admirée de temps à autre ; elle est faite pour servir, pour servir tout de suite, pour servir non pas dans les grandes occasions, mais tous les jours, tout le long du jour, dans tous les détails, avec tous.

X

Les Choix.

« Choisis la vie, » était-il dit au peuple de Jéhovah¹.

A qui faut-il le redire, si ce n'est aux jeunes ? La jeunesse, c'est son privilège et son péril, est l'âge où les carrefours sont encore nombreux, où les routes s'ouvrent de tous côtés, c'est l'âge des choix.

Peut-être y a-t-il eu des heures, heures mauvaises puisqu'elles étaient heures de paresse morale, où vous en avez éprouvé un secret dépit. Vous avez envié, en regardant marcher devant vous tel de vos aînés qui n'avait plus à choisir, la fermeté sereine avec laquelle il suivait la

1. Deutéronome xxx, 19.

bonne voie. Autant avouer que vous vouliez le salaire sans le travail, la couronne avant d'avoir combattu. Pour tirer profit des choix excellents que l'on a derrière soi, il faut bien avoir fait ces choix. Et c'est justement pour que vous soyez un jour en possession de cet inestimable avantage, qu'aujourd'hui il est fait appel à votre jeune vaillance et qu'il vous est dit : choisissez !

D'ailleurs, si parmi ceux qui vous ont devancés il en est qui sont forts de leurs bons choix, d'autres, hélas ! sont faibles de leurs choix détestables. Qui sait au nombre desquels vous seriez vous-mêmes, si déjà tous vos choix avaient été arrêtés ? Mais non, ils ne l'ont pas été ; c'est dire sans doute que vous n'êtes pas encore au bénéfice de la force lentement acquise pour le bien, mais c'est dire aussi que vous n'êtes pas en proie à l'horrible force acquise qui entraîne les vicieux. Même si vous avez mal commencé, rien n'est irrévocablement compromis ; un effort énergique vous dégagera. Votre vie n'est pas faite, elle est à faire. Connaissez-vous un motif plus puissant de vous décider pour les choix qui la feront bonne ? Songez à l'affreux réveil d'un homme qui, tout à coup, voudrait avoir à vivre une existence pure et bienfaisante, et qui s'aperçoit que son existence à lui est déjà vécue

et qu'elle a été vaine, peut-être immonde ! Ah ! même alors, puisse-t-il ramasser ce qu'il possède encore de temps et de volonté et l'offrir à l'amour divin, à l'amour miséricordieux qui ne repousse pas sans pitié d'aussi misérables restes. Mais cette offrande tardive est rare, bien problématique, singulièrement humiliante. Quel bonheur pour vous d'avoir entre vos mains d'autres alternatives ! Quel bonheur de pouvoir choisir !

* * *

Choisir me plaît, car c'est faire acte de liberté. Mais choisir me répugne aussi, parce que cet acte de ma liberté présente enchaîne ma liberté future. Choisir, c'est, après avoir embrassé du regard plusieurs partis, me prononcer pour celui que je juge le meilleur, mais c'est du coup en éliminer d'autres, qui, demain, m'attireraient peut-être à leur tour. Je ne veux pas, en m'engageant dans un chemin, me fermer les autres ; je ne veux pas me cantonner entre des barrières qui toujours seront trop étroites ; je veux pouvoir connaître toutes les formes de la vie et me prêter à toutes à mon gré.

Ce langage est séduisant. Il n'en est pas moins trompeur.

Sans vous résigner trop aisément à vos limites, ni vous refuser à les reculer de votre mieux, il faut avoir l'humilité de les reconnaître et la sagesse d'en tenir compte. Les nier ou les mépriser, ce n'est pas vous en affranchir. Cette existence flottante, aux formes indéfiniment multiples, jamais vous ne la vivrez ; tout au plus vous pourrez la rêver ; et, pendant votre rêve, les jours et les ans passeront ; en passant, ils s'offriront à vous, demandant à être fixés dans une œuvre ou dans un progrès ; vous n'y prendrez pas garde et ils s'écouleront inutiles. Pour n'avoir pas voulu choisir, vous aurez choisi ; pour n'avoir rien voulu exclure, vous aurez exclu l'essentiel ; car vous aurez exclu l'action, l'action intérieure et extérieure, l'énergie féconde, et ce que vous aurez choisi, c'est la chimère, les velléités sans exécution, la stérilité, l'impuissance. Accueillez donc, autant qu'il vous sera possible, et de quelque côté de l'horizon qu'ils vous arrivent, tous les souffles du ciel (je ne dis pas toutes les exhalaisons de l'égout), mais consentez à tracer votre sillon, le vôtre, non pas le seul qui soit bon et fertile, mais le seul que vous, sans déprécier ceux d'autrui, vousensemencerez utilement.

Et puis, il s'agit moins ici des formes

multiples que la vie peut revêtir, que des principes qui la dirigeront, et vous n'êtes pas seulement invités à choisir les objets qui, pour des raisons variées, vous conviendront le mieux entre beaucoup d'autres; vous êtes appelés à vous décider entre ce qu'il faut aimer et ce qu'il faut haïr, entre ce qui doit être pris et ce qui doit être repoussé, entre le bien et le mal, le juste et l'injuste, le vrai et le faux. Ce choix-là, il n'est pas en votre pouvoir de l'éviter; vous ne pouvez livrer votre vie à deux directions contraires, servir deux causes opposées, avoir pour maître Dieu, et en même temps Mammon, le monde, le moi égoïste. Donc choisissez. Choisissez comme il vous plaira, — ainsi aime à parler l'Écriture, pour bien marquer que sur vous pèsera toute la responsabilité de votre choix¹; mais vous sentez bien que dans ce désintéressement apparent, dans cette sorte d'abstention volontaire, il y a au fond un conseil caché, et le désir passionné de vous voir le suivre. C'est ce même conseil qui, dans le texte du Deutéronome, vous est donné en termes exprès : choisissez, mais choisissez bien; choisissez l'amour et le service de Jéhovah; choisissez l'o-

1. Josué xxiv, 15.

béissance, choisissez la bénédiction, choisissez la vie.

* * *

C'est la vie qui vous est offerte.

Il semble à plusieurs que vertu, piété, conduite pure, toutes les recommandations faites aux jeunes au nom de la religion ou de la morale, sont autant d'entraves à la vie. « Il faut vivre, après tout; avant tout, il faut vivre, » leur répètent à l'envi les livres qu'ils lisent, les amis qui les endoctrinent, les passions qui les sollicitent. Et s'ils se laissent séduire, que récoltent-ils? Approchez ceux qui ont cherché de cette façon la vie, la vie à tout prix; approchez les viveurs : c'est le souffle de la mort qui court dans leurs rangs. Voyez ensuite ceux qui, généreusement et sans réserve, ont répondu à l'appel divin, n'est-ce pas eux qui vivent vraiment? Sans doute l'Evangile qui leur a fait entendre cet appel leur a parlé aussi de mort et de sacrifice. Mais en définitive ce que l'Evangile veut détruire, ce sont les obstacles à la vie, et c'est la vie, la vie à travers cette mort nécessaire, la vie triomphant de la mort, qu'il veut communiquer aux hommes, non pas une vie chétive et pauvre, mais au contraire une vie

pleine, abondante, si abondante et si pleine, qu'elle déborde du cœur de celui qui l'a reçue et se répand bienfaisante et fécondante tout à l'entour : « De lui, est-il écrit, couleront des fleuves d'eau vive. »

Mes jeunes amis, pour vous, pour vos frères et pour vos sœurs, choisissez la vie !

XI

Que mettez-vous dans vos paroles?

« Que votre parole soit pleine de grâce; assaisonnez-la de sel¹. » Je veux proposer ce précepte à l'attention spéciale des jeunes chrétiennes.

La grâce sied excellemment à la jeune fille. Puissent nos filles, dit un Psaume, être « comme les colonnes sculptées qui font l'ornement des palais². » L'image est suggestive. Une jeune fille dont l'attitude, les gestes, le sourire, le langage sont pénétrés d'une grâce sans affectation (rien n'est moins gracieux qu'une grâce affectée), est dans la maison un ornement, mais

1. Epître aux Colossiens, iv, 6.

2. Psaume cXLIV, 12 (*Version Second*).

non un ornement inutile, une parure de luxe; parce qu'elle en fait le charme, elle en constitue, pour une bonne part, la solidité. Sa douce présence relève le courage de ceux qui s'affaissent sous le fardeau des ans, des fatigues ou des soucis; elle enchaîne au foyer les frères que feraient fuir une mine rébarbative ou d'aigres sermons; elle est vraiment une colonne de l'édifice. C'est dire que sa grâce ne ressemble pas aux toilettes des grands jours, à celles qu'on revêt pour les hôtes d'exception; elle est avant tout pour les plus proches. Et de même que, en dehors de l'œuvre d'art pur, on fait effort pour ennoblir les objets usuels en y mettant un peu de beauté ou tout au moins d'agrément, la jeune fille n'enferme pas toute la grâce dont elle dispose dans les témoignages exprès de tendresse ou d'amitié, elle la répand encore sur les propos les plus familiers, sur les plus ordinaires soins domestiques.



L'objet que saint Paul a en vue, quand il vous demande de mettre de la grâce, en même temps que du sel, dans vos paroles, est celui-

ci : « que vous sachiez, en toute occurrence, dire à chacun le mot qui convient. »

Il existe des manuels de civilité. Le protocole, dans un des sens que Littré attribue à ce terme, est un « formulaire indiquant la manière d'écrire à diverses personnes selon leur rang. » Ecrire est encore une façon de parler; mais un formulaire ne peut prévoir tous les cas, moins encore pour la conversation que pour la correspondance. Les directions en étant toutes générales, elles manquent forcément de souplesse, elles sont superficielles et banales par définition. La politesse que donne l'usage du monde vaut mieux; ses mérites sont faibles pourtant au regard du savoir-vivre supérieur qui vous enseignera à vous adresser à tout être humain, quel que soit « son rang, » selon ce que réclame sa situation réelle et présente. Alors vous éviterez, par l'effet d'une sorte de divination, les mots qui blessent ou humilient gratuitement, ceux aussi qui allant à peu près à tout le monde ne vont parfaitement à personne, mots de confection, si j'ose dire, d'amabilité anonyme et universelle. Vous trouverez au contraire, vous inventerez spontanément les mots qui, à l'heure actuelle, apporteront aide, lumière, réconfort au cœur de l'être distinct et personnel à qui vous

avez affaire. Le tact, c'est-à-dire l'esprit que donne la bonté, vous conduira à travers les écueils ; vos paroles seront pleines de grâce.

Il me semble voir s'assombrir le frais visage d'une de mes lectrices dont peut-être la grâce ne caractérise pas toujours le maintien et les discours. Il me semble entendre sa protestation mutine : « Moi, dit-elle, je suis franche avant tout. Je ne saurais donc me montrer gracieuse avec qui me déplaît. »

Ma jeune sœur, je ne vous demande pas de mentir. On ne manque pas à la sincérité quand on réprime en soi un mouvement d'humeur ou d'hostilité. Et c'est en vous, en effet, c'est sur le fond de vous-même que je voudrais vous voir porter votre effort. L'expression des traits, le son de la voix, la qualité des paroles suivront.

Au surplus, il peut y avoir des exceptions aux directions les meilleures. S'il vous arrive jamais de voir surgir à vos côtés, sur votre chemin peut-être solitaire et mal gardé, un malfaisant personnage qui cherche à vous surprendre, à vous désarmer pour vous perdre, alors, je vous le permets et je vous y engage, n'ayez pas le souci de mettre beaucoup de grâce dans votre réponse. Si même l'instinct de conservation vous arrachait en un tel moment

quelque mot qui cingle l'insolent comme ferait un coup de fouet en plein visage, n'en ayez pas trop de regrets. C'est non seulement ce qu'il mérite, mais ce qui pourra aussi lui être salulaire. Le pauvre homme ! Il faut avoir pour lui quelque pitié. En dépit de ses prétentions, de sa naissance, de sa fortune, de l'irréprochable coupe de son vêtement, il est si mal élevé ! Il est entouré de si mauvais exemples, nourri de si détestables maximes ! Qui sait si l'énergie de votre riposte ne lui ouvrira pas les yeux sur l'ignominie et sur la lâcheté de ce qu'il était en train de tenter. A lui aussi vous aurez dit précisément ce qu'il avait besoin d'entendre.



Vous voyez que dans vos paroles le sel a sa place, aussi bien que la grâce. Privée de cet assaisonnement, celle-ci dégénérerait aisément en fadeur.

Il va sans dire qu'il ne s'agit pas ici de ces mots, de ces récits salés dont nous n'imaginons pas un instant qu'ils puissent se trouver sur vos lèvres. Pas davantage de propos que rendraient piquants la médisance ou la moquerie méchante.

D'ailleurs si, avec la plupart des versions modernes, j'ai pris jusqu'ici le mot grâce au sens qu'il a dans la langue courante, il pourrait bien avoir dans le texte de l'Épître aux Colossiens, une autre portée, l'acception religieuse que lui réserve habituellement le Nouveau Testament. Quel que soit le prix de l'amabilité, et nous ne voulons affaiblir en rien ce que nous en avons dit, elle ne suffit pas à l'ambition d'un saint Paul.

Lorsque de jeunes chrétiennes se rencontrent, se forment en Union de prière et de service, elles veulent se fortifier mutuellement, elles cherchent ensemble à mieux posséder et à mieux répandre le don divin, la grâce de Dieu. Pour y réussir, qu'elles n'oublient pas à quel point le sel est nécessaire à leurs entretiens.

Pourquoi les termes « édification » et « ennui » sont-ils parfois synonymes ? Pensez-vous que ce soit à cause de la légèreté de nos contemporains que fait bâiller tout ce qui est sérieux ? Peut-être. J'ai peur tout de même qu'il n'y ait là une explication un peu flatteuse pour ceux qui distribuent l'édification. Ils se contentent souvent à si peu de frais ! On disculpe si volontiers un méchant livre, en invoquant les « bonnes choses » qu'on y a trouvées. Mais c'est

à cause d'elles justement, c'est parce que cet ouvrage traite des intérêts les plus élevés, qu'il ne devait pas compromettre ces choses excellentes et trahir ces intérêts sacrés à force de niaiserie et de platitude.

Je serais désolé si, en m'exprimant ainsi, j'allais décourager une seule bonne volonté. Je ne veux inquiéter que la suffisance et la paresse. Il n'est nullement nécessaire pour assaisonner de sel son discours d'avoir beaucoup d'instruction ou un grand talent. Pour qu'une parole porte, pour qu'elle ait de la saveur, il suffit qu'elle ait le caractère d'individualité signalé dans l'exhortation si pénétrante et si riche que nous étudions ; un mot l'y met en relief : à *chacun*.

Les recettes uniformes, les clichés prétendus évangéliques, les phrases pieuses toutes faites, colportées partout, voilà ce qui ne mord pas, voilà ce qui devient vite écœurant.

Voulez-vous, jeune servante de Dieu, parler « à chacun comme il convient, » ne vous assujettissez pas à je ne sais quelles règles qui, pour n'être pas rédigées sur des feuilles de papier, n'en exercent pas moins une autorité despotique dans beaucoup de cercles religieux ; ne dites pas *ce qu'il faut dire*, dites *ce que vous avez à dire*, vous. Ce sera peut-être incomplet,

peut-être incorrect; ce ne sera pas insipide. Une parole qui n'est pas un écho impersonnel, une parole où il y a l'accent d'une âme ne l'est jamais. Et si vous avez la sainte ambition de pouvoir dire plus et mieux, faites votre âme plus riche et plus forte. L'éducation de la langue se fait surtout par l'éducation de l'oreille. Pour apprendre à bien parler, apprenez à bien écouter¹. Quand vous direz aux hommes ce que Dieu, dans le secret et dans le silence, vous aura dit à vous-même, ce ne sera pas une vaine répétition de mots. Il y aura du sel dans votre parole. Elle apportera un bienfait, une grâce à ceux qui l'entendront².

1. Voyez Esaïe l., 4 : Le Seigneur, Jéhovah, m'a donné une langue de disciple.... Il éveille, chaque matin, il éveille *mon oreille, afin que j'éconte comme écoutent les disciples*.

2. La pensée de saint Paul dans notre texte est reprise et développée dans l'Épître aux Ephésiens (ch. iv, v. 29) sous cette forme : « Qu'aucune parole mauvaise ne sorte de votre bouche; mais si, à l'occasion, l'un de vous a quelque parole propre à édifier, qu'il la dise, afin qu'elle communique une grâce à ceux qui l'écoutent. »

XII

La Sainteté du Mariage.

Tu ne commettras pas adultère.

Telle est la loi. Jeunes hommes, ne vous raidissez pas contre elle ; ne la narguez pas. C'est elle qui élève l'être instinctif, produit de la nature, à la dignité d'un être humain.

* * *

La loi n'est pas contre nature. Régler l'instinct, c'est le sanctionner ; proscrire l'amour dans le désordre, c'est le glorifier dans l'ordre. Nous n'avons pas affaire ici avec l'ascétisme.

Non pas que j'entende flétrir et écarter tout ascétisme.

Si vous vous privez volontairement de cer-

taines jouissances honnêtes, parce que, sans les condamner en elles-mêmes, vous avez reconnu qu'elles menacent, en vous, la vie supérieure, cette discipline est bonne.

Quand un homme renonce à tout, non pas parce qu'il a pris en pitié nos pauvretés terrestres, nos chères et belles tendresses, mais parce que la vision des opprimés et des désolés, des âmes errantes et en détresse, le hante et l'absorbe tout entier ; devant cet homme-là, qu'il s'appelle saint Paul ou saint Vincent, catholique ou protestant, prêtre ou laïque, je m'incline et je m'humilie, car je discerne en lui les traits divins de l'Amour crucifié.

Mais si l'on veut nous obliger à voir une souillure dans la satisfaction des instincts naturels, dûment subordonnés à la loi morale, alors il me sera permis de signaler le double et grave péril que recèle cet ascétisme-là.

D'abord, s'il y avait toujours dans l'instinct quelque chose de répréhensible et de plus ou moins impur, la solidité de la barrière qui sépare les satisfactions légitimes de celles qui ne le sont pas serait singulièrement ébranlée. Cette prétendue légitimité ne serait donc elle-même qu'une tolérance, une concession au mal ! Serait-ce être bien coupable que d'élargir le champ

des concessions, de pousser la tolérance plus loin ?

De plus, déconsidérer l'amour c'est ôter au jeune homme une de ses plus sûres défenses à l'heure de la tentation. Ah ! que rien ne ternisse devant ses regards l'idéal protecteur ! Que les traits insaisissables, entrevus pourtant dans la brume des pressentiments, de celle dont le nom ignoré chante confusément au fond de son cœur¹, que cette image bénie ennoblisse ses rêves d'adolescent et le garde contre les mauvais entraînements ! Car il se jure à lui-même qu'il n'apportera pas à cette douce enfant les restes d'un sang vicié et d'un cœur blasé ; qu'il ne fera pas d'elle le convive attardé auquel la table du banquet ne réserve que des os rongés² ; qu'il lui donnera bien plutôt, en échange de son âme de vierge, une âme neuve aussi, et naïve, et enthousiaste, une jeunesse dont il n'aura pas livré à d'autres la primeur.

1. Déjà dans l'inconnu je t'épouse et je t'aime,
Tu m'appartiens dès le passé,
Fiancée invisible et dont j'ignore même
Le nom sans cesse prononcé.

S. PRUDHOMME (*Premières poésies*).

2. ... *tarde venientibus ossa*. J'ai entendu jadis, à la Madeleine, un prédicateur appliquer ce mot d'Ovide aux conversions différées, aux débris d'une vie souillée qu'on donne à Dieu sur le tard.



La loi n'est pas contre nature : elle distingue pourtant l'homme de la nature ; elle l'appelle à régner sur la nature, à la plier aux fins supérieures, à consacrer l'instinct naturel dans l'union exclusive de deux êtres qui se complètent en se donnant l'un à l'autre, et s'aident à réaliser ainsi intégralement la vocation de l'humanité.

Il est donc vrai que la loi, en ce sens, élève l'homme *au-dessus de la nature*. Et savez-vous ce qui l'attend s'il déchire de ses propres mains les lettres de noblesse qui l'obligent ? Son châtiment est de descendre *au-dessous de la nature*.

Car il met à se satisfaire non pas simplement les ardeurs et les violences de l'instinct animal, mais les ressources supérieures qui lui avaient été confiées pour un meilleur objet. Il a pris le parti de s'abandonner, sans souci du devoir, à l'appel des sens, pour exaucer, à ce qu'il assure, le vœu de la nature. Et voici que, dans le sommeil des sens, il applique son imagination et sa volonté à éveiller et à surexciter ses désirs ; cela déjà n'est plus naturel. Il introduit dans ses plaisirs une curiosité inquiète,

les raffinements morbides de l'analyse ; il veut se voir et se sentir jouir. Et, comme cet effort même tend constamment à anéantir son objet ; comme la jouissance, déjà usée par l'habitude, s'évanouit pour avoir été ainsi à l'avance savourée, préparée et voulue, le malheureux fera tout pour se procurer des sensations toujours plus aiguës et toujours plus profondes, où il réussisse enfin à saisir le tressaillement de la vie. Là est peut-être le secret du lien souvent observé qui unit la cruauté à la volupté. L'égoïsme devient féroce et monstrueux. Rien ne l'arrête plus ; l'honneur et la paix d'un foyer respecté ne comptent plus pour lui. S'il le faut, il tuera. Il sacrifiera à sa lâche bestialité, sans même se demander ce qu'il adviendra d'elles, d'innocentes fillettes, de tout petits enfants. Il se vautrera dans les plus infâmes turpitudes. Et voilà vraiment qui est contre nature.

* * *

La loi qui établit l'homme dans sa dignité propre d'être humain est aussi la loi constitutive de la société. Si l'on a vu juste en disant que la société vit de subordination mutuelle, condition indispensable de la vie commune, et de

liberté, non moins indispensable condition du progrès, ces deux nécessités sont conciliées dans ce germe de société que nous appelons le mariage. L'amour, dans l'indissoluble union d'un homme et d'une femme, exclut aussi bien le despotisme et la servitude que l'anarchie et la guerre. Du cœur des époux il rayonne sur la maison entière, il en enveloppe et en pénètre tous les membres, et le foyer devient ainsi l'école de toutes les vertus sociales. Supprimez le foyer par l'adultère, tout s'écroule. Le cinquième commandement a très justement fait dépendre l'existence nationale de l'honneur rendu aux parents¹. Mais le cinquième commandement suppose le septième. Avec la pratique de l'adultère, plus de parents. L'adultère renverse la première assise des fondements d'une société organisée; il est un crime social. Aussi l'ironie est-elle un peu forte quand ceux qui s'y adonnent prétendent, en même temps, au rôle

1. Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient prolongés sur la terre que te donne Jéhovah ton Dieu.

Les derniers mots suffisent à exclure l'application individuelle de cette promesse, comme si tout bon fils était assuré du privilège douteux de devenir centenaire. Mais un peuple qui a désappris le respect et la piété filiale est un peuple en danger; il se désagrège; combien de temps subsistera-t-il, combien de temps la possession du sol national lui sera-t-elle assurée?

de conservateurs, de défenseurs attitrés de la communauté politique et même religieuse. On a pu voir cela dans notre histoire.

* * *

A un autre point de vue encore, la loi qui prend sous sa garde la sainteté du mariage est une loi bénie de préservation sociale, car elle est une loi qui protège le faible.

Laisse-moi, ô mon jeune lecteur, faire un instant appel à ta réflexion. Quand tu auras réfléchi, je compte sur ta générosité native, sur le sentiment de justice gravé au fond de ton cœur.

Tu te demandes pourquoi le paraphe du maire, du pasteur ou du prêtre, serait nécessaire pour rendre légitime une libre union, et même en quoi la satisfaction passagère d'un appétit naturel pourrait bien être coupable. Voici ma réponse.

Dans la satisfaction dont tu parles est engagé, non pas un aliment, comme lorsque tu as faim et que tu manges, mais un autre être, humain, une autre vie humaine. Comment pourrais-tu jamais faire abstraction des conséquences qu'attire ta jouissance sur cet être,

sur cette vie ? Quand tu les auras mesurées du regard, ces conséquences, — charges, peines, déshonneur, ruine physique et morale, — tu reculeras, épouvanté de l'énormité de l'injustice où allait te jeter ton égoïsme aveuglé.



On crie sur les toits que la règle des mœurs rend la vie mesquine et insipide, on bafoue l'union conjugale, « cette sœur fastidieuse de l'amour, » on exalte le libre amour, affranchi des devoirs prosaïques et des préjugés bourgeois. Ah ! mes amis, l'impudent mensonge ! Ce n'est pas la débauche qui libère. Vous avez entrevu la scène inondée de lumière, pleine de musique et de joie ; vous n'avez pas vu les repoussants envers de ces décors brillants.

Si vous voulez de la poésie, ce n'est pas là qu'il faut la chercher. Je ne dis pas sans doute que vous la trouverez dans une association vulgaire, dont le contrat notarié est le vrai et authentique lien, ou simplement dans l'exercice des droits que vous tenez du code civil et dans l'exacte pratique des devoirs qu'il vous impose. Il faut bien avouer que le mariage est trop souvent sans idéal et sans grandeur. La plus vraie

et la plus pure poésie n'en est pas moins au foyer, pauvre ou riche, et parmi les plus ordinaires travaux, quand tout y est illuminé de la splendeur d'un amour qui ne consent jamais à se renier ou à dégénérer en un attachement d'habitude, mais qui, fidèle toujours, reste aussi toujours plein de fraîcheur, d'élan, d'attentions délicates, toujours fort et toujours tendre, et jeune perpétuellement.

XIII

Savez-vous vraiment?

Vous savez donner de bonnes choses
à vos enfants.

LUC, XI, 13.

L'enfant, arrivant au monde, est l'image même de l'impuissance. Incapable de pourvoir à un seul de ses besoins, il serait fatalement condamné à périr, s'il n'était accueilli par un amour tendre et fort qui a tout préparé pour le recevoir et qui suffit à tout. L'abri, le berceau, le lait pur, les soins de chaque instant, la patience illimitée, la sollicitude infatigable, rien ne lui manque. « L'amour d'un père et d'une mère est un Evangile prêché à tout enfant des hommes, la proclamation d'un amour absolument gratuit, puisqu'il a précédé de longtemps le premier sourire qui le récompense, et qu'il

survit, même à l'ingratitude qui le méconnaît¹. Oui, pères et mères, tout mauvais que vous êtes, vous savez, comme vous le disait un jour Jésus-Christ, donner de bonnes choses à vos enfants.

Le savez-vous toujours ? Je n'imagine pas que, au lieu de l'aliment sain, de l'œuf ou du poisson qu'ils vous demandent, vous puissiez leur donner quelque bête malfaisante ; je ne m'adresse ici à aucun de ces monstres dont les journaux nous racontent de temps à autre les cruautés contre nature. Peut-être plutôt quelques-uns parmi vous remplaceraient-ils trop facilement le morceau de pain ou la soupe substantielle, par les friandises qui gâtent l'estomac. Mais je veux croire que vous êtes plus sages. Je suis persuadé aussi que vous cherchez à procurer à vos enfants les connaissances qui les aideront à faire le mieux possible leur chemin dans le monde. Vous savez donc leur donner et la nourriture du corps et celle de l'intelligence. Savez-vous nourrir en eux la volonté droite, le caractère, l'âme ? Quand ces petits êtres, qui demain auront à se débattre avec les difficultés et la tentation, réclament inconsciemment de

1. *Letters of Thomas Erskine.* II, 265.

vous, par le besoin même qu'ils en ont, le pain qui les rendra forts, ne vous arrive-t-il jamais de n'offrir à leur faim qu'une pierre froide et dure, les remontrances perpétuelles, le précepte sans vertu ?

Peut-être pensez-vous qu'il appartient à l'Eglise de leur distribuer le pain de l'âme. Alors, vous ne manquez pas de les lui envoyer, dans ses écoles du dimanche et du jeudi, dans ses cours d'instruction religieuse, toutes les fois que cela vous est matériellement possible, et avec la régularité indispensable à tout enseignement fécond. C'est quelque chose, ce n'est pas assez. Heureux l'enfant qui trouve, à la maison même, le repas spirituel quotidien, et possède en son père et en sa mère ses premiers pasteurs ! Les secours ne vous manquent pas, ô parents, pour vous aider à remplir cette tâche sacrée. Sans parler des bons ouvrages qui pourront vous aider, vous avez tous la Bible entre les mains. Usez-en. Parmi les services qu'elle pourra vous rendre, je signalerai celui-ci :

Deux dangers menacent nos jeunes, et d'autant plus sérieusement que, tout en étant opposés, ils s'appellent l'un l'autre : c'est la présomption et le découragement. Le sentiment de leur personnalité s'exalte, hors parfois de toute

mesure. Puis les échecs, les défaillances, les tristes découvertes faites dans leur propre cœur, les jettent dans le dégoût d'eux-mêmes et ruinent en eux toute énergie morale. Que de fois le monde où ils vivent les flatte et les excite aux heures de l'enivrement, pour les abandonner avec un froid dédain quand ils sont humiliés et en détresse!

La Bible fait l'inverse. Elle est perpétuellement occupée à renverser le piédestal sur lequel se hisse l'orgueilleux : force, savoir, fortune, talent, vertu. Mais celui qui est à terre, meurtri par sa propre chute, écrasé par le mépris, elle le console, le relève, lui montre l'admirable grandeur de la vie humaine et l'appelle, lui, tout pécheur qu'il est, et tout impuissant qu'il se connaît, à vivre cette vie et à partager cette grandeur.

* * *

Cependant ne perdez jamais de vue que, si précieux que soient les soins que vous donnez directement à l'âme de vos enfants, ce n'est pas seulement dans les instants solennels consacrés à cet objet que vous avez à les mettre en possession « de bonnes choses. » Ce serait tomber dans une erreur grave, celle qui consiste à en-

clure la vie religieuse en une « heure de culte, » ou en une « leçon de religion. » Si vous n'exercez pas de discipline sur votre propre humeur ; si c'est d'un point de vue terre à terre que vous appréciez, au milieu des vôtres, la vie, les buts poursuivis, les faits journaliers ; si l'on entend habituellement chez vous le langage du murmure et de la médisance, le conseil qui abaisse ; si l'on ne voit pas, en votre manière d'être et d'agir, le désintéressement, le souci dominant de la justice, l'horreur pour le mal, l'habituelle bienveillance pour les hommes ; si vous ne faites pas régner dans votre cœur, et ainsi dans votre maison, l'Esprit de sainteté et de bonté, — il est bien à présumer que vous ne réussirez pas à donner de bonnes choses à vos enfants.

Encore une fois ; savez-vous les leur donner ?

Quand on ne sait pas, ou qu'on sait mal, et qu'il y va de tels intérêts, il faut apprendre.

Mais comment apprendre ? Toute la science du monde ne me mettra pas en mesure de donner ce que je n'ai pas ! Que faire si, me mettant à l'étude, la première chose que je découvre est mon absolu dénuement ? Le fragment de l'Évangile qui a provoqué la question inscrite en tête de ce chapitre, vous dit précisément ce qu'il faudra faire. Le maître de maison qu'il vous

donne en exemple, n'a, lui non plus, rien, pas une miche de pain à offrir au voyageur survenu inopinément chez lui. Cependant il ne peut se résoudre à le laisser à jeun. Ce qu'il n'oserait pas faire pour soi, il le fera donc pour son hôte. Il sera indiscret, il ira réveiller son voisin, l'importuner, le persécuter jusqu'à ce qu'il obtienne de lui ce qui lui manque à lui-même. Alors il aura de quoi restaurer son ami.

Vous aussi, n'est-ce pas, vous voyant entouré de ces petits affamés — vos propres enfants, — avec le sentiment que la provision de bonnes choses que vous avez à leur communiquer est singulièrement insuffisante, vous allez demander, demander jusqu'à ce que vous les obteniez, ces choses excellentes que, vous dit Jésus, le Père céleste ne vous refusera pas, et qui se résument toutes en ce bien suprême : le Saint-Esprit.

XIV

Le Don suprême.

... Combien plus le Père qui donne
du ciel donnera-t-il le Saint-Esprit à
ceux qui s'adressent à lui!

LUC, XI, 13.

Dans la rédaction du premier Evangile, la même pensée est exprimée sous cette forme : combien plus votre Père donnera-t-il *de bonnes choses*.... Faut-il conclure de ce rapprochement qu'il n'y a point d'autres biens que l'Esprit-Saint?

Une femme chrétienne écrivait un jour : « Personne n'est assez riche pour me donner ce que je souhaite. Quand mon mari me demande quel cadeau je voudrais recevoir à Noël, je ne sais que lui répondre. Mon cœur désire ardemment l'entière possession du Christ¹. » Ces

1. Mme Prentiss, auteur du beau livre : *Marchant vers le ciel*. — La citation est empruntée à la traduction française de sa *Vie*, p. 137.

mots m'ont ému, parce que j'y ai senti l'accent de la vérité. Combien ils deviendraient, au contraire, faux et cruels si l'on prétendait en tirer une règle générale, applicable dans tous les cas ! Je vois celle qui a ainsi parlé, dans le milieu où elle vivait et où tout respirait l'aisance, la dignité, la distinction. Nulle incertitude pour le pain du jour ou du lendemain ; « un mari délicieux et de délicieux enfants ; » des goûts élevés, avec le moyen de les satisfaire. Elle n'était pas de ces insatiables qui, ayant beaucoup, ont soif d'avoir toujours davantage ; elle n'a pas laissé son âme s'engourdir dans le bien-être ; et cela est excellent. Mais imaginez-la, avec la même noblesse native, avec les mêmes aspirations spirituelles, en d'autres conditions d'existence, dans l'insécurité de la vie matérielle, privée de ces comforts élémentaires hors desquels il semble à ceux qui les possèdent qu'on ne peut pas vivre (entendez : *qu'ils* ne pourraient pas vivre, car ils n'ignorent pas qu'un très grand nombre d'hommes et de femmes sont bien forcés de vivre sans les posséder) ; imaginez-la dans un logis étroit, où manquent l'eau et la place pour les ablutions larges et fréquentes ; où elle se heurterait, à chaque instant, à la malpropreté ambiante, à la vulgarité

des procédés, à la grossièreté des propos ; où le mari rentrerait harassé au bout d'une longue journée de labeur à l'atelier, et elle-même aussi peut-être, car il faut bien cela pour nourrir et vêtir à peu près décemment les petits ; où la culture intellectuelle et artistique serait impossible ; vous la figurez-vous, dans cette situation qui n'a rien d'exceptionnel, déclarant qu'en dehors des besoins de l'âme, elle ne se connaît aucun désir ? Hélas ! l'occasion ne s'offrirait même pas de le dire. C'est chez ceux qui ont tout en abondance que la tendresse s'ingénie à deviner quel est l'objet qui pourra faire plaisir en un jour de fête. Là où tout manque, on ne sera pas embarrassé, à la fin de décembre, de l'emploi à faire des quelques sous qui pourront se trouver, le terme payé, au fond du tiroir.

Bienheureux sans doute sont ceux qui, enfermés dans l'horrible cercle de la misère, ou d'une pauvreté voisine de la misère, ont cet héroïque courage de croire et d'espérer encore, et que l'Hôte divin a visités et soutient dans leur lutte quotidienne ! Mais quelle chose abominable ce serait, quel détestable mensonge, de nous consoler des privations où d'autres que nous sont engagés, en nous disant que, après tout, ce ne sont pas les vrais biens qui leur manquent !

Seul serait pardonnable de parler et de penser ainsi un homme qui, pour son propre compte, n'aurait rien ! Eh bien ! celui qui ne s'est pas même réservé le plus modeste foyer, parce qu'il a voulu se donner tout entier à tous, n'a pas pensé et n'a pas parlé ainsi. Vous venez, dans le passage même que nous avons sous les yeux, de l'entendre faire allusion à ces « bonnes choses » que, tout mauvais et égoïstes que soient les hommes, ils savent cependant donner à leurs enfants. Le pain, les éléments de la subsistance matérielle, ce sont choses bonnes, et indispensables d'ailleurs. Dans l'Oraison dominicale, elles sont rattachées, comme tout le reste, à la bénédiction divine : donne-nous notre pain ! Il n'en appartient pas moins aux hommes d'être en cela les instruments de l'œuvre divine : c'est eux qui se procurent le pain par leur effort quotidien et qui le procureront aussi à d'autres, les parents à leurs enfants, ceux qui peuvent à ceux qui ne peuvent pas, une cité humainement constituée à tous ses membres. Affecter du mépris pour ces « bonnes choses, » alors que nous en jouissons nous-mêmes et qu'elles font faute à d'autres, ce serait hypocrisie révoltante.

Il est vrai pourtant que les biens matériels ne sont biens que dans un sens relatif. « La vie est plus que la nourriture. » La qualité de la vie a plus d'importance que la délicatesse et l'abondance des aliments qui la soutiennent. S'il y a des vies qui ne valent pas la peine d'être vécues, est-il bien utile qu'elles soient entretenues ? Revenons à la touchante comparaison dont a usé Jésus-Christ¹. Que souhaitez-vous donner à votre enfant ? S'il devient un scélérat bien nourri et bien informé, ou un médiocre honnête homme, serez-vous satisfaits ? Non. Vous le voulez bon ; vous le voulez pur, grand, généreux. Comment le sera-t-il ? Vous sentez l'insuffisance des avertissements et des leçons. Si vous pouviez, quand l'enfant s'éloigne, le suivre dans l'entourage dangereux où il va seul ; si vous pouviez, non pas continuer à ses côtés une surveillance devenue odieuse, mais du dedans le rendre attentif au péril et l'aider intérieurement à le vaincre, il vous semble, « tout mauvais » et imparfait que vous êtes, qu'il serait gardé ! Ce que vous ne pouvez pas faire, voilà précisément ce que doit faire, et en votre enfant, et en vous-mêmes, le don du Saint-Es-

1. Voir le chapitre précédent : *Parents, savez-vous ?*

prit. « Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, a-t-il été dit, sont fils de Dieu¹. » Le Saint-Esprit, c'est le plus excellent des biens, c'est le bien même; mais ce n'est pas le bien proclamé dans un ordre, c'est le bien à l'état d'inspiration, d'affection, de passion. Toute la sainteté prescrite par la plus rigoureuse des lois, mais cette sainteté transfigurée par l'amour, devenue au fond du cœur principe de vie et d'action : « Je mettrai ma loi *au dedans d'eux*; je l'écrirai *dans leur cœur* (Jérém. xxxi : 33). » Le Saint-Esprit c'est Dieu habitant dans l'homme, et c'est là vraiment le bien suprême, le don magnifique.

1. Ep. aux Rom. viii.

XV

Le Saint-Esprit et la Vie chrétienne.

« Toi qui es l'espérance d'Israël, son sauveur au temps de la détresse, pourquoi serais-tu comme un étranger dans le pays, comme un voyageur qui y entre pour passer la nuit? » (Jérém. xiv, 8).

Si nous reprenions cette plainte à notre compte et si nous étions tentés de l'adresser à l'Ami céleste que nous avons fêté le jour de Pentecôte, c'est par une question aussi que peut-être il nous répondrait : « Pourquoi vous souvenez-vous de moi une fois l'an pour m'oublier aussitôt? Pourquoi me traitez-vous à la façon d'un hôte dont vous vous contentez d'appeler périodiquement la visite, alors que ma mission, que mon désir étaient de demeurer à jamais avec vous? »

Ne nous hâtons pas, dès que la fête de Pente-

côte est derrière nous, de soustraire notre âme à ses leçons, à ses bienfaits, à l'action et à la présence du Saint-Esprit.

* * *

Pentecôte est le jour de naissance de l'Eglise, c'est aussi le jour de naissance de la vie chrétienne.

Est-ce que la vie chrétienne n'existait pas chez les disciples qui, du vivant de Jésus, groupés autour de lui, suivaient ses pas et se nourrissaient de ses paroles? Non, la vie chrétienne n'était pas encore, ne disons pas quoique Jésus fut là, mais précisément parce qu'il était là, au milieu des siens, présent, parlant, agissant dans le monde sensible. D'où ce mot profond : « C'est un gain pour vous que je m'en aille. » (Jean xvi, 7¹).

Nous ne savons si ce mot est profond; en tout cas, il est intolérable, et aucun cœur aimant ne se résoudra à gagner quoi que ce soit à un pareil prix! — Mais, « si je ne m'en vais

1. Rapprochez cette affirmation, si étrange au premier abord, du même Evangile (vii, 39) : « Il n'y avait pas encore d'Esprit »; il s'agit de l'Esprit que devaient recevoir les croyants (voir le verset précédent), de l'Esprit créateur de la vie chrétienne.

pas, le Conseiller promis, l'Appui, l'Ami ne viendra pas. » — Que nous importe ! C'est toi notre guide et notre soutien, et d' « un autre » (xiv, 16), à ta place, nous ne voulons rien. Nous te voulons, toi, nous voulons voir la lumière dans tes yeux à toi, entendre la vérité dans l'accent de ta voix ; aller à toi dans nos incertitudes et dans nos troubles ; et, quand nous aurons failli, quand nous nous serons querellés sottement pour la préséance, quand nous aurons écarté brutalement les chères petites têtes bouclées sur lesquelles les mères appellent ta bénédiction, quand nous aurons souhaité faire descendre le feu du ciel sur les villages qui ne t'ouvrent pas leurs portes, quand nous aurons accompli ce bel exploit d'empêcher de travailler à l'œuvre libératrice le bon ouvrier qui ne s'est pas mêlé à nos rangs, quand nous aurons été bornés, présomptueux ou lâches, nous voulons être avertis, repris, corrigés par toi. Tu nous es nécessaire et tu nous suffis. Nous ne pouvons consentir à nous passer de toi !

Si naturelle que soit cette protestation passionnée, elle a besoin elle-même de ce redressement que viennent de réclamer les disciples. « En vous disant qu'il est bon pour vous que je m'en aille, *je vous dis la vérité.* »

Si Jésus restait toujours au milieu d'eux, ils ne seraient jamais que des écoliers, des apprentis à perpétuité de la vie sainte. Non pas, certes, que la personnalité de Jésus eût rien d'opprimant, de volontairement dominateur. Au contraire, il s'abaissait pour les servir et pour les émanciper. Mais dans l'idée de ce service, de cette émancipation, entraient celle de sa disparition. Aussi longtemps qu'il était là, il n'était pas possible que ses disciples jugeassent par eux-mêmes, ainsi qu'il recommandait pourtant de le faire. Il était trop grand, trop fort spirituellement, à leurs côtés, pour qu'ils pussent *devenir eux-mêmes*. Parce qu'ils avaient recours à lui sans cesse, ils restaient nécessairement des mineurs; il fallait donc qu'il partît.

Qu'ils se consolent, cependant; qu'ils comprennent que cet autre qui viendra à eux, ce n'est pas en réalité un autre, c'est lui-même (comp. le v. 16 et le v. 18 de Jean xiv). Lui; non plus, il est vrai, l'individu Jésus de Nazareth, mais la vie divine qui vivait dans sa personne, le divin Esprit qui se montrait, qui parlait et qui agissait en elle; lui, non plus comme maître extérieur, leur dictant du dehors la conduite qu'ils devront éviter et celle qu'ils auront à tenir; mais lui agissant au fond de

leurs cœurs, s'unissant à leur propre esprit et les dirigeant du dedans dans la liberté.

* * *

Toutefois, pour en venir là, la période préparatoire, celle où ils étaient à l'école de Jésus visiblement présent, avait été indispensable. Dans le passage remarquable que nous avons déjà signalé plus d'une fois (Jean XIV, 16-17), il est dit de l'Esprit, non pas que, par une disposition pénale arbitraire, le monde en sera privé, mais bien que « le monde *ne peut pas* le recevoir. » Pourquoi cela ? « parce qu'il ne le voit ni ne le connaît. » On ne reçoit pas le Saint-Esprit comme on « prend » un accès de fièvre. Il faut le désirer, il faut le vouloir, et on ne le désirera ni ne le voudra si l'on ne sait rien de lui. Vous, vous le connaissez ; vous l'avez reconnu en le voyant à l'œuvre ; il *demeure* (au présent) *à côté de vous* (en la personne de Jésus), et voilà pourquoi *il sera* (au futur) *en vous*. L'inspiration n'est pas un fait d'obscur instinct, de possession fatale ; elle se réalise dans la lumière de la pensée, dans la liberté de la volonté. L'Esprit-Saint est ainsi le créateur de la vie chrétienne.

La vie chrétienne n'est pas proprement la maîtrise de soi dans la justice, la pureté et la tempérance. Ce sont là sans doute autant de traits nécessaires d'un caractère chrétien authentique. D'autres disciplines morales ont réussi pourtant à les produire avec éclat. Le propre de la vie chrétienne est d'être tout ensemble une vie sainte jusque dans le moindre détail, et une vie largement expansive; une vie *rigoureusement obéissante* et une vie *parfaitement autonome*, parcequ'elle a sa loi en elle-même. Elle se déploie sans entraves, et pourtant ses élans les plus spontanés ne tombent jamais sous le coup des justes interdictions ou des prescriptions nécessaires, elle n'a jamais rien à démêler avec les exigences de la règle morale (Gal. V, 23). Le problème était celui-ci : former des hommes indépendants dans l'action et dans la pensée, et en même temps des hommes que détermine toujours la soumission au vrai et au bien, non la fantaisie individuelle ou la passion égoïste. Ce problème est résolu par le Saint-Esprit. Parce qu'il est l'Esprit, il conduit dans la liberté ceux au cœur desquels il réside : parcequ'il est l'Esprit-Saint il ne les mène que dans les voies de la vérité, de la justice et de l'amour. Dans la mesure où nous échappons à son

action, dans cette mesure même nous avons besoin encore d'ordres, de défenses, d'efforts laborieusement tendus vers l'accomplissement du devoir. Nous arracher à ces exigences, au gré de nos convoitises, ce n'est pas affirmer notre liberté, c'est la renier, c'est tourner le dos à la vie. Nous y plier au contraire, c'est, non point posséder dans son essence et dans sa plénitude la vie chrétienne, mais c'est nous en rapprocher, c'est nous y préparer. Seulement ne nous résignons pas à l'éternité de la préparation, à une minorité sans fin, puisque chaque année nous fêtons Pentecôte, puisqu'il y a un Saint-Esprit.

XVI

L'Eglise et l'Enfant.

Avez-vous jamais, dans quelqu'un de nos temples, assisté et pris part à la scène que voici ? On amène un enfant au baptême. A cet instant précis, le culte des grandes personnes étant achevé, tout le monde s'en va. L'officiant baptise, en un autre sens que Jean-Baptiste, dans le désert.

L'Eglise qui se fait à ces pratiques renie son nom d'Eglise Evangélique. Elle retombe dans la notion cléricale de l'Eglise absorbée dans un homme chargé d'agir en son lieu et place ; elle se désintéresse de l'enfant, et déclare que l'acte par lequel la piété des parents veut le rattacher à Dieu ne la regarde pas.

N'y eût-il dans un acte pareil qu'une fête religieuse de la famille, il conviendrait encore que l'Eglise s'y associât, car l'Eglise est une Amitié, une Fraternité où se rencontrent les familles et

non pas seulement les individus. L'isolé, certes, n'en est pas exclu; il a au contraire sa place marquée au foyer commun, d'autant plus sûrement que l'Eglise est peut-être tout son foyer à lui. Mais c'est par la réunion de « maisons, » quel que soit le nombre de ceux qui les forment, que l'Eglise est constituée normalement. Ainsi en est-il du moins dans le Nouveau Testament, où nous voyons ces « maisons », celle de Corneille à Césarée, celle de Lydie et du geôlier à Philippes, celle de Stéphanas à Corinthe, mentionnées avec une insistance caractéristique. S'il en est ainsi, comment l'Eglise ne sympathiserait-elle pas avec la famille qui célèbre l'une de ses plus grandes joies, la joie d'introduire un nouveau-né, non plus seulement dans le monde des forces aveugles et fatales, tout plein de maux et de menaces, mais dans le monde de la liberté, de la miséricorde et de la justice, où est à l'œuvre une volonté de bonté sainte, d'amour rédempteur? Et c'est quand des parents viennent mettre ainsi leur précieux trésor sous la bénédiction de Dieu dans la communion des frères, c'est alors que les frères les abandonnent, à moins que quelque lien de parenté ou de particulière affection ne les retienne! Mauvais signe, à ce qu'il me semble, et sujet d'humiliation.

La température est basse dans l'Eglise quand il paraît tout naturel d'en agir ainsi. Je veux bien que ce ne soit pas nécessairement le zéro qui marquerait la fin de la vie, parce que ce serait l'arrêt de l'amour. Avouons tout de même qu'il fait froid.

* * *

Ce n'est pas la famille seulement qui est en cause, c'est l'enfant lui-même, et pour sa valeur propre. Quoi, ce petit être inconscient ! Que voulez-vous donc que cela lui fasse que je sois ou ne sois pas là ?

C'est là raisonner dans l'esprit des disciples, le jour où ils empêchaient les mères d'amener à Jésus leurs enfants. Mais Jésus s'en indignait. S'il a réclamé ces petits, refuserons-nous de les accueillir avec lui ?

On observera peut-être que l'accueil fait à un enfant assez jeune pour ne pas se douter qu'il en est l'objet, n'a que la valeur d'un symbole. Je le veux bien, seulement je dirai qu'il a toute la valeur d'un symbole. La valeur d'un symbole consiste en ceci : l'on y ramasse dans un acte unique et dans un seul instant, ce qui, dans la réalité, se déroulera en une longue série d'actes successifs. Le baptême d'un petit enfant ne

symbolise pas uniquement la piété des parents qui offrent à Dieu leur enfant et appellent sur lui sa bénédiction, mais aussi la réponse de Dieu à cette offrande. L'enfant est apporté, il est présenté; mais il ne s'en va pas sans avoir été reçu, appelé par son nom.

Comment s'opère cet accueil de Dieu, si ce n'est par les mains de l'assemblée des disciples? L'Eglise, dans chacun des baptêmes qu'elle célèbre, se consacre à Dieu pour fournir à l'enfant le milieu de vie divine dans lequel il est introduit par ce baptême. L'enfant reste libre puisqu'il ne s'est pas lui-même engagé; mais l'Eglise désormais (comme de leur côté les parents) est liée; elle a accueilli l'enfant, il ne lui est plus permis de l'ignorer. Elle est devenue, pour la formation spirituelle de cette jeune vie, la collaboratrice du père et de la mère, — sa tutrice désignée s'il était religieusement abandonné. Avec quelle maternelle tendresse elle veillera sur lui, lui ouvrira ses écoles, se donnera à lui dans la personne et dans l'activité bénie de ses monitrices et de ses moniteurs, le conduira jusqu'à cette heure où en pleine conscience il devra déterminer la réponse qu'il entend faire à la grâce divine qui l'a prévenu, qui lui a été signifiée dès son entrée dans la vie!

Pour que l'Eglise comprenne et accomplisse cette tâche sacrée entre toutes, il n'est pas superflu qu'à chaque occasion où elle s'en charge à nouveau, où elle s'engage ainsi tout à la fois envers Dieu et envers l'enfant, elle soit présente.



Accueillir l'enfant, c'est un devoir ; c'est aussi un inestimable bienfait.

Ah ! quel bonheur pour l'Eglise de n'être pas une société où il n'y aurait que des adultes, s'emprisonnant petit à petit dans des formes de vie étroites et raides, ankylosée dans une immobilité croissante, dans une solennité morose ! Le flux incessant des enfants qui lui arrivent la gardera contre cet engourdissement progressif. Quelles que soient les douleurs et les déceptions, il y aura des sourires dans l'Eglise et de la bonne grâce, et une indulgence nécessaire, et une gaieté de bon aloi, aussi longtemps qu'elle y fera aux enfants la place que Jésus lui a enjoint de leur réserver.

C'est encore un avertissement perpétuel pour une Eglise, un appel à la vigilance, à la bonté, à la sainteté, un puissant stimulant que la présence de l'enfant. « Malheur à celui qui scanda-

lise un de ces petits! » L'Eglise qui les a accueillis au nom de Jésus-Christ aura à cœur de tout faire pour que rien ne puisse les repousser, ni froideur, ni étroitesse ou intolérance de la pensée, ni formalisme, ni esprit de jugement sévissant de personne à personne ou de coterie à coterie, ni aucun manquement à la loyauté ou à la charité, s'abritant sous l'aspect du zèle ou de la dévotion. Prenons garde : l'enfant est là! Sans nous espionner, il nous surveille; il nous juge sans le vouloir et sans s'en rendre compte; nul mieux que lui ne perce les vains prétextes, les apparences menteuses, et ne dénonce plus naïvement les inconséquences foncières. A cause de lui, il faut veiller, recourir sans cesse à la source des lumières, des forces vives; il faut s'y retremper; il faut absolument renouveler en soi une piété authentique, actuelle, puisque les gestes d'une piété disparue seraient parfaitement inutiles, pour ne pas dire certainement nuisibles. Ainsi, nous voulions faire du bien à l'enfant, et c'est lui qui nous fait du bien. Comment en serait-il autrement? Comment accueillir Jésus, comment devenir l'hôte de Dieu lui-même, sans avoir part à la plus excellente de toutes les bénédictions? Or, a dit Jésus : « Celui qui, en mon nom, reçoit un de ces petits, un de ces enfants,

me reçoit, et celui qui me reçoit, ce n'est pas moi qu'il reçoit, mais Celui qui m'a envoyé. »

Béni soit l'enfant qui vient au nom du Seigneur !

Empressons-nous à l'accueillir !

XVII

Associations cultuelles.

Nos Eglises sont désormais, au regard de la loi, des « Associations cultuelles. »

Aimez-vous ce mot ? Pas plus que moi, sans doute. Mais ce qui importe, ce n'est pas le mot, si désagréable soit-il de le voir forcer l'entrée de la langue. Pouvons-nous l'accepter sans trahir l'Eglise, auquel il s'appliquera officiellement désormais ?

Au cours des « Libres entretiens » organisés à l'*Union pour l'action morale* (aujourd'hui *Union pour la vérité*), tandis que s'élaborait la loi sur la séparation, M. Paul Desjardins s'est étonné de voir des chrétiens, des prêtres, se résigner à admettre « comme chose qui va de soi, que l'Association religieuse a pour fin unique le culte.... L'Eglise est considérée exclusivement comme une ordonnatrice de cérémo-

nies. C'est là une conception de sacristain, si je puis dire. » Ce dont est frappé surtout celui qui parle, lorsqu'il voit « l'Association chrétienne confinée, reléguée dans le culte, ce n'est pas qu'un tel jugement porté sur l'Eglise chrétienne méconnaît son histoire entière, c'est qu'il consacre sa décadence en déniait son principe. Car la religion chrétienne, après celle des prophètes juifs, s'est formée à l'encontre des religions de pur culte, de rites et de cérémonies. Elle a énergiquement repoussé le pharisaïsme, et on la traite enfin aujourd'hui comme un pharisaïsme. Cela m'émeut quand j'y pense. »

Il n'est pas un de nous qui ne souscrirait à cette protestation. Si nous laissons désigner par le nom d'association cultuelle, c'était reconnaître que nous n'existons, en tant qu'Eglise, que pour nous réunir à certaines heures, faire certains gestes, accomplir certains rites, tout ce qu'il y a en nous d'évangélique, tout ce qu'il y a en nous d'humain, se révolterait. Comment des disciples de Jésus pourraient-ils s'assembler au nom de Jésus, en vue d'un objet aussi étranger aux mots d'ordre que Jésus leur a donnés, aussi contraire à sa pensée, à son esprit ?

Dans « l'entretien » qui a succédé à celui que je viens de mentionner, M. Desjardins, instruit

par l'échange d'idées qui s'était produit (la discussion n'est pas toujours inutile), était revenu sur son premier sentiment : « J'avais oublié, dit-il, que la grande opération de l'Eglise, c'est de produire dans les âmes la seconde naissance, l'entrée dans la vie de la grâce, et que de là tout le reste découle dans l'individu et dans la société. Or, cette opération se réalise par les sacrements, accompagnés de la parole sacrée, bref par le culte. Il suffit donc de ce seul point assuré pour que l'Eglise y appuie le levier de son action morale et sociale. Et voilà pourquoi ce sont justement les catholiques de foi fervente qui se contentent qu'on leur garantisse le culte ; pour eux le culte contient tout, le culte est tout¹.... »

Laissons ce qui concerne les sacrements. Tenons-nous-en à l'idée générale de notre culte. Qu'est-ce pour nous que célébrer un culte ?

Voici deux définitions empruntées au Nouveau Testament :

C'est offrir à Dieu son corps, en victime vivante, sainte, agréée de lui (Rom. XII, 1).

C'est, édifiés comme autant de pierres vivantes en maison spirituelle, former un sacerdoce saint

1. *Libres Entretiens*, décembre 1904 et janvier 1905.

et apporter à Dieu des sacrifices spirituels qui lui seront agréables par Jésus-Christ (1 Pierre II, 5).

Un tel culte n'est pas célébré dans un temple, à moins qu'on ne comprenne (ainsi que le réclame expressément ce dernier texte, où sont mêlées les deux idées de temple et de sacerdoce) que la maison dont il s'agit est une maison en esprit, formée par les personnes mêmes des adorateurs. Un tel culte n'est pas celui d'un certain jour dans la semaine ou d'une certaine heure le dimanche; c'est le culte de la vie entière, d'une vie purifiée, régénérée, activement consacrée à Dieu dans le service des hommes. C'est pour ce culte-là que l'Eglise existe. Nous pouvons donc et nous voulons être une association pour le culte.

Ce n'est pas par figure que nous disons que la vie entière du chrétien est un culte. Tout au contraire, c'est le culte de la vie qui est la réalité, et c'est l'autre qui en est la figure; c'est dans ce qu'on nomme culte communément, c'est dans cet ensemble d'invocations, de chants, de paroles humaines adressées à Dieu, de paroles divines entendues par l'âme, c'est là que sont l'image et le symbole. Ou s'il y a plus qu'une simple image, s'il y a un acte, et même l'acte

essentiel, c'est à la condition que cet acte initial résume et comprenne tous les autres. Ramassant en lui tous les autres, il est plein, vivant, décisif ; isolé, il est misérable, vide, il n'est rien, il est moins que rien. Moins que rien, parce qu'un mensonge est encore au-dessous d'une parole vaine. Or, le culte rituel, lorsqu'il est tout entier enfermé en soi, est proprement un mensonge. Si une servante se refusait à prendre les ordres de la maîtresse de maison, elle manquerait à son devoir. Mais que penserez vous de celle qui, docilement et dévotement, viendrait dire le matin : « Je suis à la disposition de Madame », et qui jugerait achevé, dans ces mots et dans cette attitude, son service de la journée ? Ainsi fait le chrétien qui croit avoir rendu son culte à Dieu parce qu'il a assisté à la messe, au sermon ou à la prière.

Nous ne voulons pas faire ainsi, et voilà pourquoi, en toute loyauté, sans abaisser ou diminuer notre idéal, nous avons pu déclarer nos « Associations cultuelles. » Que l'Administration entende ce nom comme il lui plaira. Nous, nous le comprenons et cela nous suffit.

XVIII

Eglises et Finances.

1. Il est un sens, très certain, où entre ces deux termes : *Eglise* et *Finances*, il n'y a point de rapport. L'Eglise figure l'esprit ; l'argent est le signe de tous les biens matériels. L'Eglise incarne la grâce, et qui dit grâce dit gratuité ; c'est le même mot. Pas plus que l'air du ciel, la parole de Dieu, la prière, la communion des frères n'ont un prix marchand.

2. Pour que l'Eglise existe et fasse son ouvrage, pour que l'Evangile soit prêché, pour que la communion fraternelle puisse se réaliser dans le culte et dans l'assistance mutuelle des âmes, il faut que quelqu'un s'occupe d'organiser ces services ; on nommera à bon droit *des Eglises*, les associations ou sociétés qui n'ont d'autre raison d'être que ce seul objet : maintenir *l'Eglise* et travailler à son œuvre.

3. Il est évident que les Eglises ne peuvent pas maintenir l'œuvre purement spirituelle de l'Eglise, sans subir les conditions matérielles de tout travail poursuivi sur la terre. L'union des âmes dans le culte, par exemple, ne coûte rien, mais l'édifice où l'on se réunit pour célébrer ce culte coûte quelque chose. Les Eglises qui réduiront leurs frais au plus strict minimum imaginable auront cependant des frais. Si donc l'Eglise n'a rien à faire avec les finances, les Eglises (en dehors desquelles l'Eglise ne serait pas) ne sauraient remplir leur tâche sans dépenses ni, par conséquent, sans recettes.

4. Les Eglises pourraient songer à se procurer le nécessaire en exigeant une rétribution pour chacun de leurs actes. Il y aurait un tarif pour places au culte, pour baptêmes, pour mariages, pour funérailles, pour instructions religieuses. On peut dire, en faveur de ce système, qu'il faciliterait la rentrée des fonds; de plus, le fidèle, en s'acquittant, aurait le sentiment très net et très juste qu'il ne fait pas une libéralité; il paie un service que, s'il se dérobaît, un autre devrait payer pour lui.

En dépit de ses réels avantages, nous repoussons absolument pour nos Eglises ce moyen d'assurer leurs ressources. Car il a le tort, que rien

ne peut compenser, de mettre dans l'ombre l'absolue gratuité du don divin et de faire de l'Eglise un nouvel instrument d'oppression et de tristesse pour le pauvre. Car, si l'Eglise ne l'exclut pas de fait, elle le réduira ou à faire des sacrifices qui pourront dépasser ses facultés, ou à subir l'humiliation de recevoir à titre d'aumône ce que tout le monde achète. Jamais nous ne consentirons à cela. Jamais nous ne mettrons un prix aux services de l'Eglise. Jamais nous ne cesserons de les offrir à quiconque les demandera, et de prendre à notre compte la parole du prophète : « Vous tous qui avez soif, venez aux eaux, même celui qui n'a pas d'argent ! Venez, achetez et mangez, venez, achetez du vin et du lait, sans argent, sans rien payer !¹ »

5. Si les services rendus par les Eglises leur coûtent, et si cependant elles se refusent à les vendre, d'où leur viendront les ressources ? Elles peuvent venir des deniers publics. Tels Etats (ainsi le nôtre il y a peu de temps encore) reconnaissent que l'œuvre poursuivie par les Eglises fait partie intégrante de la vie nationale, et se décident en conséquence à les soutenir. Nous ne discuterons ici, ni les mérites, ni

1. Esaïe LV, 1.

les inconvénients du budget des cultes. Aujourd'hui dans notre pays, il n'existe plus; nous n'avons pas mené deuil sur sa disparition. Toutes nos Eglises en sont aujourd'hui au même point; aucune ne peut compter sur un secours étranger à sa propre vie; ou elles tomberont, ou elles vivront par elles-mêmes.

6. Il est donc dans l'ordre que tous ceux qui s'associent pour constituer une église se partagent ses charges. Aucune société ne groupe ses membres en vue d'une action ou d'un intérêt sans être obligée d'exiger de chacun d'eux une cotisation. La société ou l'association qui se nomme une Eglise — légalement, une association cultuelle, — n'essaiera pas de se soustraire à cette nécessité; elle réclamera elle aussi à tous ses membres leur cotisation. Seulement, ajouterons-nous, et c'est en cela que se marquera le caractère propre de cette association-là, elle n'établira pas le montant de cette cotisation, chaque membre le fixera pour soi.

L'application de ce double principe : obligation morale pour chacun de soutenir son Eglise; liberté pour chacun de déterminer la mesure de ce soutien, sera féconde en fruits excellents.

D'une part, en effet, nul ne sera pressé au

delà de son pouvoir, puisqu'il lui suffira, s'il ne peut faire plus, de verser la somme la plus modique pour s'acquitter envers l'Eglise.

D'autre part, le plus dénué de biens temporels saura qu'il peut ne pas être dans son Eglise un hôte toléré, presque un intrus ou un parasite, nourri aux dépens des autres. Il peut, avec une humble fierté, s'y sentir chez lui, grâce à ses quelques centimes¹, au même titre que le riche qui a donné pour elle des centaines de francs (ce qu'il doit ignorer d'ailleurs, comme le membre opulent ignorera à son tour ce qui a pu sortir de sa bourse à lui).

7. Nous nous bornerons en terminant, à indiquer deux conditions de succès.

Il faut donner avec méthode, régulièrement. Ce qu'il est impossible de faire d'un seul coup,

1. Voyez, par exemple, les dispositions fondamentales des statuts que s'est donnés une de nos « Associations culturelles » : « Peut être inscrit comme membre de l'Association, quiconque, ouvrant son cœur à l'Evangile du pardon de la régénération et du royaume de Dieu, désireux d'être un disciple de Jésus-Christ, veut fortifier sa vie intérieure dans la communion du Saint-Esprit et dans la communion de ses frères et travailler avec eux au service de Dieu dans l'humanité.

En outre il doit être majeur ou autorisé par qui de droit, déclarer qu'il accepte les présents statuts et s'engager à payer une cotisation dont il fixe lui-même le montant, à partir de 0 fr. 05 centimes par mois. »

on le fait sans trop de peine quand on procède par petits versements successifs.

Il faut donner avec joie.

Nous disions en commençant que l'Eglise, en tant qu'elle est esprit, n'a rien à faire avec l'argent; mais l'argent, quand il est donné, perd le caractère de pure matière qui s'attachait à lui; il est spiritualisé par le sacrifice, et c'est aussi un acte de culte que de se dépouiller pour l'œuvre de Dieu.

XIX

Qui bâtit ?

« C'est la charité qui édifie, » écrivait saint Paul aux Corinthiens. Traduisons en termes plus familiers, plus laïques si l'on veut : c'est l'amour qui bâtit.

Ne vous semble-t-il pas entendre rire tailleurs de pierre, maçons et charpentiers ? Ce qui bâtit, s'écrient-ils, c'est le travail de nos bras vigoureux ! — Pardon, riposte l'architecte, que produirait tout l'effort de vos muscles, si je n'avais eu la vision de la maison et n'en avais tracé le plan ? C'est la pensée qui bâtit ! — Mais d'autres réclament à leur tour : le plus beau génie et le plus acharné labeur ne serviraient de rien sans les matériaux. Or, le temps n'est plus où l'on peut dire avec le prophète Aggée : « Montez sur la montagne, apportez du bois et bâtissez. » Le sol est partout approprié, il faut tout acheter ; l'argent seul bâtit.

Comme il est certain que chacun de ces agents est indispensable, il est évident aussi qu'aucun ne suffit. Capital qui fournit les ressources, esprit qui conçoit, mains qui agissent ne peuvent rien que par leur entente. Plus cette entente sera complète et cordiale, plus rapide et plus assuré sera le succès de la construction. En sorte que la parole : c'est l'amour qui bâtit, peut s'appliquer même à l'édifice matériel. Se mettrait-on d'ailleurs à l'œuvre sans l'impulsion d'un sentiment commun ? Peut-être pour élever, en vue de soi seul, quelque misérable hutte. Mais c'est l'amour en vérité qui bâtit les nids, et c'est lui qui bâtit aussi les foyers et les cités.



L'apôtre Paul ne pensait pas à nos maisons, non pas même à celle qui abrite notre culte, mais à cette maison de Dieu spirituelle dont tout temple visible n'est qu'un symbole.

Ce n'est pas une chapelle privée, ou une Eglise sectaire. Des hommes qui mettraient toute leur ambition à cultiver d'une manière intensive la piété individuelle ou la piété collective d'un petit nombre de privilégiés seraient infidèles ; ils se rendraient coupables, au regard de leur

peuple et de l'humanité, de désertion, et ils n'atteindraient pas même le but qu'ils se sont proposé. Ils ont voulu sincèrement la vie sainte, et la sainteté leur échappe comme la vie elle-même, car la vie étouffe entre leurs murailles étroites, et l'égoïsme, même spirituel, exclut la sainteté.

L'orgueil, au contraire, se donne libre carrière; l'esprit de jugement, après avoir sévi cruellement contre ceux qui sont au dehors du cercle où l'on s'était enfermé, se déchaînera au dedans. Bientôt, il n'y aura plus là d'Eglise, à peine une coterie de quelques chrétiens impuissants et aigris. Jésus n'a pas proposé à ses disciples l'idéal d'une retraite cachée dans le silence d'une vallée ombreuse, mais celui d'une ville située là-haut, en plein soleil, en plein vent. C'est dans ce monde, dans ce pauvre monde, malade et triste, parmi ses hontes et ses crimes, que toute assemblée de Jésus doit travailler de toutes ses forces à faire briller la lumière, à faire resplendir dans les œuvres bonnes la gloire de Dieu.

★ ★

Donc abattons ce qu'on appelle des Eglises !
Je ne puis croire que ce serait sage. Cet amour

désintéressé et fort, l'amour qui bâtit, nous ne le voyons pas naître au milieu de la vie du monde, par une sorte de génération spontanée, et s'entretenir de lui-même. En vérité, il faut que quelque part on s'attache à le produire — ou à le recevoir : il faut que quelque part on forme les constructeurs. Et pour construire autre chose que des châteaux en Espagne, il est nécessaire de commencer au point que l'on occupe, humblement, en soi, autour de soi.

Partout, il est fâcheux d'opposer l'humanitarisme au patriotisme ; mieux vaut mettre l'amour même de la patrie au service de l'humanité. Aussi ferons-nous bien d'aimer et d'édifier notre Eglise, non pour l'exalter elle et dénigrer ce qui n'est pas elle, mais pour qu'elle prenne sa part de l'œuvre commune. L'Eglise doit procurer à la société ce que le recueillement donne à l'individu. S'absorber et s'isoler dans l'incessante tension de la vie intérieure, ce serait oublier sa tâche humaine ; mais on n'accomplira pas comme il faut sa tâche humaine, si l'on ne s'arrête et ne rentre en soi. Ainsi dans le culte de l'Eglise se retrempera la vie intime de la société, afin de se déployer bravement au dehors et dans les bonnes directions. Certes, si le représentant de la religion n'a cure du blessé gisant sur la

route, il est à mille pieds au-dessous de l'hérétique ou du mécréant qui en prend soin. Mais ceux dont le cœur est plein de pitié généreuse, persévérante et efficace, pullulent-ils partout ailleurs que dans les sanctuaires? Si nous ouvrons ou si nous maintenons ces sanctuaires, ce n'est pas pour être des hommes d'Eglise ou pour en former; c'est pour devenir et c'est pour éduquer, dans la communion de l'amour divin, de bons samaritains. C'est sur ce fondement que se bâtit l'Eglise, qu'elle *s'édifie* elle-même en grandissant dans l'amour.

Qu'est-ce donc qu'être « édifié? » On n'est pas édifié pour avoir eu la satisfaction d'entendre railler et condamner les doctrines que l'on réprouve ou affirmer avec énergie les croyances que l'on partage, ou encore pour avoir senti la chaleur d'une émotion douce vous envahir l'âme. Si vous quittez le culte de l'Eglise intérieurement stimulé et consolé, c'est une grâce précieuse qui vous a été faite; mais être content, être excité, être apaisé, ce n'est pas encore être édifié. Vous ne serez édifié que si vous mettez à profit ces mouvements de l'âme et ces lumières de l'esprit, s'ils déterminent en vous une activité féconde, s'ils font de vous, pour l'œuvre divine, un instrument docile et solide, souple et résis-

tant, un caractère sûr, vrai, dépouillé de l'amour-propre et de ses petitesesses. Vous aurez bâti en vous-même quand vous serez devenu un meilleur constructeur de la maison de Dieu dans la société des hommes.

* * *

L'apôtre n'aurait-il pas pu nommer d'autres agents que l'amour? dire, par exemple : c'est la vérité qui bâtit?

Certes, il aurait pu s'exprimer ainsi, mais la vérité qui bâtit, ce n'est pas celle qui se réfléchit dans la pure connaissance intellectuelle. La connaissance n'édifie pas nécessairement ; il arrive qu'elle enfle d'orgueil, comme une outre remplie de vent, celui qui se targue de la posséder. Dès lors, elle sépare, elle n'unit pas ; elle désagrège les pierres de l'édifice et le ruine bien loin de l'élever. Elle traite ceux qui lui sont étrangers, de niais ou de pervers, selon les cas. Elle suspecte, condamne et méprise, elle n'aide pas, n'encourage pas, ne relève pas. Si ceux qui savent se servent de leur savoir pour écraser leur frère, il ne savent pas comme il faut savoir. Il savait, le pharisien ; il savait, lui, qui était cette femme dont Jésus tolérait l'hommage pas-

sionné ; il savait que les relations humaines ne peuvent se passer d'une règle morale, et qu'on brise cette règle si l'on traite de même façon ceux qui l'ont respectée et ceux qui ont failli. Mais il y avait en Jésus une autre science que cette science sèche et dure du code de la moralité sociale ; il y avait en Jésus cette science de l'amour qui place le but au-dessus du moyen, et qui voit le but, non dans l'observation exacte des règles, mais dans la réalisation du bien ; il y avait en Jésus cette clairvoyance qui reconnaît, jusque dans une pécheresse de profession, l'âme humaine s'éveillant à l'appel divin dans les larmes du repentir, et qui salue le retour de cette âme et l'accueille au nom de Dieu. L'amour est plus puissant que la connaissance, il engendre lui-même une connaissance supérieure, et une connaissance qui n'enfle pas, mais édifie. Honneur donc, dans nos vies, au grand constructeur, à l'amour !

XX

La Critique de nos Pensées.

Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur, éprouve-moi et connais mes pensées.

Ps. cxxxix, 23.

Cette courageuse prière soumet, non seulement à notre propre critique mais à la critique divine, tout ce qui compose notre être intérieur, *le cœur et les pensées*.

On peut, pratiquement et utilement, entendre ici par *le cœur* l'ensemble des mobiles qui déterminent la volonté. Or, qu'il soit aisé de se donner le change sur la véritable nature de ces mobiles, nous le savons à merveille, nous qui, avec une perspicacité moins infailible que nous ne l'imaginons mais souvent très avisée et généralement très sûre d'elle-même, discernons si bien, chez autrui, la réalité sous l'apparence. Ce discernement, les autres l'exercent à notre

égard comme nous au leur. Prenons les devants, en ce qui nous concerne ; demandons à Dieu qu'il nous révèle nous-mêmes à nous-mêmes, afin que nous voyions dans leur vrai jour nos intentions et nos œuvres, nos sentiments, nos indulgences et nos sévérités, nos colères, notre zèle, notre douceur, nos pardons, nos actes de charité et nos actes de culte : « sonde-moi, ô Dieu, et connais mon cœur ! »

* * *

Toutefois je voudrais insister surtout sur la seconde partie de cette prière, objet peut-être d'une moindre attention, celle qui a trait aux pensées.

Il serait difficile d'exagérer l'importance des pensées dans la vie humaine. Pascal a été jusqu'à dire : « Travaillons à bien penser : voilà le principe de la morale. » Travaillons, car cela ne va pas tout seul ; comment connaissons-nous la valeur de nos pensées, comment saurons-nous qu'elles sont bonnes, saines, vraies, si nous ne les avons pas placées, dans un sérieux examen intérieur, sous le contrôle de la vérité, si nous ne nous sommes pas même demandé d'où elles nous viennent ? Au fait, d'où nous viennent-elles ces pensées, qui, aujourd'hui, déterminent nos

appréciations, nos sympathies et antipathies, les partis que nous avons pris, peut-être avec passion, dans les affaires ou dans les discussions publiques ? Sont-elles dues à l'étude impartiale, à la réflexion, ou bien au hasard des impressions, à l'héritage familial, à l'aveugle et très peu personnelle réaction contre cet héritage, à l'influence du milieu, du courant dominant, de telles ou telles castes sociales, chapelles politiques, sectes religieuses ? Combien souvent la pensée de nos contemporains, les idées qu'ils se font des hommes et des choses, de l'honneur et de la justice, du devoir, de la patrie, de la science, de la religion, de tout enfin, sont puisées dans le journal que la poste leur apporte tous les matins ou qu'ils achètent pour un sou ! Et ce journal peut être une école, hélas ! très largement ouverte et fréquentée, d'impudents mensonges ! Et tant de gens sont à la merci de ce qu'il voudra bien leur dire et de ce qu'il lui plaira de leur cacher ! En vérité cela suffit pour expliquer d'humiliants spectacles, de lamentables égarements de la conscience nationale. Ah ! que nos pensées soient autre chose que des échos anonymes, semblables à ces discours ou à ces chansons qui vont s'imprimer dans un instrument inconscient, et que celui-ci reproduit de

lui-même, sur un petit ton de fausset, aussitôt qu'on le met en branle !

* * *

Les pensées non éprouvées ont un nom connu ; ce sont des préjugés.

On me dira peut-être que nul n'en est exempt, et moins que tout autre celui qui nourrirait l'illusion contraire. C'est là un motif pour convier chacun à lutter, de son mieux, et à lutter sans cesse, pour s'affranchir. Tous les aliments qui figurent sur nos tables n'ont point passé par le laboratoire municipal. Intellectuellement aussi nous vivons sur un fonds dont il ne nous a pas été possible d'analyser chacun des éléments. Mais au moins toutes les fois que l'un de ces éléments sera, de façon ou d'autre, signalé à notre suspicion, nous voudrons voir clair à son sujet. Autre chose est un préjugé qui s'attache, en dépit d'elle, à l'âme la plus libre, autre chose le préjugé volontaire, obstiné, auquel on est bien décidé à ne point renoncer. C'est parce que ce préjugé existe que nous sommes obligés de distinguer, dans la sincérité, des degrés divers. Ne jetez pas trop vite à la face d'un contradicteur — ou derrière son dos

— le vilain reproche de tromperie volontaire. Il faut présumer la bonne foi, même quand cela est difficile. Il faut croire que, en dehors d'un certain nombre de fanatiques et de fripons qui mentent très évidemment et très effrontément, ceux qui affirment ce que dans le plein jour de leur conscience ils savent être faux sont rares. Mais beaucoup moins rares sont ceux qui redoutent ce « plein jour » et qui secrètement le fuient, ceux qui repoussent, sans se l'être expressément proposé, la lumière qui ferait évanouir une idée préconçue trop chère, ceux auxquels manque en définitive le courage de la loyauté parfaite. Tous nous avons à nous mettre en garde contre ce péril, et c'est pour cela qu'il faut nous approprier cette prière : « Epreuve-moi, ô Dieu, et connais mes pensées ! »

* * *

Je sais bien que cette enquête sur ses propres pensées, recommandée à chacun, peut paraître elle-même grosse de dangers. Elle risque, dirait-on, de désagréger ce qui peut rester de la communauté de vues, elle rendra plus irrémédiable encore la confusion dont nous souffrons,

elle éloignera les unes des autres les âmes des hommes, si distantes déjà.

Il me semble que c'est le contraire qui est vrai.

C'est en allant au fond de soi, non pas pour s'y chercher soi-même, non pas pour y exalter, pour y ériger en divinité infaillible et intangible ce pauvre moi si sujet à l'erreur, si chancelant et si misérable, mais pour y rencontrer la vérité; c'est dans cet acte de suprême obéissance (quoiqu'il faille nous attendre à le voir dénoncé comme un acte de révolte), c'est là, et c'est là seulement que pourra se faire, sous l'action souveraine du Dieu de la conscience, l'accord des esprits. Car la cause de nos divisions est double. Si nous sommes divisés, c'est le fait, d'une part, des prétentions des autorités extérieures, multiples et par conséquent rivales en même temps que toutes hostiles aux efforts d'un individualisme généreux et bienfaisant; c'est le fait, d'autre part, de l'abandon à la fantaisie, au caprice, aux préférences arbitraires d'un individualisme mauvais et justement décrié. Rentrer en nous (là est peut-être la bonne issue pour sortir de nous); renoncer à transformer en un établissement stable ces logements provisoires, ces opinions et ces sentiments dont, selon le mot de Vinet, nous sommes les locataires et non

point les propriétaires; mais aussi creuser à travers les couches superficielles d'un moi tyrannique et vain, faire silence et supplier le maître intérieur d'opérer le départ entre nos pensées, de les éprouver et de les juger; agir ainsi, ce sera sans doute affermir et développer notre personnalité morale, mais ce sera du même coup nous rapprocher des autres hommes, nos frères, dès qu'ils voudront, eux aussi, écouter la vérité qui parle au dedans; ce sera travailler pour l'unité.

XXI

La Valeur de l'Opinion.

Le navire va sombrer. Impossible de sauver tout le monde. Qui passera d'abord ?

D'abord les femmes et les enfants : ainsi l'ont voulu les hommes. Ils l'ont voulu si bien que leur résolution leur a coûté la vie.

Eh quoi ! Parmi ces quatre cent cinquante braves qui ont péri ce jour-là avec *le Birkenhead*, il n'y avait pas un lâche ? Tous, tous sans exception, des héros ?

S'il ne s'en est pas trouvé un seul que le plus impérieux des instincts, l'appétit de vivre, ait poussé à se sauver, lui, aux dépens des plus faibles, c'est, ainsi qu'on l'a bien observé, la force de l'opinion qui a opéré ce miracle¹.

Dans la société des vaillants, les pleutres

1. Ellice Hopkins. *The black anchor* (The white cross series), 1884.

même sont contraints de faire bonne figure. A défaut du courage, c'est la peur qui les fait généreux. Fuir, sous le regard des camarades qui meurent à leur poste, ils n'oseraient pas. L'ignominie attachée à une vie ainsi conservée serait pire que la mort. Ils feront donc leur devoir.

* * *

Mais le devoir accompli de la sorte, est-ce encore le devoir? Obéir au bien par souci de l'opinion, c'est obéir, non au bien, mais à l'opinion. Une telle obéissance est manifestement dénuée de toute valeur morale.

Sans doute. Aussi rien n'est plus urgent que de former des caractères indépendants, des âmes libres et viriles, qui ne flottent pas, avec la masse anonyme, au gré du courant dominant à une époque quelconque.

Mais on se tromperait gravement si l'on concluait de là qu'il importe peu que le vent de l'opinion souffle dans un sens ou dans un autre.

S'il est vrai qu'un acte individuel, pour être apprécié équitablement, ne doit pas être séparé du mobile qui l'a déterminé, il n'est pas vrai que la nature des actes accomplis, considérés en eux-mêmes, soit indifférente. Dans toute action

humaine il y a une force de contagion, ou pour le bien ou pour le mal.

Admettons que la seule lâcheté ait associé quelques-unes des victimes du naufrage du *Birkenhead* au dévouement chevaleresque de leurs compagnons. Même alors, il est meilleur pour l'humanité que les rangs n'aient pas été rompus, et que pas un homme n'ait fléchi. Cette unanimité dans le sacrifice est belle; elle console de trop fréquentes vilenies; elle enferme un noble exemple, une suggestion bienfaisante.

D'ailleurs la supposition est probablement fausse. Non, ce n'est pas exclusivement par l'effet de la peur que même les timides et les égoïstes se sont montrés braves. C'est *le courage des autres* qui a fait le leur; ils le savent bien, et n'ont pas de quoi se vanter; mais le courage des autres est réellement devenu *le leur*. A la crainte de s'exposer au mépris, des sentiments plus élevés se sont mêlés. Ils ont vu, eux aussi, ce qu'il y a de grand dans l'oubli de soi, dans le don de soi. C'est à leurs propres yeux, dès lors, et non pas seulement devant des étrangers, qu'ils ont voulu ne point avoir à rougir. Dès lors aussi, l'opinion n'a plus été l'inspiratrice unique de leur vertu. Il est certain pourtant qu'elle en a été l'indispensable point d'appui.



Il est donc essentiel à la cause du bien que l'opinion publique soit un secours et non l'inverse. Hélas ! combien de fois, par l'inique répartition de ses indulgences et de ses rigueurs, par ses sourires de détestable complaisance, par sa résignation aux pires infamies, elle devient un réel, un formidable obstacle ! Ce n'était donc pas assez, aux heures mauvaises, d'avoir à résister aux passions basses et injustes ; il nous faudra, pour en triompher, et déjà pour nous attaquer à elles, avoir à combattre d'abord ce sentiment public qui aurait dû nous aider à les vaincre et qui s'est constitué leur allié !

Honneur donc à tous ceux qui poursuivent dans notre pays une œuvre d'assainissement¹. Prenez courage, vaillants combattants.

Flétrissez sans merci les sophismes qui empoisonnent l'air que nous respirons. Nombreux sont les indécis, ceux qui attendent l'impulsion, qui seront en définitive ce que l'opinion aura fait d'eux. Créez autour d'eux une opinion qui ne

1. Qu'on nous permette de nommer ici la Ligue française de la *Moralité publique* et son organe *Le Relèvement social*.

provoque pas de leur part, en les absolvant à l'avance, les défaillances honteuses de la volonté, les abominables entreprises d'un égoïsme assez vil pour se satisfaire au prix du déshonneur, de la ruine et du malheur d'autrui. Créez une opinion qui, tout au contraire, en flagellant le vice lâche, les soutiendra dans les luttes sacrées pour le respect de la femme et de l'enfant, pour le respect de soi-même, pour le service désintéressé de la justice et de l'humanité !

XXII

La Sympathie des Justes¹.

« Les justes m'entoureront — quand tu m'auras fait du bien. »

Tel est le dernier mot du Psaume cXLII. Telle est l'espérance d'un malheureux, d'un abandonné, d'un homme perdu à coup sûr, s'il n'avait eu le courage de se fier, malgré tout, à son Dieu.

Il n'est pas possible que le jour de la justice ne luise pas pour lui ; Dieu soutiendra son droit et le fera paraître en pleine lumière. Dieu lui fera du bien. *Alors* les justes l'entoureront.

Pauvres justes !

Ils ne l'ont pas entouré quand il ne pouvait retenir sa plainte et qu'il répandait devant Dieu la détresse de son cœur (v. 2).

Ils ne l'ont pas entouré quand, sous le poids

1. Ecrit en 1898.

d'une atroce angoisse, son esprit défailait au dedans de lui (v. 4).

Ils ne l'ont pas entouré quand on semait de pièges son chemin (v. 4).

Ils ne l'ont pas entouré quand il était seul, sans asile, sans un être humain qui s'enquît de lui (v. 5).

Ils ne l'ont pas entouré quand, dans l'extrémité de sa faiblesse, il était livré en proie à ses persécuteurs plus forts que lui, quand il criait à Dieu : « Tire-moi de la prison où ils m'ont jeté » (v. 7).

Non. Aussi longtemps qu'il était honni et haï, aussi longtemps qu'il était un vaincu, ils l'ont laissé seul, ils ne l'ont pas entouré.

Mais dès que le secours lui sera venu d'ailleurs, et que Dieu sera visiblement de son côté, et que la justice de sa cause aura éclaté; dès que tous ces braves gens ne risqueront plus, en se prononçant pour lui, de compromettre leur cause à eux, leur parti, leur bon renom, leur avenir politique, ah! de quel cœur ils le féliciteront, avec quelle chaleur ils lui tendront les deux mains, avec quelle joie émue ils s'empres-
seront autour de lui!

Cela s'est vu. Cela se verra encore. En ce jour-là, ô justes, le malheureux auquel l'Eternel

aura fait du bien pourra compter sur votre assistance. Ses yeux s'éclaireront tout de suite au rayonnement de vos bons visages; car vous ne consentirez pas à rester en arrière; c'est au tout premier rang que l'on vous trouvera pour l'accueillir; et il ne faudra pas trop s'étonner si votre exubérance relègue un peu dans l'ombre et semble presque accuser de froideur les quelques-uns qui avaient partagé de leur mieux son opprobre et sa douleur; peut-être leur joie à eux est-elle trop profonde, peut-être a-t-elle traversé une trop vive et trop longue souffrance, pour pouvoir s'associer à de bruyantes manifestations.

Justes, entourez donc le condamné que l'Éternel a justifié, l'affligé qu'il a consolé; vous faites bien. Il n'y a dans le langage du psalmiste pas la plus petite goutte d'amertume, pas la plus légère trace d'ironie. Il attendait, pour ce moment-là, le retour de votre faveur; d'avance il était reconnaissant de l'avoir retrouvée; vous avez raison de lui faire fête.

Mais voulez-vous vraiment attendre jusque-là?

N'êtes-vous pas tentés de descendre plutôt dans la nuit où quelque infortuné se débat contre le mensonge et l'iniquité, et de vous tenir à ses côtés à l'heure même où la foule est ameutée encore contre lui?

Prenez garde, car cette sympathie tardive, cette sympathie dont des justes devraient rougir de honte, il n'est pas certain que vous puissiez la témoigner jamais. Qui sait si les justes de demain n'en seront pas réduits à honorer non plus des hommes vivants, mais leur mémoire douloureuse et accusatrice, et à orner les tombeaux des victimes qu'auront laissées périr les justes d'aujourd'hui?

XXIII

Un Idéal de Vie nationale.

Psaume ci.

Une traduction récente¹ donne à ce Psaume, que je vous engage à lire attentivement tout entier, le titre que voici : *La conduite d'un bon roi*. Vous verrez comment le bon roi, ainsi que l'homme pieux de l'*Imitation* « règle d'abord au dedans de lui ce qu'il doit faire au dehors : ce ne sont pas ses actions qui le traînent au gré d'une inclination vicieuse ; c'est lui qui les mène au jugement d'une raison droite². » Il commence par se proposer ce qu'il fera, et il se refuse résolument à « mettre devant ses yeux ce qui est mauvais. » Dans une république, il faut que les citoyens, en dehors desquels il n'y a point de souverain, s'interrogent eux aussi sur le but

1. Traduction de l'abbé Crampon.

2. *L'Imitation de Jésus-Christ*, livre I, ch. 3.

auquel doit tendre l'Etat qu'ils constituent, ce qu'ils doivent demander et attendre des hommes auxquels ils confient le soin de faire leurs lois et d'être les arbitres des actes de leurs gouvernements.

« Je chanterai, s'écrie le Psalmiste, la bonté et la justice. » Que vaudrait un idéal qui ne serait pas digne d'être chanté ? Chanter, c'est contempler d'abord, c'est se laisser ravir par l'objet ainsi placé devant le regard de l'âme, c'est s'unir à lui dans un mouvement d'allégresse, l'acclamer dans son cœur, puis, le cœur trop plein ne pouvant se taire, le célébrer à voix haute. Voilà ce qu'est le chant, voilà ce qu'il devrait être.

On a quelque peine à se représenter la Chambre des députés inaugurant par un hymne ses séances ou ses sessions, même par un hymne d'où le mot *Dieu* serait rigoureusement exclu, par un cantique où nos représentants se consacrerait d'un mouvement unanime au bien public, à l'œuvre de justice et de bonté. L'idée fait sourire — sourire triste au fond. Et certes je ne réclame aucune innovation de ce genre. Je ne demande pas de liturgie, même toute laïque, ni de musique. Ces chants, nous les avons, dans un sens ; on peut les lire périodiquement affichés sur

nos murs en temps d'élection. Qu'advient-il de tous ces programmes, de toutes ces promesses? On serait rassuré, n'est-ce pas, si l'on savait qu'un bon nombre de candidats, une fois élus, s'engagent dans le secret de leur cœur comme le faisait le Psalmiste, ou arrêtent des résolutions pareilles à celles-ci : « Maintenant que je suis membre du Parlement, je suis saisi du désir profond de m'acquitter loyalement, diligemment, consciencieusement de la tâche que j'ai entreprise.... Je connais les responsabilités de la situation et ses tentations multiples. D'autre part, je vois la très grande somme de bien qu'un seul individu peut accomplir. Que Dieu me préserve des pièges qui peuvent m'entourer, qu'il me garde de céder aux mobiles tout personnels, à l'intérêt propre ou à la passion, au préjugé, à l'ambition; qu'il élargisse mon cœur de telle façon que je sente les douleurs des déshérités, la misérable condition des coupables et des ignorants; qu'il éclaire mon intelligence, desorte que je puisse être un champion capable et résolu pour ceux qui réclament et qui méritent l'aide d'un ami¹. »

1. *Memoir of sir Th. F. Buxton* (1^{er} janvier 1819).



Le chef de notre Psaume entend n'être servi que par des hommes de bien ; il ne veut point de ces collaborateurs intelligents mais sans conscience, qui paraissent si indispensables à la politique et à la diplomatie courantes. A aucun prix, il ne confiera les emplois aux arrogants qui méprisent le pauvre peuple, aux fraudeurs qui pillent les deniers publics, aux diffamateurs et aux menteurs.

Dans l'enthousiasme que lui inspire la vision d'une cité où règnent le droit et le bonheur, il va jusqu'à déclarer qu'il en exterminera chaque jour tous les ouvriers d'injustice. Ai-je besoin de dire qu'ici nous ne pouvons le suivre ? Nous savons trop bien que ce rêve sanglant est en même temps un rêve irréalisable. Il s'est renouvelé, dans notre propre histoire, à plus d'une époque. On a voulu extirper de la patrie le mal, le mal dans la pensée, l'erreur poison des esprits, le mal dans la conduite, et jusque dans les intentions perverses, en proscrivant les êtres humains dans lesquels ce mal s'incarnait, en s'en débarrassant par l'exil ou, plus sûrement encore, par la mort. De là tant de massacres, massacres

d'Albigéois, massacres de Huguenots, massacres de ci-devants et d'aristocrates. On espérait assurer ainsi l'unité morale du pays, le triomphe de la vérité et du bien. On oubliait plusieurs choses, celle-ci entre autres, que les exécuteurs de ces hautes œuvres étaient eux-mêmes des hommes faillibles, fragiles, entraînés par leurs passions ; et ainsi se sont souvent les meilleurs qu'ont frappés l'ostracisme et les supplices. Combien le regard de Jésus a vu plus profond et plus juste : ce n'est pas en pleine évolution historique, quand tout pousse ensemble, ivraie et froment, mal et bien, ce n'est pas alors que vous aurez le discernement nécessaire au départ que vous voulez faire. Laissez croître tout ensemble ; soyez patients, ce qui ne veut pas dire résignés ; lutez, mais non par la violence, lutez par les seules armes de l'esprit.

On a proposé pour les derniers versets de notre Psaume une autre interprétation, infiniment belle. C'est la communauté elle-même, le peuple qui parlerait ici, et il entendrait vraiment ne combattre que par l'esprit, c'est-à-dire par la sainteté. Comme, dans le Psaume viii, la louange sortie de la bouche des enfants triomphe de l'ennemi et du violent, ici c'est par l'énergie de sa vie tout entière consacrée au bien que la cité

chasserait les méchants de son sein ; l'atmosphère y deviendrait irrespirable à ceux qu'elle n'aurait pas gagnés et transformés. Le commentaire ne convient peut-être pas à l'époque où le texte nous transporte. Nous ferons bien en tout cas d'en recueillir la leçon. En fin de compte, il faut en revenir à nous, à ce que nous, personnellement, dans notre humble condition, nous pouvons faire pour le bien du pays, et il est certain que le bien que nous ferons dépendra en dernière analyse de ce que nous serons, du rayonnement de la justice et de la bonté généreuse dans nos propres personnes. Me demanderez-vous s'il est certain que la justice et la bonté, ainsi incarnées, seront toujours conquérantes, si on ne leur imposera jamais silence, si ce n'est pas elles, à certaines heures, que l'on tentera d'exterminer ? Même s'il en devait être ainsi, nous ne devrions pas nous taire. Quand, volontaire agent de forces divines qui tendent au bien, on ne réussit pas à les faire triompher autour de soi, le plus grand des services que l'on puisse rendre aux hommes est de souffrir par eux, si c'est vraiment pour la justice et pour la bonté que l'on souffre, et non pas pour ses propres inconséquences, pour ses travers, pour ses arbitraires étroitesse. Dans l'esprit

du Christ qui a ainsi servi et ainsi souffert, étroitement unis à notre peuple, entonnons donc le chant de ce noble Psaume, alors même qu'il nous faudrait traverser des heures de détresse et d'abandon, et nous associer, nous aussi, au cri d'appel qui interrompt sa méditation : « Quand viendras-tu à moi ? »

XXIV

Textes dangereux¹.

(*Aux Prédicateurs*)

Je n'ai point souvenir d'avoir trouvé cette rubrique dans les *Traité*s de théologie pastorale qui me sont tombés sous la main.

C'est une lacune à combler. Il y a des textes qu'il est dangereux d'apporter dans nos chaires chrétiennes.

En voici un :

Malheur à ceux qui ajoutent maison à maison et qui joignent champ à champ, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de place et que — ici le prophète, changeant brusquement la forme de son langage, apostrophe en face ceux à qui il en a

1. Ecrit en 1900.

— *et que vous habitiez seuls dans le pays* (Esaïe v : 8).

Quel prédicateur ne serait dénoncé comme un socialiste de la pire espèce, s'il faisait sienne cette condamnation formelle de l'accaparement du sol par quelques-uns, de l'extension sans limites de la propriété foncière aux dépens de ces petits qui bientôt n'auront plus un pouce carré de terrain dont ils puissent dire :

C'est ici ma maison, mon champ et mes amours?

Autre exemple :

Il n'y avait pas un seul indigent parmi eux (Act. iv : 34).

D'abord, c'est là un texte qu'il n'est guère possible d'isoler, et le contexte est singulièrement compromettant : *personne ne disait posséder quelque chose qui lui fût propre ; ils mettaient tout en commun* (v. 32. Comparez II : 45 : *il était alloué à chacun une part proportionnée à ses besoins*). Je sais bien qu'ici, tout en rendant un hommage d'enthousiaste admiration (ce qui n'a aucun inconvénient) au désintéressement de ces chrétiens des premiers jours, il

vous sera facile de faire observer que, sur le terrain économique, ils se sont gravement trompés. Malgré tout, ce mot : *pas un indigent parmi eux* risque bien de hanter les consciences comme un cauchemar accusateur. Pour les rassurer (si vous ne parvenez pas à laisser ce passage entièrement de côté), vous aurez soin de rappeler que prétendre faire de la merveille d'une heure unique une réalité permanente, ce serait tomber dans l'hérésie, puisque ce serait s'insurger contre l'autorité d'une parole de l'Evangile (que vous ne sauriez citer trop souvent celle-là, surtout si vous usez de la traduction d'Ostervald, conservée par Segond, et où le futur est substitué au présent de l'original) : *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous* (Matt. xxvi : 11).

* * *

Comment porter en chaire, sans faire scandale, du moins dans certains milieux, le verset 10 du chapitre III de la seconde épître aux Thessaloniens : *Lorsque nous étions avec vous nous vous donnions cette règle : celui qui refuse de travailler ne doit pas non plus manger.*

Ce mot apostolique peut servir sans doute,

mais non pas en public. Armez-vous-en contre les sollicitations des vagabonds et des mendiants ; il sera parfaitement à sa place. On ne saurait répéter trop énergiquement qu'un pauvre qui refuse le travail n'a pas droit au pain. Mais voyez bien où vous allez si vous dites la même chose de l'oisif qui est riche en même temps qu'oisif. Le droit absolu, sans réserve ni limitation, de la propriété privée n'existe plus, s'il est vrai que celui-là est hors du droit, quels que soient les biens qu'il possède, qui mange sans travailler et consomme sans produire.

* * *

Parmi les textes à éviter décidément, il faut noter celui-ci :

Le salut vient des juifs (Jean iv : 22).

Il est vrai que Vinet l'a traité¹, et, à ce qu'il semble, sans la moindre hésitation. Mais c'était dans la première moitié du xix^e siècle. Peut-être, à ce haut degré de civilisation que nous avons atteint aujourd'hui, dans cette victoire générale à laquelle nous assistons, du respect mutuel, de

1. Un peuple et l'humanité (*Etudes évangéliques*).

la générosité et de la tolérance, est-ce déjà trop d'avoir, en passant, attiré l'attention sur lui, et je me hâte de vous mettre en garde contre une dernière sentence, renfermée dans le livre des Proverbes, au ch. xiv. 34 :

La justice élève une nation, et ce qui fait le déshonneur des peuples, c'est le péché.

J'ai chagrin vraiment à vous priver de ce texte. Il est bien tentant pour un prédicateur !

A vrai dire, tout peut s'arranger ; moyennant certaines conditions, vous pouvez céder à la tentation.

Voici la première et principale : usez de termes assez vagues, assez généraux, pour qu'il ne puisse venir à l'esprit de personne de faire l'application du principe que vous proclamez, aux faits concrets, actuels, dans lesquels nous sommes engagés. Ah ! par exemple, choisissez bien votre moment ! Vous n'ignorez pas qu'il y a des heures dans la vie d'un peuple où le mot de justice, à lui seul, prend je ne sais quel air de provocation, si ce n'est de trahison. A première vue, et pour les naïfs, c'est la marque qu'alors ce peuple est entraîné dans un mouvement de révolte contre la justice ; que le jour est

donc venu, ou jamais, de l'avertir, de tout faire pour le ramener dans les voies de cette justice qui seule peut être sa force, sa gloire et son salut. Détrompez-vous. Dès l'instant où certains attentats contre le droit, où certains courants de l'opinion publique, risqueraient de tomber sous le coup de cette grande parole, c'est la preuve qu'il faut la taire. La faire entendre alors ce serait faire « de la politique, » ce serait compromettre et votre ministère et votre Eglise. Attendez donc pour affirmer l'indissoluble union de ces deux termes : justice et grandeur de la patrie, que votre thèse ne se heurte plus aux défis que lui oppose l'effort présent de l'injustice, attendez qu'elle puisse doucement « édifier » tout le monde, se prêter exclusivement à l'expression de beaux sentiments et à de nobles développements oratoires.

Si cependant vous avez besoin, pour que ces développements ne soient point par trop vides, de faits qui les appuient, eh bien ! allez chercher vos exemples dans l'histoire. Vous les faut-il plus proches et par conséquent plus frappants, vous pouvez les prendre même chez les contemporains, — pourvu que ce soit chez les étrangers. Qu'avez-vous besoin de toucher à notre pays ?

Ainsi, rassurez-vous. Grâce à quelques précautions, les textes dangereux eux-mêmes deviendront, entre vos mains, parfaitement inoffensifs.

Travail et Pain.

Au nombre des *textes dangereux*, nous avons signalé cette parole de l'apôtre Paul : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus¹. »

Il ne sera pas inutile de l'étudier de plus près.

Quelques pieux membres de l'Église de Thessalonique, dans l'attente de l'*Avènement* qui allait, d'un jour à l'autre, mettre un terme à l'ordre de choses existant, estimaient qu'ils n'avaient plus besoin de travailler. Mais la haute spiritualité qui dédaigne les obligations de la vie présente et l'emploi des moyens qualifiés de « humains » et de « terrestres, » n'est jamais conséquente jusqu'au bout ; l'heure vient

1. 2 Thess. III, 10.

toujours où se dément sur quelque point son indifférence transcendante pour les choses d'ici-bas. Ceux même qui écrivent que c'est être « charnel » d'imaginer que Jésus a pu parler dans l'Oraison dominicale du pain matériel¹, se mettent à table plus d'une fois par jour ; ceux qui pensent que c'est manquer de foi de prévenir un accès de fièvre par une dose de quinine, ne se confient pas à la seule et invisible action de Dieu pour les nourrir. Peut-être est-ce à ce sentiment de la logique que l'apôtre fait appel quand il dit à ces excellents frères : si vous avez raison, si, parce que tout va finir, il ne vaut plus la peine de travailler, vaut-il encore la peine de manger ?

Ceux qui prennent en son sens simple et littéral la demande : donne-nous notre pain, ne s'attendent pas à voir le pain tout fait tomber

1. J'ai reçu un jour, de Glasgow, un court opuscule sur l'*Oraison dominicale*, signé Walter Darlymple, où j'ai lu ceci : « Cette demande a presque toujours été expliquée par des adorateurs charnels et de charnels interprètes de l'Écriture comme s'appliquant à la nourriture de nos corps. Mais elle ne signifie pas cela. Christ a enseigné à ses disciples à ne songer *aucunement* à leur corps, et il aurait formulé une prière quotidienne pour la nourriture ! *Non*, c'était là sa *moindre* intention. » — Chose curieuse, le même auteur, partisan des guérisons par la foi, comprenait ainsi la dernière demande : « Délivre-nous des indispositions, de la maladie, du danger..... »

du ciel. « Le brin d'herbe sacré » a dû être semé dans un sillon diligemment préparé, et il n'est point nécessaire d'énumérer toutes les manipulations auxquelles il est soumis avant de devenir du pain. Pour que quelqu'un mange du pain, il faut que quelqu'un travaille. Celui qui mange sans travailler mange donc un pain pour lequel un autre a travaillé, le pain d'un autre, par conséquent, et non pas un pain à *lui*, selon l'énergique expression de saint Paul¹. Sa vie est une vie de parasite, sans tenue, sans dignité, sans indépendance.

Il va sans dire que l'apôtre vise un fait moral, non un fait matériel : « Si quelqu'un *ne veut pas* travailler.... » Tout autre est la situation de celui qui *ne peut pas*. Que la cause de ce chômage involontaire soit dans l'organisation économique ou dans la maladie, peu importe ; nous sommes frères et solidaires. « Le bon pain est le pain gagné² ; » d'accord. Le pain partagé, dans un vif sentiment de solidarité fraternelle, est bon aussi.

* * *

N'existe-t-il point des hommes qui ont le pou-

1. 2 Thess. III, 12.

2. J. Richepin. *Mes Paradis*.

voir de manger, sans travailler, un pain qui est bien à eux ? Dans l'état social où nous vivons actuellement, ils ont en effet ce pouvoir. Nous n'admettons point cependant pour l'affirmation de saint Paul l'exception de la richesse. Ce n'est pas le droit légal du riche à ne pas travailler que nous contestons, c'est son droit moral. Prenez l'idée du travail, ainsi qu'il convient de le faire, dans sa vraie signification, sans étroitesse ; faites-y entrer, non pas exclusivement le labeur des bras, mais aussi celui de la pensée, celui de l'artiste et du savant, tout effort pour faire valoir au profit général ce que l'on possède ; eh bien ! celui qui ne travaille pas, celui qui prend et ne donne pas, qui vit sur le fonds commun créé par la peine incessante d'autrui, sans rien apporter lui-même, cet homme-là, quelle que puisse être la morgue avec laquelle il contemple le commun peuple, n'en est pas moins un de ces parasites dont nous parlions il y a un instant ; il ne subsiste que parce que d'autres se dépensent pour le nourrir.

* * *

Hélas ! manger c'est toujours, bon gré mal gré, vivre aux dépens d'un autre être. Oui, sans doute, et il est juste que cette pensée vous

trouble, si ce que vous mangez est emmagasiné par vous sans avantage pour personne. Il en sera tout autrement si vous ne vous isolez pas, si vous vous placez au centre d'un échange perpétuel, grâce auquel vous ne recevez que pour donner à votre tour. Quand vous mangez, dites : puisque je vis d'autrui, je vivrai pour autrui, alors cet acte, le plus ordinaire de tous, sera vraiment transfiguré. Il n'y aura plus dans vos repas des substances détruites seulement pour votre profit ; il y aura mieux que des muscles plus vigoureux et des nerfs fortifiés ; ce que vous mangez maintenant, ce sera tout à l'heure de la justice exercée, de la charité active, des œuvres de bonté, des services multipliés. On comprend alors la parole d'actions de grâces et de bénédiction qui accompagnait, dans la vie de Jésus, chacune des occasions où il rompait le pain avec ses disciples. Un repas pris dans cet esprit est un sacrement. Manger ainsi c'est communier, c'est se nourrir du don divin, et s'en nourrir pour le répandre.

XXVI

Le Métier.

Je voudrais reconforter quelques-uns de mes frères dont le cœur est plein de bonne volonté. Ils ont soif de dévouement. Ils auraient honte d'être, je ne dis pas des tyrans et des corrupteurs, mais simplement des êtres inutiles. Ils sentent que la seule vie qu'il vaille la peine de vivre est la vie qui se donne, la vie qui consent à servir.

Mais ils sont exposés à une illusion qui paralysera l'effort de leur généreuse ambition, s'ils se laissent séduire par elle.

L'illusion consiste à croire que *la vraie vie* (cette vie de la liberté et de l'amour où l'on dispose de soi en faveur d'autrui) ne peut être vécue qu'en dehors de ce qui est pour eux, pendant la majeure partie de leurs journées, *la vie réelle*. Ce n'est qu'aux heures, rares toujours,

où ils auront pu s'échapper de la caserne, pour ne pas dire de la prison, où ils auront réussi à se soustraire aux nécessités de l'existence quotidienne, qu'il leur sera permis d'être enfin les hommes qu'ils veulent être.

Et alors voici la conséquence :

Ou bien ils seront sans cesse tentés de désertter; s'ils n'abandonnent pas leur tâche, ils la négligeront et ne s'en feront point de scrupule, parce qu'à leurs yeux cette tâche est chose inférieure; ils ne verront pas que le sacrifice du devoir ne saurait jamais être la voie idéale; et, s'il leur arrive de se vouloir secrètement du bien des belles œuvres qu'ils accomplissent à ce prix, ils achèveront de se tromper eux-mêmes. Car, quoi qu'il leur en semble, se dépenser en œuvres de son choix, où l'on a la satisfaction de savoir que rien ne vous forçait à vous engager, où l'on acquiert, par le bienfait rendu, autorité sur d'autres et droit à leur reconnaissance, cela est plus facile que de se plier sans murmure aux exigences d'un rude labeur, de subir allègrement, quand il le faut, le contact de caractères désagréables, ou de réprimer en soi-même les mouvements de l'humeur ou de l'amour-propre.

Ou bien ils se désespéreront. Surchargés par le travail forcé, où trouveraient-ils des loisirs

pour le travail volontaire et désintéressé qui ferait leur joie? Ils admettraient encore l'inégalité des conditions; ils consentiraient à n'être pas au nombre des mieux partagés, à ne point avoir leur place dans l'aristocratie de la naissance, dans celle de la fortune, du savoir ou du talent; mais que le dévouement, lui aussi, soit un privilège et qu'ils en soient exclus, condamnés à perpétuité aux besognes imposées par la faim, voilà qui leur paraît amer et injuste.

Peut-être aiderons-nous les découragés à reprendre cœur, et les autres à rentrer dans l'ordre, en leur rappelant ce qu'est proprement le *métier*, où ils ne discernent qu'un humiliant esclavage, et ce qu'enferme de noblesse ce terme que l'usage a si fort déprécié. Un métier n'est pas uniquement un gagne-pain. Qu'on me comprenne bien; certes, c'est chose très digne en soi que d'assurer son indépendance, de pourvoir, par un vaillant effort personnel, à ses propres besoins et à ceux des siens, et de peiner, plus peut-être qu'il n'eut été strictement indispensable, afin de rendre un peu moins lourds à des êtres aimés les fardeaux et les soucis. Je dis seulement que, dans tout métier avouable, il y a encore autre chose que cela. Savez-vous que *métier* et *ministère* c'est originairement le même

mot, et que ce mot, dans ses applications réputées les plus élevées, comme dans les plus humbles, signifie *service*? Qui dit *ministre* dit *serviteur*. Un ministre d'Etat par exemple, dirige, il est vrai, un service public, mais c'est un service qu'il dirige; il est compris lui-même dans ce service; son nom lui rappelle qu'il n'est rien de plus qu'un serviteur du pays. Vous aussi, quelle que soit votre fonction sociale, votre ministère, votre métier, vous servez, en vous en acquittant, les hommes vos frères; en vous en acquittant bien, vous les servez bien, vous contribuez de façon très efficace à leur santé, à leur bien-être; vous les aidez à vivre, et n'est-ce pas là justement ce que vous avez ambitionné?

Sans doute, il n'est pas en votre pouvoir de servir *gratis*. A parler vrai, cela n'est au pouvoir de personne. Car nul, qu'il ait ou non l'humilité de le reconnaître, ne peut se passer des services des autres. Si, par exemple, vous leur procurez du pain, il faut bien qu'ils vous fournissent en retour, qui le vêtement, qui l'abri; et l'argent n'est que le signe et l'instrument de cet échange de services. Le métier est donc aussi, nous n'en avons pas disconvenu, un gagne-pain. Mais qui vous force à y voir exclusivement le prix qui y est attaché, qui vous dé-

fend d'envisager en lui le service même, qui vous empêche d'y introduire un élément de désintéressement, un élément de gratuité? Vous le pourrez, si vous ne vous bornez pas à y apporter la mesure d'attention et d'exactitude nécessaire pour n'avoir pas à rougir du salaire qu'il vous assurera; si vous vous mettez vous-même, avec votre intelligence et votre cœur, dans votre travail. Ne pensez-vous pas que, ainsi compris, le métier cessera d'être cette occupation vulgaire que flétrit un nom injustement avili, et que l'existence matérielle en sera glorifiée?

Et le reste, peut-être, viendra par surcroît. On a souvent remarqué que les hommes auxquels un travail déjà excessif prend tout leur temps et toutes leurs forces sont les seuls en général qui savent trouver encore du temps et encore des forces pour leur prochain. Quand vous aurez appris à transformer votre service obligatoire lui-même en service volontaire, qui sait si vous ne découvrirez pas le moyen de faire, par-dessus le marché, pour ceux qui auront besoin de vous, quelque chose de tout à fait spontané, de purement généreux, d'absolument libre?

XXVII

Comment l'Ancien peut être Nouveau.

Lire 1 JEAN II, 7-11.

« Mes bien-aimés, ce n'est pas un commandement nouveau que je vous adresse, c'est un commandement ancien, celui que vous aviez dès le début. »

Comme s'il disait : rien d'arbitraire — donc rien de suspect — dans les directions que je vous donne; je n'ai pas imaginé, pour vous les imposer, des conditions inédites de la vie chrétienne; ce sont les obligations mêmes que vous connaissiez, à partir du jour où l'Évangile vous a été annoncé.

Voilà de quoi les rassurer.

Mais si les nouveautés inquiètent, les vieilleries ennuiant.

Je n'ai pas peur, écrivait Paul à ses amis de Philippiques, de me répéter, cela vous est utile.

Les prédicateurs feront bien de ne pas trop se départir d'une crainte qui est salutaire après tout. A défaut d'eux-mêmes, d'autres pourraient se fatiguer, et reprendre à leur compte, dans un autre esprit que celui d'un pieux mysticisme, ce mot d'un cantique qu'on leur fait chanter quelquefois, au moment même où l'on va les prêcher : « Je me lasse d'ouïr. » Ils se lasseront d'entendre toujours les mêmes choses : « Nous savons d'avance tout ce que l'on va nous dire ; ne nous donnera-t-on jamais quelque chose de neuf ? »

« D'un autre côté, poursuit Jean, c'est bien un commandement nouveau que je vous adresse. »

Sa parole, à la solidité et à la sécurité de ce qui est ancien, éprouvé par le temps, unit l'attrait et la fraîcheur de ce qui est nouveau. Comment cela ?

Par les qualités littéraires, par le détail des idées, par l'image qui n'a pas encore servi, par l'imprévu des termes ? Sans doute le génie, même le talent, ressuscitent tout ce qu'ils touchent, et l'on peut, quand on s'appelle Bossuet ou Victor Hugo, émouvoir fortement les âmes avec des lieux communs. Mais que l'on ne compte pas trop sur des artifices de forme pour renouveler toujours l'exposé des vieilles vérités. Si l'on s'en tient à ces moyens, on n'écartera pas

longtemps la sensation du déjà dit, du déjà vu, du déjà connu, de la fastidieuse banalité.

Aussi bien n'est-ce nullement de cela — nullement de la forme et des à-côtés — qu'il est question ici. Jean va au fond des choses : « Le commandement ancien est nouveau aussi, *ce qui est vrai en lui et en vous.* »

Il y a de l'obscurité dans ce langage. Quelle qu'ait été exactement la pensée de l'auteur, voici comment nous pourrions essayer de la comprendre.

Ce qui vieillit, ce sont les phrases et les formules, les lois morales ou esthétiques éternellement proclamées, les développements oratoires, les éloges les plus éloquents des plus belles choses, les explications et les théories. Mais les réalités, les grandes réalités, soit dans la nature, soit dans l'âme, sont jeunes toujours, sont nouvelles à chaque rencontre. On ne se lasse pas de la montagne, de l'océan, du ciel plein d'étoiles. Il faut avoir l'esprit malade pour prendre en dégoût, comme je ne sais plus quel écrivain neurasthénique, le printemps lui-même, sous prétexte que le printemps est attendu et que c'est toujours la même chose. Le cercle est le même, je le veux, mais ces jeunes feuilles paraissent pour la première fois ; nouvelle est cette

verdure répandue au faite des arbres comme un voile vapoureux; toute neuve cette floraison splendide. La lumière, dont il est parlé dans ce même fragment de l'Épître de Jean, vous vous fatigueriez sans doute d'en entendre énumérer indéfiniment les services et vanter l'excellence, mais de la lumière elle-même vous ne vous fatiguez jamais. Elle a beau être vieille comme le monde, et presque plus vieille que lui, si elle est la condition première de son organisation; elle a beau avoir fait la joie de vos yeux d'enfants, avant même que vous vous en rendiez compte, elle n'en est pas moins nouvelle chaque matin; et ici encore cela est vrai *en lui et en nous*. En lui, je veux dire dans notre cher, bon, vieux et toujours nouveau soleil, de qui dépend matériellement toute vie dans ce morceau d'univers auquel il préside; et en nous, terre et habitants de la terre, qui vivons de ses rayons. Aussi le psalmiste compare le soleil à un jeune époux qui, après tant de milliers d'années, célèbre, comme au premier jour, la fête de ses noces, fête magnifique, fête de l'horizon conquis, de la vie sans cesse engendrée et restaurée, fête de la lumière, non des lampions fumeux et des décors salis, remisés pour servir encore jusqu'à usure complète, mais fête toujours nouvelle,

véritablement nouvelle, en lui, là-haut, dans son inaccessible splendeur, et aussi en nous, dans nos aliments sortant du sol réchauffé, dans nos corps baignant au sein de la lumière, dans notre activité éclairée.

Et voilà comment, pour l'apôtre, le message en qui se résume l'ordre évangélique, ce commandement ancien, permanent, est nouveau en même temps. Il est nouveau pour lui parce qu'il n'est pas seulement une prescription, mais une réalité vécue, incorporée (car réalité quand il s'agit de la vie de l'âme, c'est personnalité) dans des personnes. Il appelle nouveau, nouveau comme l'antique lumière, l'amour saint, pur, généreux, qui doit caractériser le disciple du Christ, parce qu'il contemple cet amour concentré comme en son foyer, comme en son soleil, en la personne de celui dont il dira un peu plus loin : « En ceci nous avons appris ce que c'est qu'aimer, que lui pour nous a sacrifié sa vie. » Et il l'appelle nouveau aussi, parce que, aux rayons de la lumière qui luit déjà, malgré les espaces encore envahis par l'ombre, l'amour, dans la personne des chrétiens eux-mêmes, a commencé d'avoir quelque réalité.

Evitons de notre mieux les redites, soyons originaux si nous pouvons l'être sans recher-

che, apprenons surtout, par une constante expérimentation, à trouver et à montrer dans les vieux commandements de la sainteté et de l'amour, la fraîcheur, la jeunesse d'une révélation toute neuve.

XXVIII

Plus de Bonheur.

Il y a plus de bonheur à donner
qu'à recevoir.

(ACTES, xx.)

Je le crois volontiers. Donner, c'est prouver sa force, affirmer sa supériorité. Recevoir, c'est accuser sa faiblesse, c'est se constituer dépendant. Il est humiliant de recevoir, il est glorieux de donner. Celui qui reçoit devient l'obligé de celui qui donne, et cette obligation est parfois dure. Sans doute c'est la marque d'un cœur vulgaire de ne subir qu'avec répugnance le fardeau de la reconnaissance. Mais sont-ils très nombreux ceux qui ont le cœur assez noble pour ne pas se croire au-dessus de l'homme à qui ils donnent, pour ne jamais lui faire sentir à lui-même son infériorité, pour respecter chez lui, autant qu'ils le font chez leur égal en rang

social, sa dignité d'homme, pour ne pas s'arroger sur lui certains droits, pour n'attenter dans aucune mesure à la liberté de son âme? Ah! certes, il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir!

C'est ainsi que d'une parole du Seigneur Jésus, compatissante comme toutes ses paroles, dirigée comme toutes les autres contre l'égoïsme, on peut se servir pour remuer l'amertume dans le cœur du malheureux, et pour justifier la satisfaction du riche orgueilleux.

Jésus n'a rien voulu faire de pareil. Il n'oppose pas ici l'une à l'autre deux classes de personnes, celles qui usent du pouvoir qu'elles ont de donner, celles qui sont contraintes de recevoir; il oppose deux tendances morales, ou, si l'on veut, deux natures d'âmes : les âmes dont le grand souci est de tirer tout à elles, de recevoir; les âmes essentiellement occupées à répandre des biens sur d'autres, à donner. Les situations ne sont rien ici. En toutes, dans la misère comme dans la richesse, dans l'aisance comme dans la pauvreté, on peut rencontrer ces âmes avides et ces âmes généreuses. Ajoutons seulement qu'elles ne sont pas partagées en camps séparés, pas même en êtres distincts; elles existent ensemble et sont en lutte jusque dans

un même individu humain. C'est pour nous diriger dans cette lutte, c'est pour nous aider à faire pencher la victoire du bon côté, que Jésus, appuyant sa parole de toute la vertu de sa vie, de toute la force de son sacrifice, a prononcé ce mot, recueilli et transmis par saint Paul : « Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. »

Pas plus que de deux classes sociales, il ne s'agit donc ici de deux actes, donner, recevoir, considérés abstraitement, indépendamment de la disposition du cœur. Non seulement il n'est personne qui puisse se dispenser de recevoir, mais il n'est pas vrai que le fait de recevoir soit, à lui seul, nécessairement, une source de chagrin et une cause de dégradation.

« Qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » On peut poser cette question même à celui qui croit devoir tout ce qu'il a à ses propres efforts et uniquement à eux. Sans le concours des autres, qu'aurait-il ? Qu'aurait-il, même en fait de comforts matériels, mais qu'aurait-il surtout en ressources intellectuelles, morales, spirituelles, s'il devait tout tirer de son propre fonds ? Tous, en définitive, nous sommes des pauvres. Heureux ceux qui le sont dans le fond le plus intime de leur âme, qui le sont « en esprit ! » Ce sont ceux-là qui seront prêts à donner et qui sauront bien donner ; ce

sont eux qui connaîtront ce bonheur supérieur — un bonheur, donc une grâce, donc un sujet de reconnaissance encore et un don reçu — le bonheur de donner.

Car si force est à chacun de recevoir, chacun, à son tour, peut donner. C'est dans cet échange qu'est la vie, selon le beau vers de V. Hugo :

Donner et recevoir c'est faire vivre l'âme.

Les gens très riches ont de nombreux, d'énormes privilèges. Ils sont en mesure de s'accorder toutes sortes de satisfactions, et, s'ils le veulent, dans un ordre élevé, même, il faut bien le reconnaître, dans l'ordre de ce qu'on appelle « la charité. » Ils peuvent avoir la joie des récompenses immédiates, sensibles, la joie en quelque sorte de la création. Ils peuvent, d'un seul coup, tirer toute une famille, toute une communauté, de quelque affreuse détresse. Ils peuvent faire surgir de terre un palais, et le doter de toutes les ressources nécessaires, en vue de l'éducation populaire ou du soulagement des souffrances humaines. Et ainsi de suite. Il y a pourtant un bonheur dont Jésus, — sans les en priver, car il est toujours à leur portée — leur a ravi à jamais le monopole, c'est le bonheur

divin de donner. Le mot décisif à ce sujet a été prononcé le jour où il a exalté la valeur unique, incomparable, du don de la veuve, de ces deux centimes insignifiants : Elle a mis plus que tous les autres !

Prends courage, ô toi qui crois ne rien avoir, tu peux donner. Si même ces centimes, si misérablement pauvres, si glorieusement riches, si ces centimes te manquent, tu peux encore donner. Si tu ne possèdes ni argent ni or, ni la plus petite pièce de bronze, tu peux donner ce que tu as. Ce que tu as, peut-être est-ce seulement la vigueur de ton bras, las déjà d'un long labeur, mais qui va monter encore jusque sous le toit un seau d'eau pour une voisine infirme. Ce que tu as, c'est ton jeune sourire, lumière des vieux ans, qui illuminera pour tout le reste du jour la chambre de cet amie âgée et seule que tu as trouvé le temps de visiter. Ce que tu as, c'est une avance en connaissances, oh ! pas bien forte peut-être, mais qui te permet de faciliter la préparation de son avenir à un petit débutant. Ce que tu as, c'est ton cœur qui souffre avec l'affligé, et réussit, en dépit de ton peu d'habileté à traduire en paroles ce que tu éprouves, à lui apporter quelque réconfort. Ce que tu as, c'est ceci ou cela, peu importe, bonne volonté, intel-

ligence, savoir, expérience, sympathie, et voilà ce que tu donneras, librement, largement, généreusement, non par calcul et par intérêt bien entendu, non pour te rendre heureux toi-même en donnant, mais pour adoucir les peines des autres. Alors tu sauras que donner, et par conséquent se donner, car on ne donne réellement qu'en se donnant, c'est la condition du bonheur.

XXIX

Deux Fils

Il était une fois un homme qui avait deux fils.

Il s'adressa à l'un deux et lui dit : « Mon enfant, va travailler aujourd'hui à la vigne. »

« Je ne veux pas, » répliqua-t-il. Plus tard, touché de repentir, il y alla.

Venant à l'autre, le père lui parla de même. Il répondit : « Oui, seigneur » et il n'y alla pas. Lequel des deux a fait la volonté de son père ? — C'est le premier, dirent-ils. Jésus répartit : « je vous le déclare en vérité, les péagers et les femmes de mauvaise vie passent devant vous pour entrer dans le royaume de Dieu. »

★ ★ ★

Elle est singulièrement hardie, cette histoire, choquante au premier chef, dès qu'on la tire

de l'écrin des Evangiles où, sans se compromettre, on l'entoure de respect comme objet sacré. Faites-en chose réelle et actuelle, comme elle l'était le jour où elle a été contée, et vous comprendrez immédiatement que Jésus ait été honni comme un malfaiteur social.

Etes-vous bien sûr que beaucoup de ceux qui se mettent au nombre des défenseurs attitrés de son nom et de sa cause ne seront pas les premiers repoussés? Ce récit heurte tout en eux, l'habitude religieuse, l'esprit conservateur, le sens moral, la délicatesse du goût. Songez à qui Jésus parle, et qui il donne en exemple! Il parle aux soutiens de l'ordre, à ceux qui représentent la tradition saine, la conduite régulière, la fréquentation du culte, la correction doctrinale, et il les met — derrière et après qui? à peine ose-t-on le dire, après les péagers, ces sans-patrie, ces cupides qui s'enrichissent aux dépens du pauvre peuple et des bons patriotes; après ces gens qu'on ne nomme même pas dans la société qui se respecte, après ces femmes dont Simon, parlant d'une d'elles, disait un jour : « Si ce Jésus était prophète, il saurait qui elle est et ce qu'elle est! » Cela est-il supportable? L'honnêteté, la dévotion, n'est-ce rien? Eh quoi, parce qu'une

pauvre fille est venue pleurer aux pieds de Jésus (mettons que ces larmes soient bien sincères) sur son honneur perdu et sur sa vie irrémédiablement gâtée, parce qu'un péager ouvre sa maison au prétendu réformateur et restitue quelque chose de ce qu'il a volé, faut-il s'extasier à ce point et abattre toutes les barrières? Et pour qui veut réellement faire œuvre bonne, la première condition n'est-elle pas de se ménager le concours financier et l'appui moral des gens bien pensants et bien vus? Telles sont les idées courantes, très généralement reçues, et c'est au milieu d'elles qu'éclate comme une bombe la parole de Jésus : « publicains et femmes perdues vous devancent dans le royaume des cieux. »



Jésus n'a donc pas pensé que la première règle soit de ne froisser à aucun prix ceux qui sont en situation de protéger et d'entretenir les synagogues ou les Eglises. Un jour, ses disciples, pleins d'anxiété, vinrent lui dire : « n'as-tu pas vu qu'en parlant comme tu l'as fait, tu les as scandalisés, eux, les pharisiens! » Scandaliser les pharisiens, aux yeux de ces timorés c'était le pire des malheurs. Mais Jésus, lui qui

s'est écrié avec tant d'intense douleur : « malheur à qui scandalisera un de ces petits ! » n'a pas reculé devant le scandale des pharisiens : « laissez-les, répondit-il, ce sont des aveugles menant d'autres aveugles. » Le plus pressé, pour lui, c'est de briser cette solidarité néfaste, c'est d'arracher à la conduite de tels guides les dociles victimes qu'ils vont faire culbuter avec eux dans le trou béant.

Il est donc vrai qu'il y a des cas où le plus grand obstacle au bien, c'est le bien organisé, où le plus formidable adversaire de la religion spirituelle est l'institution religieuse. Voilà pourquoi les révoltes de la conscience chrétienne redeviennent à toutes les époques nécessaires. Sans cesse, en effet, après toutes les réformes, commence le travail de pétrification, quand ce n'est pas de réaction. Vous aviez ouvert à grand'peine, au prix de souffrances infinies, la voie ; et voilà que vos successeurs s'appliquent à élever de nouvelles barrières. A tout instant, dans l'Eglise de Jésus, la pensée de Jésus, celle qu'il a le plus clairement, le plus formellement exprimée, est foulée aux pieds. La hiérarchie établie par Jésus, celle de l'humilité et du service, est remplacée par la hiérarchie de la richesse et de la force. La déclaration de Jésus :

ce n'est pas la profession qui est l'essentiel, c'est l'obéissance (Matth. vii, 21), est remplacée par cette autre exigence : l'essentiel, c'est de s'accorder sur la profession. Obéir, c'est *dire oui*; et cette obéissance s'affirme volontiers et se renforce par la condamnation violente, passionnée, quelquefois outrageante, de ceux auxquels on reproche de *dire non*. Ainsi se satisfont les consciences. Ainsi est perverti l'Évangile de Jésus.

Est-ce donc que le fils qui a dit *non* est loué pour cela? Quelle blessure au contraire pour le cœur du père que cette révolte insolente, pleine d'ingratitude! Ah! ne nous y trompons pas. Ce n'est pas que le Dieu de l'Évangile ait, comme disait Ernest Renan en recevant Victor Cherbuliez à l'Académie française, « des tendresses pour la faute qui vient d'une ardeur généreuse ou d'un égarement d'amour, » quoiqu'il soit parfaitement vrai « qu'il n'a que de l'aversion pour l'apparente régularité, laquelle peut fort bien s'associer à la bassesse et à l'égoïsme » et pour les vertus « confites dans l'orgueil et dans le fiel. » A quelle distance de ce prétendu Évangile est celui de Jésus pour qui mieux vaut perdre un œil que de consentir à un mauvais regard! Il n'est pas question non plus de faire

matériellement, tout en s'y refusant en paroles, de faire en maugréant *l'acte* prescrit. Celui qui *d'abord* était décidé à ne point obéir *s'est repenti*, et rien n'est plus éloigné de son esprit que de se glorifier de son obéissance tardive. Jamais le prodigue, revenu à la maison paternelle, n'a songé à s'égaliser à son digne et irréprochable frère. Le péager, s'accusant dans sa prière, se sent à mille pieds au-dessous du juste qui célèbre sa propre excellence. Et voilà pourquoi péager et prodigue peuvent être proposés en exemple aux autres.

Est-il donc indispensable de commencer par se jeter dans le désordre et dans le vice ? Pas le moins du monde. Pas plus le premier des deux fils n'a été loué pour son détestable *non*, pas plus le second n'a été blâmé pour son *oui* immédiat. Si seulement ce oui avait été oui ! Rien n'est meilleur que le oui jaillissant, à l'instant même où l'ordre est entendu, d'un cœur joyeusement soumis. Certes ce n'est pas le cri : « Seigneur, Seigneur, » qui sera jamais répréhensible, s'il entraîne toute une vie d'obéissance. Quoi que nous ayons dit, jusqu'ici, disons donc aujourd'hui, du fond de l'âme, le oui décisif : « oui, Seigneur, je vais à l'ouvrage que tu m'assignes ; me voici pour faire ta volonté. »

Et mettons-nous à l'œuvre.

XXX

Le Nom nouveau.

Quel est ton nom? — Jacob. — Eh bien! ton nom ne sera plus Jacob, mais Israël.

GENÈSE XXXII.

Peut-il y avoir quelque intérêt dans le changement d'un nom propre? Nous avons peine à le croire, parce que les noms qui nous servent à distinguer les personnes ont perdu leur valeur primitive. Même quand la portée originale n'en est pas effacée ce n'est pas à leur sens que l'esprit s'attache, et ils ne sont encore que des signes arbitraires. On ne se demande guère si le visage ou le caractère des gens confirme le nom qu'ils portent ou s'il le dément, lorsqu'ils s'appellent, par exemple, Rose ou Angélique, Lenoir, Lenoble ou Lebon.

Il n'en a pas toujours été, il n'en est pas partout de même.

Chez les Bechuana, au rapport de M. Casalis¹, on donne fréquemment aux enfants, tout comme chez nous, le nom d'un aïeul ou de quelque autre parent respecté. Mais il arrive souvent aussi que le nom rappelle les circonstances de la naissance. Ce garçon s'appelle *Ntoutou*, c'est-à-dire bagage; c'est qu'il est né en voyage, c'est un petit colis à transporter avec soi. Un autre : *Likéléli*, pleurs, ou *Tlo-kotsi*, calamité, parce qu'il est venu au monde en un temps de douleur.

Il n'est pas rare que le jeune Mochuana², au moment de la circoncision, adopte un nom dicté par ses goûts ou par ses projets, et que, après son premier fait d'armes, il en reçoive un qui conserve la mémoire de sa valeur ou de son succès. Le petit *Lépoko*, dispute, né parmi les discordes civiles, plus tard *Thapoutlé*, l'affairé, s'occupant de tout, devint enfin célèbre sous le nom de *Moshesh*, quand son autorité eut triomphé de toutes les résistances. *Moshesh*, c'est le raseur, mot qu'il ne faut pas entendre au sens

1. E. Casalis. *Les Bassoutos*, p. 203.

2. C'est par les préfixes que les modifications se marquent dans ces langues : un Mo-chuana; des Be-chuana. Les Ba-Souto; un Mo-Souto. Le Se-Souto, c'est la langue du pays : le Le-Souto, le pays lui-même.

très moderne et très familier; il veut dire « que celui qui le porte a fait la barbe à tous ses rivaux, » qu'il les a vaincus et assujettis¹.

A peine est-il nécessaire de faire remarquer la parenté de ces coutumes avec celles que retracent les pages de *la Genèse*. Là aussi les noms se rattachent aux événements et aux sentiments qu'ils font naître : « Il appela son nom *Noé*, repos, disant : celui-ci nous consolera de toute notre peine ! » Là aussi les noms sont changés au cours d'une même vie : *Abram*, père illustre, patriarche, devient *Abraham*, père d'une multitude. *Jacob* ne doit plus s'appeller Jacob, mais *Israël*.



Je ne fais point ici de critique littéraire ou historique, je prends tel que la *Genèse* nous l'apporte ce vieux récit; il en ressort, à ce qu'il me semble, une leçon saisissante.

Jacob, c'est le supplantateur, celui qui a l'art de se substituer aux autres, de s'enrichir de leurs avantages. Après une longue absence, il revient au pays, et fait annoncer son retour au frère qu'il a dépouillé jadis, espérant que le

3. Comparez Esaïe VII, 20.

temps aura pu avoir raison de sa colère : on lui rapporte qu'Esau s'avance à sa rencontre, à la tête de quatre cents hommes. Jacob a recours à Dieu dans sa détresse ; si Dieu est pour lui, tout, en définitive, ira bien. Mais voici que Dieu lui-même est contre lui ! Il ne sait pas d'abord qui est l'étrange assaillant auquel il oppose pendant toute une nuit les mille ressources de son inépuisable adresse. Ses yeux s'ouvrent quand son adversaire, le touchant du doigt, le réduit en un instant à l'impuissance. Alors, à bout de forces et d'artifices, il attache ses deux bras au cou de celui en qui il a reconnu une manifestation de Dieu, et, confessant sa faiblesse absolue, il triomphe dans sa défaite même : « Je ne te laisserai pas aller que tu ne m'aies béni ! »

Est-il permis de voir dans cette lutte mystérieuse la représentation symbolique de l'agonie d'une âme que la conscience des fautes commises jette, à l'heure du péril, dans une suprême angoisse ? Peut-être est-ce interpréter cette vieille page, d'une façon trop spiritualiste¹. Jacob se débattrait longuement sous la terrible étreinte du Dieu qui s'attaque à lui. — Tu as ravi à ton frère la bénédiction paternelle ! — Elle était

1. Comparez les notes de la *Bible annotée* sur ce morceau.

bien à moi ; elle était comprise dans ce droit d'aînesse qu'il m'avait cédé sous la foi du serment. — Tu as indignement trompé ton vieux père ! — Je n'ai fait qu'obéir à ma mère. — Tu as menti avec impudence, prenant en vain le nom de Dieu ! — Y avait-il un autre moyen d'empêcher de mentir l'antique oracle qui me promettait la suprématie ? — Tu as réussi à faire passer entre tes mains le plus clair de la fortune de ton oncle. — C'est lui qui a voulu m'exploiter ; a-t-il le droit de se plaindre s'il a trouvé plus fort que lui ? — Ainsi Jacob a réponse à tout. Dieu ne peut pas le vaincre, jusqu'au moment où il lui dévoile, comme en un éclair, la vanité de ses efforts, où il le touche seulement et, du coup, l'abattraît dans la poussière, si le malheureux, renonçant enfin à se défendre, ne se rendait à merci. C'est en se rendant ainsi à Celui qui, en dépit des apparences, ne lui veut que du bien ; c'est en abdiquant toute espèce de droit, mais en s'obstinant à réclamer de la miséricorde de son Dieu une bénédiction imméritée, pur don de sa grâce, c'est ainsi qu'il emporte la victoire, non plus Jacob désormais, le trompeur, mais Israël, le vaincu de Dieu et son vainqueur.

Perdre mon nom est dur ; car mon nom, c'est moi.

Sans doute ; mais si, à la place de mon nom, j'en reçois un autre, je ne dis pas plus harmonieux ou plus glorieux, mais qui, tout en étant vrai, est infiniment meilleur, aurai-je lieu de me plaindre ?

Mon nom, c'est moi ; perdre mon nom, c'est mourir.

Il est vrai. Mais si je meurs pour revivre ; si je meurs Jacob pour ressusciter Israël, sera-ce vraiment un dommage et ne sera-ce pas au contraire un inestimable gain ?

Le nom que mes parents m'ont donné, celui qui est inscrit sur les registres de l'état civil, on ne me le changera pas. Mais ce nom n'est le mien qu'en apparence. Mon véritable nom n'est écrit nulle part, et ce n'est pas lui qu'on prononce quand on m'appelle. Mon nom c'est celui qui enferme dans un mot — un mot composé peut-être — le caractère dominant de ma personnalité, la direction fondamentale de ma vie. Est-il sûr que, s'il était proclamé tout haut, je n'aurais pas à en rougir ?

S'il en était ainsi, ô mon Dieu, daigne prononcer aussi pour moi la parole libératrice. Ote ce vilain nom où s'expriment mes hontes

et mes faiblesses ; dis-moi, à moi aussi : ce ne sera plus le tien. Donne-moi un nouveau nom, le nom de l'homme nouveau que tu auras fait de moi.

XXXI

Agenda.

(Méditation pour le jour de l'An)

On le voit partout, l'agenda, coquet ou solennel, destiné à la poche ou au bureau, en tous formats et sous toutes reliures.

Ce que ce livre a de particulier, c'est qu'il n'est pas fait : l'acquéreur le fera lui-même ; on s'est borné à lui offrir une succession de pages datées. Il y mettra ce qu'il voudra ou ce que la nécessité, plus forte que lui, le contraindra d'y mettre.

Car le mot agenda, mot latin, veut dire en français : ce qui est à *faire*. Il n'est pas possible de dire cela d'avance à tout le monde. Personne ne peut même rédiger son propre agenda d'un bout à l'autre, pour une année, au matin du premier janvier. Petit à petit, on inscrira à tel ou tel jour, une réunion, une échéance, un rendez-

vous, une invitation, une lettre à faire, une visite obligatoire. Nombreux d'ailleurs sont ceux qui n'ont nul besoin d'un agenda, parce que sur la route monotone où ils refont jour après jour la même étape, il n'y a rien d'accidentel, rien d'imprévu, rien à se rappeler, et, par conséquent, rien que l'on puisse oublier.

Cependant, si tous n'ont pas besoin de l'agenda, il y a heureusement, même pour ceux dont la tâche quotidienne est tracée avec une régularité fastidieuse, même dans les vies les plus dénuées de variété, il y a certaines initiatives à prendre. S'il en était autrement, si nous n'étions, à aucun degré, *agents* dans notre propre existence ; toujours passifs, poussés, de semaine en semaine et de mois en mois, par les événements d'une part, et de l'autre par les irrésistibles impulsions de notre tempérament, alors sans doute il n'y aurait plus d'*agenda* ; le calendrier ou l'almanach suffirait. Comment croire, alors, que l'année pourra être bonne ? Ecoutez ce dialogue de Leopardi :

« Almanachs ! Almanachs nouveaux ! Calendriers nouveaux !

Un passant : « Des almanachs pour l'année nouvelle ? » *Le marchand* : « Oui, Monsieur. —

« Croyez-vous qu'elle sera heureuse, cette année
« nouvelle? — Oh! oui, excellente, Monsieur,
« bien sûr. — Comme l'année passée? — Beau-
« coup, beaucoup plus. — Comme l'autre? —
« Bien plus! — Comme celle d'avant? Ne vous
« plairait-il pas que l'année nouvelle fût comme
« n'importe laquelle de ces dernières années? —
« Non, Monsieur, il ne me plairait pas! — Com-
« bien d'années nouvelles se sont écoulées de-
« puis que vous vendez des almanachs? — Il va
« y avoir vingt ans, illustre Seigneur. — A
« laquelle de ces vingt années voudriez-vous
« que ressemblât l'année qui vient? — Ah!
« vraiment, je ne ne sais pas. — Ne vous sou-
« venez-vous d'aucune année qui vous ait paru
« heureuse? — Non, en vérité! — Et cepen-
« dant, la vie est une chose belle, n'est-il pas
« vrai? — On sait cela....

« Almanachs! Almanachs nouveaux! Calen-
driers nouveaux! »

Si vraiment l'on ne pouvait que constater la succession des saisons, ce qui arrive, ce que les circonstances font de nous, je crains bien que les sarcasmes du poète italien n'expriment, dans leur pessimisme amer, et pour le grand nombre des hommes, la vérité même.

Mais non ; notre vie ne nous est pas donnée toute faite : nous avons à la faire. Il existe pour chacun de nous un agenda dont les feuillets ne sont pas enfermés entre des couvertures de toile ou de carton, un agenda au sens spirituel. *Agenda* : traduisons plus littéralement encore que tout à l'heure : *choses que nous avons à mettre en mouvement*. Il y a, pour nous aussi, de l'inexistant, si j'ose dire ainsi, à réaliser, et c'est là ce qui fait l'intérêt et le prix de la vie. Avez-vous jamais réfléchi au beau sens du mot devoir ? Ce qui doit être, donc, ce qui n'est pas encore. Quelque chose de bon, qui sera grâce à nous, qui sera par nous. Puisque nous sommes appelés à être créateurs et propagateurs de bien en ce monde, puisque nous avons été créés nous-mêmes en Jésus-Christ, selon la grande parole de l'Épître aux Ephésiens, pour les bonnes œuvres, et que ces œuvres sont disposées pour nous comme le chemin où nous sommes appelés à marcher¹, prenons courage ; il vaut

1. C'est ainsi que la version de Lausanne, celles de Rilliet et de l'abbé Crampon ont compris le texte Ephés. II. 10 : les bonnes œuvres *que Dieu a d'avance préparées*, afin que ce soit en elles que nous marchions (Rilliet). On peut entendre aussi, avec Ségond, Oltramare et Stapfer : les bonnes œuvres *pour lesquelles Dieu nous a d'avance préparés*. La première interprétation me paraît préférable.

la peine, malgré tout, de vivre cette nouvelle année.

*
* * *

Ces bonnes œuvres se font-elles toujours ? Nous savons bien que, dans le détail de nos journées, les choses à faire, les choses que nos retards ont laissé s'accumuler, pèsent plus lourdement que celles qui se font, et nous causent plus de fatigue que celles qui sont faites. L'agenda, notre véritable agenda, écrit ou non, subit aux regards de l'esprit une transformation continue. La page de chaque journée porte pour titre, au matin, ce mot même : *agenda* ; mais petit à petit il me semble voir le mot se disloquer, les lettres se brouiller et changer, si bien qu'à la fin du jour c'est un autre mot qui a surgi : il ne se lit plus *agenda*, les choses à faire, mais *acta*, les choses faites. Sans doute ces deux titres, l'un à l'autre substitués, devraient se rapporter à un seul et même texte, car *ce qui était à faire*, à l'aube, ou encore au 1^{er} janvier, c'est exactement, si tout a marché normalement, *ce qui a été fait* lorsque vient le soir, ou lorsque s'achève le 31 décembre. Hélas ! combien de fois ne sommes-nous pas forcés de dédoubler notre titre et de partager notre page en deux colonnes : d'un côté seulement

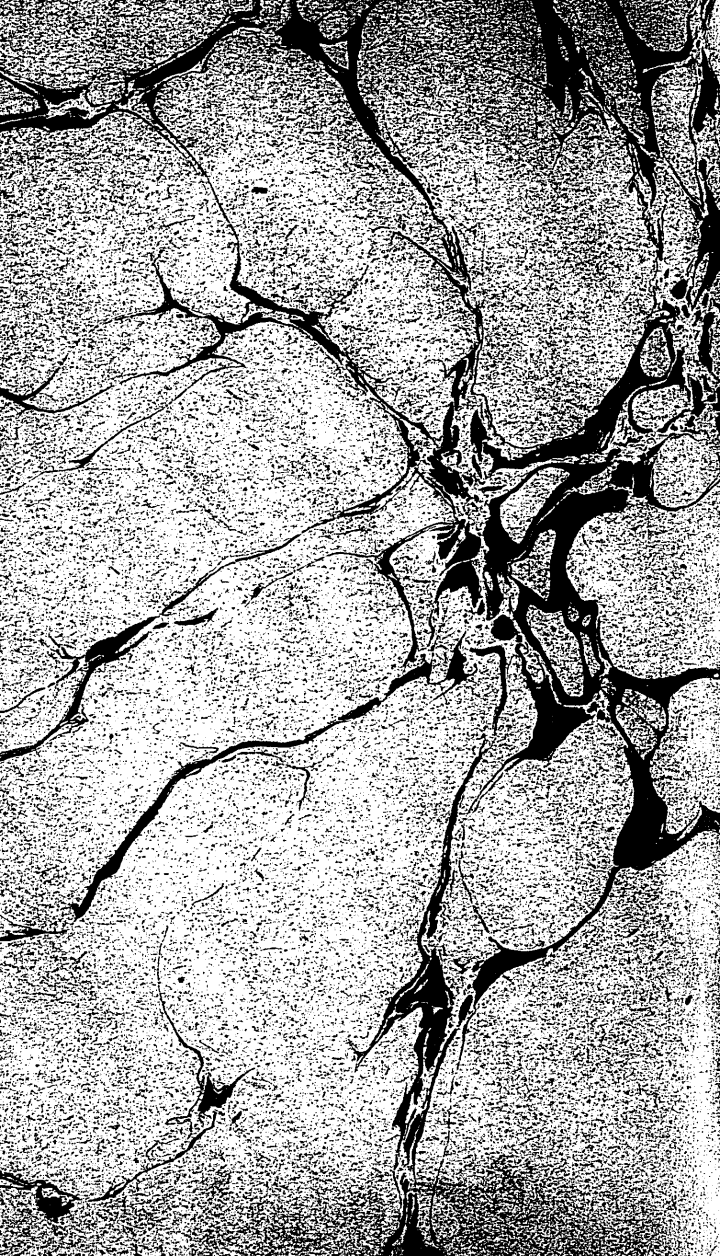
agenda, et de l'autre *acta* ! Combien souvent la comparaison de ce qui devait se faire et de ce qui s'est fait nous couvre de confusion !

Ici encore, ne perdons pas cœur. L'*agenda* périmé est hors de notre pouvoir ; nos plus passionnés désirs ne réussiront pas à en reconstituer un seul feuillet, pas plus que nos plus cuisants remords à en détruire un seul. Mais ce serait folie que de gâcher en de stériles lamentations l'*agenda* encore intact. La nécessaire repentance est inséparable sans doute de la douleur et de la honte ; mais elle n'est pas essentiellement un gémissement ; elle est une rupture, elle est surtout une attitude nouvelle à l'égard de la vie. Nous nous placerons, par une humble confession, au bénéfice de la parole libératrice : Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés ! Puis nous irons vaillamment où nous appellent les œuvres bonnes qui nous devront l'existence, celles que nous avons à faire pendant l'année qui commence, *agenda*.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
I. — Morale et Evangile	1
II. — Une vieille prière. Modernes variations.	7
III. — La prière des fils de Dieu	12
IV. — L'ordre.	23
V. — L'oubli.	32
VI. — Pureté.	38
VII. — Deux spécimens d'humanité	42
VIII. — La nuit révélatrice	47
IX. — La règle d'or (pour les enfants). . .	58
X. — Les choix (pour les jeunes).	64
XI. — Que mettez-vous dans vos paroles? (pour les jeunes filles).	71
XII. — La sainteté du mariage (pour les jeunes hommes)	79
XIII. — Savez-vous vraiment? (pour les pa- rents)	88
XIV. — Le don suprême	94
XV. — Le Saint-Esprit et la vie chrétienne.	100
XVI. — L'Eglise et l'enfant	107
XVII. — Associations cultuelles	114

	Pages
XVIII. — Eglises et finances.	119
XIX. — Qui bâtit?	125
XX. — La critique de nos pensées.	132
XXI. — La valeur de l'opinion.	139
XXII. — La sympathie des justes.	144
XXIII. — Un idéal de vie nationale	148
XXIV. — Textes dangereux.	155
XXV. — Travail et pain	162
XXVI. — Le métier.	167
XXVII. — Comment l'ancien peut être nouveau.	172
XXVIII. — Plus de bonheur	178
XXIX. — Deux fils	184
XXX. — Le nom nouveau	190
XXXI. — Agenda.	197



UNIVERSITY OF CHICAGO



48 425 827

BV
4502
M75

355736

Monod

Nouvelles esquisses
de morale
evangelique.

1- 2727

UNIVERSITY OF CHICAGO



48 425 827